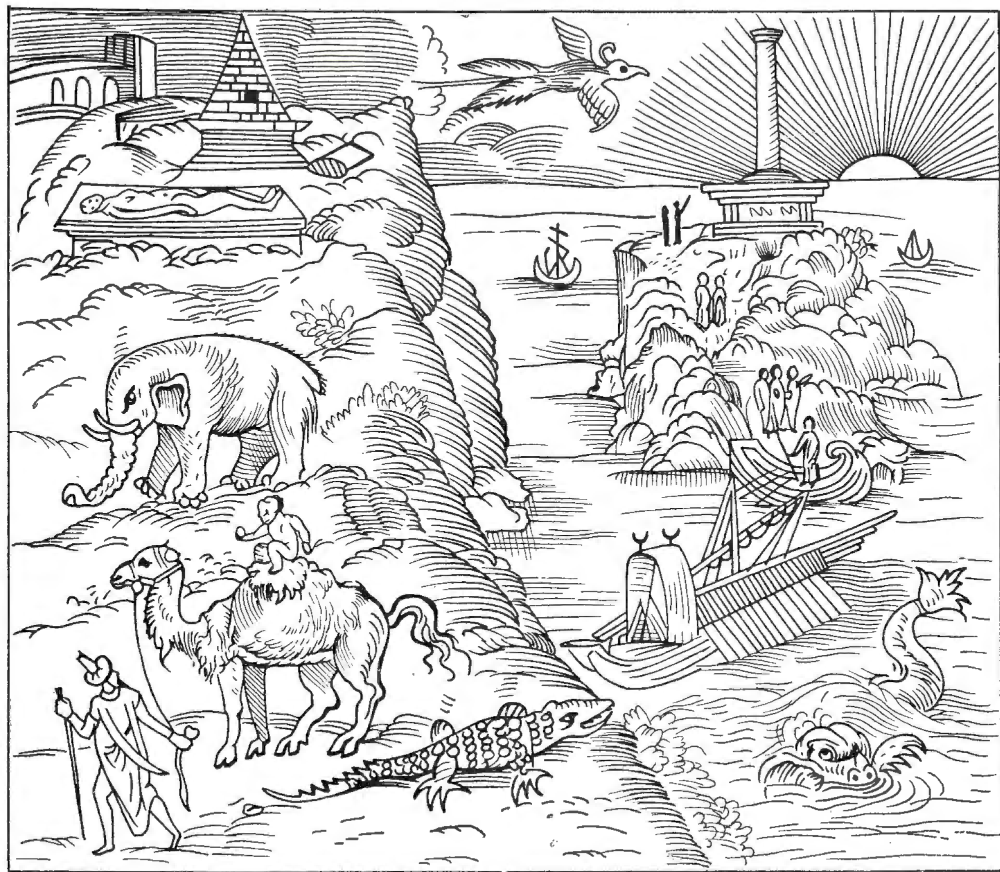


Le Voyage en Egypte de Joos van Ghistele

1482 - 1483

La redécouverte de l'Egypte a été, pour les hommes d'Occident, une passionnante aventure. Pendant longtemps ce pays ne fut guère considéré que comme la toile de fond d'épisodes bibliques, le lieu des exploits de Joseph et de Moïse, la terre de refuge de la Sainte Famille; puis les croisades ajoutèrent à cette image le fracas guerrier des batailles, le souvenir des revers, celui des victoires. Avec les siècles suivants s'ouvre une nouvelle période de la redécouverte. Etape sur la voie des Lieux Saints, et riche elle-même de souvenirs sacrés, l'Egypte commence aussi à être observée pour elle-même, à travers sa vie de chaque jour, ses habitants, ses paysages, son histoire récente. Les contacts sont encore très limités, quels que soient l'importance des échanges commerciaux, et le faste des ambassades officielles. Pourtant, jusqu'à 1700, c'est-à-dire avant que ne s'ouvre avec le XVIIIe siècle, l'ère des grands voyages, plus de deux cent cinquante auteurs occidentaux ont publié une relation de leurs aventures égyptiennes. Bon nombre de ces récits sont d'accès difficile, en raison de leur rareté; certains sont encore manuscrits; les autres sont rédigés dans les langues les plus diverses, anglais, allemand, espagnol, italien, latin, flamand ou tchèque. C'est dire que leur utilisation, même lorsque le livre lui-même est accessible, n'est pas toujours à la portée immédiate de ceux qui s'occupent d'histoire orientale.

CE VOLUME
LE SEIZIÈME
PUBLIÉ DE
LA COLLECTION
DES VOYAGEURS
OCCIDENTAUX
EN ÉGYPTE
A ÉTÉ IMPRIMÉ
EN 1976 PAR
L'INSTITUT
FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE
ORIENTALE
DU CAIRE

Voyage en Egypte

de

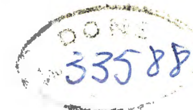
Joos van Ghistele

1482 - 1483





Traduction, introduction et notes
de Mme Renée Bauwens-Préaux



AVANT-PROPOS

A. LE « GRAND VOYAGEUR ».

Joos van Ghistele naquit à Gand au milieu du quinzième siècle (1446 ?) dans l'une des grandes familles de Flandre. Un lien existait en effet, dès le onzième siècle, entre les Ghistele et les Baudouins de Flandre [1]. Quant au père de Joos, Gerard van Ghistele, il avait été nommé grand-bailli de Gand par Philippe le Bon. La jeunesse de Joos s'écoula donc parmi les fastes de l'époque bourguignonne. Philippe le Bon (1419-1467) avait progressivement réuni la Flandre au comté de Namur, au Hainaut, à la Hollande, à la Zélande, au Brabant, au Limbourg et enfin au Luxembourg. Il était par là devenu maître de deux contrées très riches : les Pays-Bas au nord et la Bourgogne au sud; il avait coutume d'y donner des fêtes splendides et il y encourageait les arts : c'est alors que la peinture flamande connaît un éclat prodigieux, avec les Van Eyck, Van der Weyden, David, Bouts, Van der Goes, Memling etc...

Très jeune encore, Joos entre au service du fils de Philippe le Bon, Charles le Téméraire. Il reçoit une éducation militaire dans l'armée de celui-ci et l'accompagne dans ses nombreuses expéditions. Prince impulsif, coléreux, d'une ambition sans limites, Charles le Téméraire tentait alors d'achever l'unification bourguignonne en soudant les Pays-Bas à la Bourgogne. C'est lui qui arme Joos chevalier, soit lors de son

---

[1] Voir son arbre généalogique dans Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des 17 provinces des Pays-Bas, de la principauté de Liège et de quelques contrées voisines,* Louvain, MDCCLXX, t. XVIII, p. 130-137.

expédition contre les Liégeois, en 1464, soit à la bataille de Saint-Trond, en 1467. Après la mort tragique de Charles le Téméraire, le 5 janvier 1477, à la bataille de Nancy, Joos revient à Gand où il eſt élu échevin de la Keure ou du premier banc. Il sera réélu en 1480 et en 1486, au retour de son grand voyage.

Ce voyage, il l'entreprend le 15 novembre 1481, âgé de trente-cinq ans environ, en compagnie de son chapelain, Jan van Quiſthout [1]. A peine arrivé à Cologne, il renvoie ce dernier en Flandre pour demander à quelques amis de l'accompagner. Le chapelain revient avec Joris van Ghiſtele, Jan van Vaernewijck, Joris Palijngh d'Ypres et un domeſtique. Il était certes plus rassurant et plus prudent d'entreprendre ce long voyage à six plutôt qu'à deux ! L'intention première des voyageurs était d'effectuer le traditionnel pèlerinage à Rome et en Terre Sainte, un voyage qui durait à l'époque de six à neuf mois. Cependant à Cologne, ils lurent dans un petit livre trouvé dans la cathédrale et consacré à la légende des Trois Mages que les chrétiens originaires des Pays-Bas étaient fort bien reçus dans le pays du Prêtre-Jean (Ethiopie) s'ils lui apportaient des anneaux, des médailles, des bijoux etc... ainsi que les lettres certifiant que ces objets avaient été en contact avec les reliques des Trois Mages. C'eſt ainsi que naît, à la suite d'un hasard, ce qui deviendra l'idée fixe de Joos pendant son long périple : visiter le pays du fameux Prêtre-Jean.

Munis de ces précieuses reliques, ils se dirigent alors vers Rome, en passant par la Souabe, la Bavière, l'Autriche, la Lombardie et la Toscane. De Rome, ils gagnent Venise, où ils s'embarquent pour la côte

[1] Voir B. Le rédacteur du voyage.

yougoslave, l'Albanie, Corfou, Beyrouth où ils logent chez un marchand vénitien.

Après avoir admiré Tyr, Sidon, Saint-Jean-d'Acre, Sarepta, Césarée, Jaffa ..., ils se joignent à Rama à une caravane en route pour Jérusalem où ils visitent les lieux saints. A ce ſtade du voyage, les compagnons de Ghiſtele le quittent et retournent en Flandre. Mais pour Joos, toujours accompagné de son chapelain, le voyage ne fait que commencer, et il eſt toujours fermement décidé à trouver le pays du Prêtre-Jean.

A Jérusalem, il rencontre trois mameluks du sultan d'Egypte, natifs de Bordeaux, et devenus renégats pour conserver leur vie. En leur compagnie, et avec l'aide d'un interprète recommandé par les moines du Mont Sion, il visite les environs de la ville sainte, Nazareth, la Galilée, Samarie ...

Ensuite, Ghiſtele et son chapelain partent pour l'Egypte (p. 132). A Gaza, ils se joignent à une caravane qui traverse le désert, où ils sont attaqués par des brigands. Ghiſtele et quelques autres parviennent heureusement à fuir, grâce à la rapidité de leurs montures ! (p. 134).

Arrivés sains et saufs au Caire, que Ghiſtele décrit avec force détails (p. 138-139), ils logent chez un orfèvre chrétien, Francisco Tudesco (François le Flamand), né à Malines. Ce compatriote, étant dans les bonnes grâces du sultan, leur procure rapidement une audience auprès de Qaîtbay. Ghiſtele décrit minutieusement le palais, l'étiquette, l'origine des mameluks, la vie, les jeux des concubines du sultan et des nobles seigneurs ... (p. 140-147). Lors de la réception des ambassades de Naples et de Chypre, il a la chance d'être invité à retourner au palais, ce qui nous vaut une description intéressante de ces cérémonies officielles (p. 148-149). Ensuite il visite Babylone, l'île de Roda et son Nilomètre, les églises coptes du Vieux-Caire : Saint-Serge, Sitt Burbâra et

Al-Mo'allaqâ, les fameux fours à poulets et Boulaq (p. 150-154). Il s'émerveille devant la richesse des jardins du Caire, les salades, les concombres, les carottes, les pastèques, les aubergines, les citrons, les melons, les grenades, les olives, les figues, les « pommes du paradis » ou bananes qui l'étonnent et qu'il décrit longuement.

Trois longs chapitres (p. 156-159) viennent ensuite, qui sont entièrement consacrés au Nil, son origine, sa crue, sa largeur et ses effrayants « cocodrilles » (sic) !

Très intéressé par les souvenirs bibliques, Ghistele ne manque évidemment pas la classique excursion à Matariéh, où il évoque le passage de la Sainte Famille. Il décrit également le jardin du baume (p. 159-161). Il revient ensuite au Caire par Héliopolis et s'attarde longuement à décrire les poivriers et les gingembriers (p. 162-163).

Au Caire, Ghistele et Quisthout se joignent à un groupe de cinq ou six marchands italiens d'Alexandrie et de Damiette avec qui ils visitent les pyramides de Gizah, « aux pierres lisses, aussi polies qu'un bloc de glace » (p. 164). Il décrit le sphinx, dont il ignore le nom.

Il explique ensuite longuement la fabrication de la thériaque (p. 166). Par contre il décrit très superficiellement Saqqara.

Il se rapproche alors du Nil et arrive ainsi à Memphis (p. 167) qu'il décrit mais n'identifie pas. Un siècle plus tard seulement, Villamont (1589-1590) identifiera le premier le site de Memphis, oublié depuis 'Abd el-Latif vers 1200 [1].

On lui raconte alors qu'à un jour de voyage de là, dans le désert, se trouve la fameuse ville de Thèbes, dont il ne reste malheureusement rien. Pour pallier l'absence de description de Thèbes (et pour cause,

[1] Voir l'édition de VILLAMONT, p. 269 b et note 371.

Thèbes est à plus de sept cents kilomètres du Caire !), l'auteur remplit une longue page de notes historiques et géographiques sur Thèbes, empruntées à Pline, Diodore de Sicile, Homère, Juvénal ... (p. 168). Il continue à longer le Nil et rencontre la « rivière de Joseph » (p. 168), et s'arrête ensuite à l'église Saint-Georges, de Bibbah (?), à cent quarante-trois kilomètres du Caire, où Marie et Jésus se seraient arrêtés. Là, les voyageurs renvoient leurs chevaux et leurs mulets et louent un bateau, une germe, pour remonter le fleuve jusqu'à Sakiyet Mousa, à deux cent soixante dix-sept kilomètres du Caire (p. 169), « Bobissay », et arrivent enfin au couvent copte de Deir al-Moharrak, qui passe pour l'un des séjours de la Sainte Famille en Egypte (p. 169-170). De là, Ghistele veut traverser le Nil pour visiter les monastères de Saint-Antoine et de Saint-Paul, mais il y renonce lorsqu'il apprend que ces couvents ne sont plus habités par les chrétiens, mais par des Arabes non pacifiques ! C'est pourquoi toute la troupe de voyageurs décide de redescendre au Caire qu'elle atteint en deux jours et demi (p. 171).

Leurs compagnons de route, les marchands italiens de Damiette et d'Alexandrie, invitent alors Ghistele et son chapelain à visiter Damiette et Alexandrie; cette proposition est acceptée avec joie.

Ils descendent en germe vers Damiette (p. 172), croisent le bras du Nil qui mène à Tanis et arrivent à Damiette, où Ghistele et Quisthout logent chez leurs amis marchands. Ils y font bonne chère et visitent longuement la ville (p. 173-174). Ghistele rapporte également ici quelques renseignements qu'on lui donna sur Tanis, qu'il ne visita pas (p. 175).

Nos voyageurs font ensuite voile vers Alexandrie en compagnie de leurs amis commerçants qui y vivaient.

Après un long séjour à Alexandrie (p. 176-182), ils se dirigent vers Rosette et de là remontent le Nil jusqu'au Caire. En chemin, ils s'arrêtent au célèbre monastère de Saint-Macaire (p. 184-185).

Revenus au Caire, Ghistele et Quisthout font leurs préparatifs pour leur expédition dans le Sinaï (p. 189). Ils se joignent à une caravane et suivent la route de Suez, des eaux de Mara, de l'ouadi Faran jusqu'au monastère de Sainte-Catherine (p. 190-195). Ce dernier ainsi que ses environs sont longuement visités et détaillés (p. 196-204).

Ensuite Ghistele et Quisthout se dirigent vers Tor où ils s'embarquent pour Aden d'où Ghistele avait l'intention de passer en Ethiopie. En route, ils s'arrêtent à Kosseir et à Souakin (p. 205-206). A Aden [1], il leur arrive une fâcheuse mésaventure. En effet, on les arrête et les met en prison parce qu'ils n'ont pas de sauf-conduit. Un émir intercède alors auprès du roi d'Aden pour les libérer, ceci contre monnaie sonnante et trébuchante ! Le roi les libère mais leur interdit cependant, sous peine de mort, de se rendre en Ethiopie, dans le pays du fameux Prêtre-Jean. Déçu, Ghistele visite Aden puis s'embarque (p. 209) pour Kosseir, traverse le désert à dos de chameaux jusqu'à Qéna (p. 210) où il loue un bateau pour descendre le Nil.

Arrivé au Caire, il redescend à Rosette, où il loue des chameaux qui le mènent à Alexandrie où il s'embarque pour Chypre [2].

Ensuite Ghistele visite Tripoli, Beyrouth, Damas, Antioche, Alep et entreprend le long voyage vers Tabriz, en Perse. Il caressait l'espoir

(1) Les chapitres 13 et 14, consacrés à la description d'Aden, ont été supprimés dans la traduction.

(2) Entre le moment où Ghistele atteint Alexandrie et s'embarque pour Chypre, six chapitres (16 à 21) décrivant l'Arabie et ses coutumes ont été intercalés. Je les ai supprimés dans la traduction. Le départ d'Egypte se situe donc seulement au premier chapitre du Livre V, chapitre consacré à la tempête qui le força à débarquer à Chypre.

de faire un long détour qui lui permettrait de pénétrer en Ethiopie par le sud. Mais à Tabriz il apprend que la peste règne dans le pays du Prêtre-Jean. Ceci le décide finalement à renoncer à son projet initial, et, dès lors, il se prépare à rentrer chez lui.

Le retour n'est pas sans aventures : à hauteur de l'île de Rhodes, son bateau est attaqué par deux navires de Naples qui heureusement finissent par prendre la fuite ! Il voit ensuite Gallipoli, où il apprend que la flotte du Grand Turc est sur pied de guerre ! Ceci l'incite à mettre promptement le cap sur la Crète, Corfou et la Sicile. Là il lui prend encore envie de faire un dernier crochet par la côte africaine et il visite Tripoli, Tunis, Bizerte, Bône. Enfin rassasié, il prend définitivement le chemin de sa Flandre natale, par la Sardaigne, Gênes, Venise, Bâle, Cologne.

Ghistele et Quisthout atteignent enfin Anvers le soir de la Saint-Jean 1485, après quatre années d'absence.

Pour fêter Joos, qui avait bien mérité le surnom qui lui sera donné de « Grand Voyageur », la ville de Hulst offrit un banquet à son seigneur et à son chapelain [1].

Sitôt de retour, Ghistele est réélu échevin de la Keure de Gand, et en 1492, il occupe les fonctions de grand-bailli de Gand, charge qu'il résigna deux ans plus tard en faveur de son frère.

Joos devint alors conseiller et chambellan de Maximilien de Habsbourg, qui avait épousé la fille de Charles le Téméraire, Marie de Bourgogne. Le grand ennemi du duc, Louis XI, n'avait en effet pu empêcher ce mariage qui donnait la Franche-Comté et les Pays-Bas au Saint Empire Romain de la Nation Germanique. Mais par ses intrigues, le roi de France avait cependant réussi à confisquer le duché de Bourgogne, la Picardie, le Boulonnais et l'Artois.

(1) *De Navorscher*, 1882, p. 65-73.

Plus tard, Joos servira le fils de Maximilien et de Marie, Philippe le Beau. Grand seigneur flamand, Joos joua donc également un rôle dans la diplomatie agitée de son temps.

Il avait épousé Marguerite de Ravenschot [1], qui lui donna trois filles.

Grand seigneur, militaire, grand voyageur, homme politique, Ghistele connut donc une vie mouvementée et variée à souhait. Il mourut dans ses terres en 1516 [2].

B. LE RÉDACTEUR DU VOYAGE.

Le chapelain qui succéda à Jan van Quisthout auprès de Joos, Amboise Zeebout, rédigea le texte du voyage d'après les notes et les récits de Joos et de van Quisthout.

Zeebout n'avait pas participé au voyage, comme l'affirme, à tort, l'éditeur van den Keere. On lit en effet dans l'en-tête du Livre II qu'à Cologne Joos renvoie son chapelain, « de heer Jan van Conijnghstaud »,

---

[1] Ce nom est orthographié « Ravenschot » chez PAQUOT, SCHAYES, « Raverschot » chez SAINT-GÉNOIS, « Raverschoot » dans la *Revue Générale* et « Raveschoot » chez DELEN !

[2] Voir FRUYTIER, « Joost van Ghistele », dans : *Nieuw Nederlandsch biografisch woordenboek,* 6[de] deel, Leiden, 1924, col. 581-583, col. 582.

Sur la date de ses funérailles voir A. VIAENE « De uitvaart van 'de grote voyagier' ridder Joos van Ghistele, Axel 24 september 1516», dans *Biekorf* (Bruges) LXXI, 1970, p. 306-307.

en Flandre, pour demander à quelques gentilhommes de l'accompagner. « Van Conijnghstaud » est une mauvaise lecture, pour « van Quisthout », qui était en 1478 curé de Pauwelspolder. Cette information provient des livres de comptes de la ville et de l'église de Hulst, dont Ghistele était écoutète (sorte de bailli) [1]. Toujours dans ces livres de comptes, nous lisons qu'avant leur départ en Terre Sainte, en 1481, Joos et van Quisthout, qui était devenu son chapelain, vinrent faire leurs adieux à la ville de Hulst au cours d'un banquet où « ils firent bonne chère » ! Et, en 1485, la ville de Hulst offrit à nouveau un banquet à Joos et à van Quisthout, pour fêter leur retour.

Après 1485, on ne trouve plus trace de Quisthout dans les archives. Sans doute est-il mort peu après leur retour de voyage. Ceci expliquerait pourquoi son successeur, Amboise Zeebout, fut chargé par Joos de rédiger le récit. Zeebout parle d'ailleurs toujours des voyageurs à la troisième personne du pluriel, jamais il ne dit « nous » ou « je » et ne donne jamais l'impression d'avoir participé au voyage.

Par rapport aux autres auteurs de récits de voyage, Zeebout est évidemment défavorisé car il n'a pas vécu ce que Ghistele lui raconte. D'où la prudence extraordinaire du chapelain lorsqu'il relate des événements curieux ou décrit des plantes ou animaux inconnus. Il prend toujours soin d'ajouter : « d'après ce qu'on raconte », « les gens du pays disent ... », ou encore « dit-on », « paraît-il » ... Cependant, cette prudence remarquable ne l'empêche pas de commettre des erreurs, dues en grande partie à l'inexactitude des sciences de l'époque. En histoire, par exemple, il confond Busiris, roi d'Egypte qui, selon la légende, fonda Thèbes, avec

---

[1] *De Navorscher,* 1883, p. 65-73.

Cadmus, fondateur de la Thèbes grecque (p. 168). Il fait de Thèbes la première capitale égyptienne et de Memphis la seconde (p. 172). Il ne bronche pas devant l'histoire de la pyramide-tombeau de la fameuse Sappho de Lesbos (p. 166-167). Dans l'histoire de l'ascension au pouvoir de Qaïtbay (Livre III, chap. 8) se glissent également des erreurs, de même que dans la description de l'origine et des crues du Nil (Livre III, chap. 18-19-20).

Quant aux noms arabes, Zeebout les massacre en leur donnant une consonance flamande.

D'autres inexactitudes sont dues à Ghistele même, dont la mémoire est défaillante ou qui n'a pas toujours personnellement visité les lieux qu'il décrit à Zeebout. Il situe par exemple Thèbes, qu'il n'a pas visitée, près de Memphis (Livre III, chap. 25) et devant la description assez floue du Mont Sainte-Catherine (Livre IV, chap. 10), on peut se demander si Ghistele a vraiment entrepris cette escalade périlleuse !

Peut-être Zeebout était-il lui-même conscient de certaines faiblesses dans son travail, ce qui l'invita sans doute à se documenter plus avant, chez Pline, Diodore de Sicile, Ovide, Lucain, saint Augustin, Strabon, Bernard von Breydenbach etc...

De toute évidence, le chapelain possède une très grande érudition dont il aime faire étalage. Mais il a entouré le récit de son seigneur d'un trop grand nombre de citations, lesquelles alourdissent le récit et lui enlèvent l'accent de vérité, de fraîcheur d'une aventure vécue.

Quant à l'attitude du chapelain devant certains miracles contés par Ghistele, elle témoigne d'un curieux mélange de crédulité et d'esprit critique. Ghistele lui raconte par exemple que le sphinx de Gizah rendait jadis des oracles. Zeebout accepte les faits sans broncher et trouve même

un autre exemple d'idole douée de la parole, chez saint Augustin ! Et, en bon chapelain du 15e siècle, il explique alors qu'à une époque païenne il est tout à fait normal que le diable se livre à de telles méchancetés ! (Livre III, chap. 24). De même, l'amusante description des « pommes de paradis », les bananes, prouve que Zeebout gobe facilement l'histoire de la « croix parfaite » retrouvée dans chaque morceau de banane ! (Livre III, chap. 17). Mais d'autres fois, Zeebout fait preuve d'esprit critique devant les traditions populaires. Par exemple, il refuse de croire que les pyramides de Gizah aient été les greniers de Joseph (Livre III, chap. 23). Devant certaines explications fantaisistes de la crue du Nil, il prend parti et explique sa propre position (Livre III, chap. 20).

A la base, Zeebout disposait d'un matériel très riche, Ghistele semble avoir été un esprit curieux de tout, intéressé par la religion, le gouvernement, l'histoire, les arts, les monuments (avec ici un intérêt beaucoup plus marqué pour les vestiges chrétiens qu'antiques ou pharaoniques, comme beaucoup d'autres voyageurs de cette époque d'ailleurs), les mœurs, les vêtements, le climat, la géographie, les plantes, les animaux etc...

Tous ces précieux renseignements rapportés par Ghistele, Zeebout les a traités en un style simple, quelquefois naïf et même lourd, mais souvent savoureux.

Malgré des imprécisions, des lacunes et même des erreurs, sans doute excusables, le travail réalisé par Zeebout à partir des données de Ghistele et de Quisthout n'en est pas moins fort intéressant et instructif pour tous ceux qui aujourd'hui cherchent à mieux comprendre la vie de notre passé.

C. LES DIFFÉRENTS MANUSCRITS ET ÉDITIONS.

On connaît deux manuscrits et trois éditions du voyage de Ghistele.

a) *les deux manuscrits.*

Le plus ancien des manuscrits se trouve à la Fondation Egyptologique Reine Elisabeth, à Bruxelles (cod. 55.473).

Il ne s'agit cependant pas de l'original car il ne contient pas les titres des livres et des chapitres qui apparaissent dans la première édition (1557). De plus, les trois derniers chapitres du Livre VIII manquent également.

Le filigrane nous indique que le papier du manuscrit était utilisé entre les années 1482 et 1498. Il est donc fort probable que ce manuscrit ait été recopié quelques années après l'achèvement du texte original par Zeebout; ceci prouve le succès recueilli à l'époque par le « Voyage » de Ghistele, succès dont parle van den Keere dans la préface de son édition de 1557, où il mentionne l'existence de plusieurs versions manuscrites du « Voyage ».

Pour une description plus technique de ce manuscrit, le lecteur pourra consulter l'excellent article du professeur B. van de Walle [1].

Le second manuscrit a été acheté par la Bibliothèque Royale de Bruxelles (cod. IV 330) en 1964.

---

[1] B. VAN DE WALLE, « Une version manuscrite du célèbre voyage de Josse de Ghistelles en Orient (1481-1485) », *Chronique d'Egypte,* XIV, 1939, p. 248-257.

Le filigrane est une variante de Briquet [1] 9.869 et 9.870. Le papier du manuscrit a donc pu être employé entre les années 1520 et 1550. Ces dates sont approximatives car le filigrane ne correspond pas tout à fait à la marque de Briquet, ce qui nous a obligé à ajouter ou à retrancher quinze ans aux dates mentionnées par Briquet :

n° 9.869 1534 — 15 = 1519
n° 9.870 1536 + 15 = 1551.

Le volume, qui est un in-folio, comprend 276 feuillets de papier mesurant 28,3 × 21 cm. Il y a également un feuillet liminaire, en un autre papier, sur lequel sont écrits quelques mots illisibles d'une main différente de celle du copiste.

La partie écrite correspond à un rectangle de 18,8 à 20,5 cm. × 15,7 à 16,3 cm. On voit qu'un cadre a été dessiné sur le papier. Chaque page contient 28 à 37 lignes. Elles sont longues et sans alinéas.

Le manuscrit se compose de 24 cahiers, chacun de 12 feuillets, sauf le premier, qui en contient 11 (la première page manque) et le 24e qui n'en contient qu'un (on voit la corde et un onglet).

Les feuillets sont numérotés par le copiste lui-même, qui écrit au recto : « folio + le chiffre romain ». La page verso n'est pas chiffrée. Le nombre de pages écrites s'élève donc à 276 × 2 = 552. Le premier feuillet commence par le prologue et le second par le premier chapitre du Livre I. On se rappellera que le copiste du premier manuscrit avait laissé des espaces blancs pour les titres des livres et des chapitres. Ici, le copiste ne laisse même plus de place pour les écrire. Sans doute son

---

[1] C.M. BRIQUET, *Les Filigranes, Dictionnaire des marques de papier,* Paris, 1907.

modèle ne contenait-il pas non plus de titres. Il est donc possible que le premier manuscrit ait servi de modèle au deuxième, ou peut-être ont-ils tous les deux utilisé le même modèle.

Un espace a été également prévu pour dessiner la lettrine.

b) *les trois éditions.*

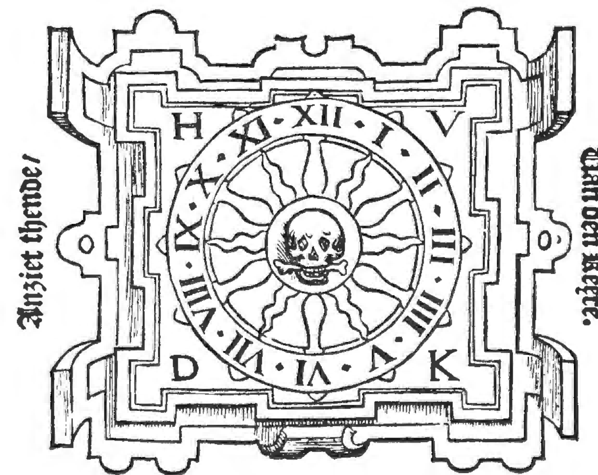
1° GAND, 1557.

C'est l'édition initiale, publiée chez Henri van den Keere; 16,5 × 24,5 cm. in-quarto, caractères gothiques.

6 feuillets liminaires non chiffrés comprenant :

1) le titre, au verso duquel se trouvent les armoiries de Philippe de Liedekercke gravées sur bois. Voir ci-contre la reproduction de la page du titre (Pl. I).
2) une lettre en français : « Epistre de l'Imprimeur à Monseigneur Messire Philippes de Liedekeercke », à qui van den Keere dédie le livre et qu'il remercie de lui avoir confié « la Copie originale dudict Discours », d'après laquelle il a pu imprimer le livre. Philippe de Liedekercke était l'époux d'une petite-fille de Joos van Ghistele.
3) un avis au lecteur « Den Drucker an allen goedwillighe lezers » où van den Keere exprime sa fierté d'éditer un ouvrage flamand qui puisse soutenir la comparaison avec les célèbres récits de voyage de l'Allemand Bernand von Breydenbach et des Français Pierre Belon du Mans, Thevet d'Angoulême et Guillaume Postel de Paris.
4) une liste des auteurs consultés.

Tvoyage van/
Mher Joos van Ghistele/
oft anders/
Texcellent/ groot/ zeldsaem ende vremd voyage/
ghedaen by wylent/ Edelen ende weerden Heere/ Mher Joos van Ghistele. In zynen levene Riddere/ Heere van Axele/ van Maelstede ende van den Moere/ & ce. tanderen tyden vier-mael Voor-Schepene van Ghendt. Tracterende van veelderande wonderlicke ende vremde dijnghen/ gheobserveerd over d'Zee/ in den landen van Sclavonien/ Griecken/ Turckien/ Candien/ Rhodes en Cypers. Voords ooc in den lande van Beloften/ Assirien/ Arabien/ Egypten/ Ethyopien/ Barbarie/ Indien/ Perssen/ Meden/ Caldeen ende Tartarien: met der gheleghenthede der zelver landen ende meer ander plaetsen/ Insulen ende Steden/ van Europen/ Asien ende Affryken/ zo in de Prologhe breeder blijckt.



Te Ghendt/
By Henric van den Keere/ ghezworen Drucker van sConinghs ons gheduchts Heeren Munte.
M. CCCCC. LVII.
Met Gratie ende Privilegie van vier iaren.

5) une préface rédigée par Amboise Zeebout
6) une table des livres et des chapitres.

348 feuillets chiffrés recto et verso, chaque page contenant 46 lignes; partie imprimée de la page : 11 × 19 cm.

Le corps de l'ouvrage occupe les pages 1 à 345, parmi lesquelles les pages 132 à 210 traitent de l'Egypte.

A la page 346 se trouvent les armoiries de Ghistele, gravées sur bois.

Les pages 347 et 348 contiennent un poème de 48 vers intitulé : « Den lof ende prijs van den Edelen Ridder ende Heere M^er^ Joos van Ghistele in zijne voyagen », par Henri van den Keere, fils de Henri, et signé de sa devise « Wie gaet / ick keere ».

A la fin de la page 348 se trouve un sommaire du privilège, daté de Bruxelles, le 6 juillet et le 5 août 1556.

— Exemplaires : Bruxelles, Bibliothèque Royale (V.H. 14.478 A);
Gand, bibliothèque universitaire;
Courtrai, bibliothèque communale;
La Haye, Bibliothèque Royale.

C'est cette édition qui a servi de base à la présente traduction.

2° GAND, 1563.

Chez Henri van den Keere; in-quarto; 12 ff. lim. et 348 pp. chiffrées; caractères gothiques.

C'est une reproduction page à page de la première édition, sauf que les feuillets liminaires et les pages 1 à 4 et 13 à 16 ont été réimprimés. De plus, une table des chapitres et une table des matières ont été ajoutées. Les dates, bien sûr, ont été changées dans les lettres dédicatoires et les préfaces.

4.

Le titre, au lieu de la marque typographique, est orné d'une planche en bois représentant une vue de l'Orient, avec le tombeau de sainte Catherine; dans la partie supérieure de l'encadrement se trouvent les armoiries de Jérusalem, dans la partie latérale à gauche les emblèmes de sainte Catherine, et à droite ceux de la ville de Rome. Voir la reproduction de la page du titre (Pl. II).

— Exemplaire : Gand, bibliothèque universitaire, G 140 - G 141.

3° Gand, 1572.

Chez la veuve de Gerard van Salenson (mais imprimée par Aegidius van den Rade à Anvers); 15,5 x 23 cm.; in-quarto; 12 ff. et 383 pp. chiffrées; caractères gothiques.

Edition copiée sur celle de van den Keere, 1563. Mais l'épître dédicatoire est traduite en flamand, l'ode de van den Keere à la fin manque, de même que les armoiries de Ghistele.

Edition moins belle, moins soignée et où apparaissent plus de fautes. Voir la reproduction de la page du titre (Pl. III).

— Exemplaires : Bruxelles, Bibliothèque Royale, II 44. 426 A;
Gand, bibliothèque universitaire;
La Haye, Bibliothèque Royale;
Leiden, bibliothèque universitaire.

Deux autres éditions sont également signalées par certains critiques [1] : une flamande, à Louvain, en 1530; une française, à Lyon, éditée en 1564 par van Tournes.

Jusqu'à présent, on n'a pu retrouver la trace de ces éditions.

---

[1] Schayes, Saint-Génois (voir bibliographie).

D. BIBLIOGRAPHIE DE GHISTELE.

(Anonyme), « Le voyage en Orient de Josse van Ghistele », *Revue générale*, Bruxelles, 1883, t. XXXVII et XXXVIII.

J. Bauwens et L. Verplancke, « Tvoyage van mher Joos van Ghistele, du 14 novembre 1481 au 24 juin 1485 », IBLA, *Revue de l'Institut des Belles Lettres arabes à Tunis*, 1967, 2-3, n°s 118-119, p. 151-173.

R. Brunschvig, *Deux récits de voyage inédits en Afrique du Nord*, (Publ. de l'Inst. d'Et. Or. de la Faculté des Lettres d'Alger, VII), Paris, 1936, p. 227-253.

A. de Burbure, « Nos premières relations avec l'Egypte », *Chronique d'Egypte*, II, 1926, p. 170-171.

A.J.J. Delen, « Joos van Ghistele et son voyage en Orient en 1481-1485 », *Bulletin de la Société royale de géographie d'Anvers*, 54, 1934, p. 209-228.

P. Dieleman, *De groote reiziger Mer Joos van Ghistele*, (Brecht), 1932.

P.H. Dopp, *Le voyage de Josse de Ghistele au Caire*, Recueil commémoratif du Xe anniversaire de la Fac. de Phil. et L. (Publication de l'Université Lovanium de Kinshasa (22 - Fac. de Phil. et L., 8)), Louvain, Ed. E. Nauwelaerts et Paris, Ed. B. Nauwelaerts, 1968.

Memorieboeck der Stad Ghendt, I, p. 304, 314, 344, 362, 365.

P.C. Molhuysen, P.J. Blok, F.K.H. Kossman, *Nieuw Nederlandsch biografisch woordenboek*, 6de deel, Leiden, 1924 : l'article « J. Quisthout » par Fruytier, col. 1156 et l'article « Joost van Ghistele » par Fruytier, col. 581-583.

De Navorscher, 1882, p. 65-73.

Nouvelle biographie générale, XX, p. 407.

F.M. Olbrechts, *Vlaanderen zendt zijn zonen uit*, Antwerpen-Gent-Brussel-Leuven, Standaard Boekhandel, (1947), p. 65-90.

Paquot, *Mémoires,* XVIII, p. 130-137.

R. Roehricht, *Bibliotheca geographica Palestinae,* 1890 (reproduction anastatique de Jérusalem, 1963), p. 138 et 743.

J. de Saint-Génois, *Les voyageurs belges du 13ᵉ au 17ᵉ siècle,* Bruxelles, 1847, t. I, p. 155-192.

A.G.B. Schayes, « Josse van Ghistele », *Messager des Sciences et des arts de la Belgique,* Gand, 1836, t. IV, p. 1-30.

A. Stecher, *Ghistele, Biographie Nationale,* Bruxelles, 1883, t. VII, p. 733-738.

T. Tobler, *Bibliographia geographica Palestinae,* Leipzig, 1867.

F. van der Haegen, *Bibliographie Gantoise,* 1re partie, Gand, 1858, p. 153, 162, 167.

——, *Bibliotheca Belgica,* 1re série, t. X, Gand, La Haye, 1880-1890, G. 75 - G. 77 (rééditée sous la direction de Marie-Thérèse Lenger, Bibliothécaire à la Bibliothèque Royale de Belgique, tome III, F-L, Culture et Civilisation, Bruxelles, 1964).

B. van de Walle, « Une version manuscrite du célèbre voyage de Josse de Ghistelles en Orient (1481-1485) », *Chronique d'Egypte,* XIV, 1939, p. 245-257.

A. Viaene, « De nitvaart van 'de grote voyagier' ridder Joos van Ghistele », Axel 24 september 1516, *Biekorf,* LXXI (1970), p. 306-307.

* * *

Dans notre traduction, nous avons normalisé la ponctuation afin de rendre le texte plus lisible. Nous avons également pris la liberté « d'aérer » le texte, en allant parfois à la ligne, ce que ne fait jamais l'éditeur van den Keere.

Tvoyage van/

Mher Joos van Ghistele/

twelcke magh anders ghenaemt zijn:

Texcellent / groot / zeldsaem ende vremd voyage/

ghedaen by wylent/ Edelen ende weerden Heere/ Mher Joos van Ghistele. In zynen leuene Riddere/ Heere van Axele/ van Maelstede eñ van den Moere etc. tanderen tyden viermael Voorschepene van Ghendt. Tracterеñ van veelderande wonderlicke eñ vremde dinghen gheobserueert ouer d'zee/ iñ landen van Sclauonien/ Grieken/ Turkien/ Candien/ Rhodes eñ Cypers. Voorts ooc iñ lande van Beloften/ Assirien/ Arabien/ Egypten/ Ethiopien/ Barbarik/ Indien/ Perssen/ Meden/ Caldeen eñ Tartarik: metter gheleghentheде der zeluer landen eñ meer ander plaetsen/ Insulen eñ steden van Europen/ Asien ende Affriken/ zo in de Prologhe breeder blijckt.

Met twee oorbooilicke Tafelen van nieuws daer toe ghedaen.



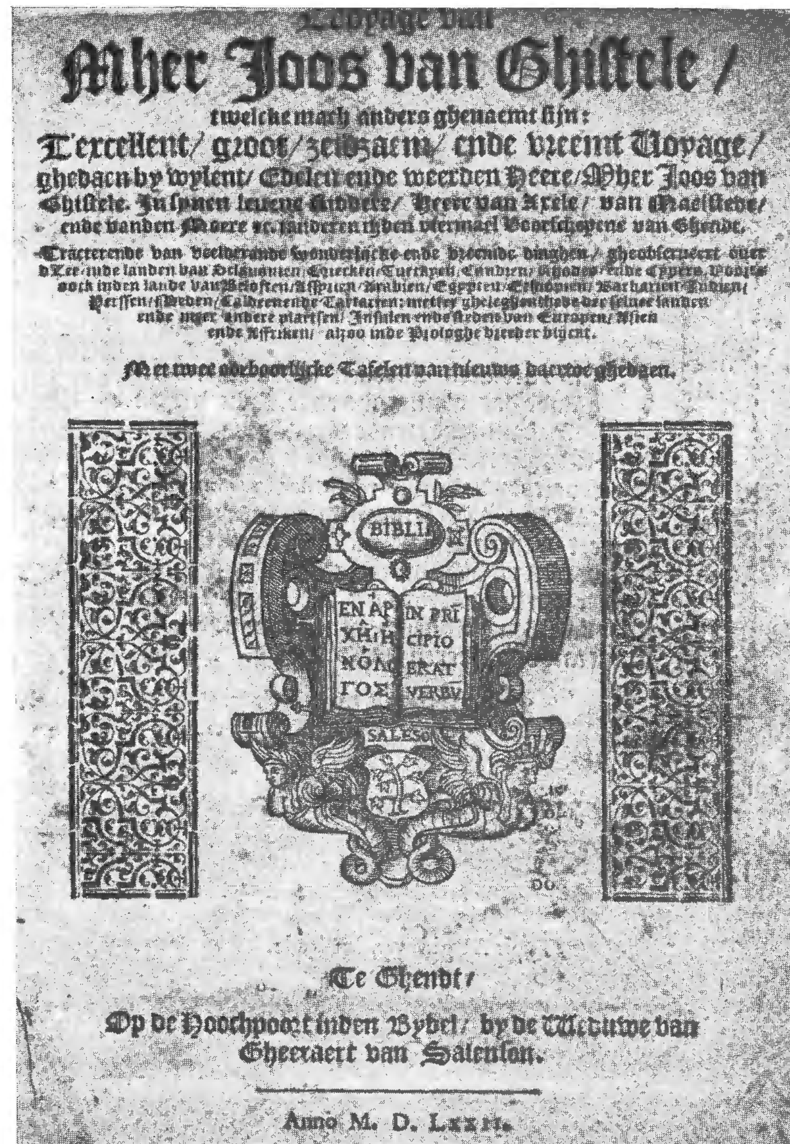
Te Ghendt/

Recht-ouer tSchepenhuus/

By Henric van den Keere/ Ghezworen Drucker van sConinghs ons gheduchts Heeren Munte.

Anno M. CCCCC. LXIII.




[illegible] van

Mher Joos van Ghistele /

twelcke mach anders ghenaemt sijn:

T'excellent / groot / zeldzaem / ende vreemt Voyage /
ghedaen by wylent / Edelen ende weerden Heere / Mher Joos van
Ghistele. In synen levene Riddere / Heere van Axele / van Maelstede /
ende vanden Moere etc. [illegible] Voorschepene van Ghendt.

Tracterende van veelderande wonderlijcke ende vreemde dinghen / gheobserueert ouer
de Zee / inde landen van Sclavonien / Griecken / Turckyen / Candien / Rhodes / ende Cyperen. Voorts
ooch inden lande van Beloften / Assyrien / Arabien / Egypten / Ethiopien / Barbarien / Indien /
Perssen / Meden / Caldeen ende Tartarien: [illegible]
ende [illegible] andere plaetsen / Insulen ende Steden van Europen / Asien
ende Affriken / alzoo inde Prologhe hiervan blijckt.

Met twee [illegible] Tafelen van nieuws daer toe ghedaen.

Te Ghendt /

Op de Hoochpoort inden Bybel / by de Weduwe van
Gheeraert van Salenson.

Anno M. D. Lxxii.

Nous avons placé en marge les numéros des pages de l'édition de 1557. Mais ces pages étant fort longues, l'index renvoie aux pages modernes, entre crochets, ce qui facilitera la consultation.

Nous avons supprimé les mots portés en marge car ils n'éclaircissent pas la compréhension du texte et alourdissent la composition.

Les noms arabes ont été reproduits tels quels et sont accompagnés, la première fois qu'ils apparaissent, d'une note explicative. Pour la facilité du lecteur, nous renvoyons dans la suite à cette première note, sauf pour les noms suivants qui reviennent souvent dans un même chapitre : « mastabem », « dendaert », et sultan « Mayeto » (Livre III, chap. 8).

Nous remercions l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire pour la confiance qu'il nous a témoignée en nous chargeant de la traduction du récit de Ghistele.

Nos remerciements vont aussi à tous ceux qui nous ont aimablement communiqué des renseignements nécessaires à la rédaction des notes explicatives :

Madame Maria-Hermina Jansen-Sieben, Professeur extraordinaire à l'Université Libre de Bruxelles.

Monsieur Arpag Mekhitarian, Assistant aux Musées Royaux d'Arts et d'Histoire à Bruxelles, Chargé de Conférences à l'Université Libre de Bruxelles.

Monsieur Jean Préaux, Professeur ordinaire à l'Université Libre de Bruxelles.

Monsieur Baudouin van de Walle, Professeur ordinaire (émérite) à l'Université de l'Etat à Liège.

Monsieur Adolphe van Loey, Professeur honoraire à l'Université Libre de Bruxelles.

Nous avons également contracté une dette de reconnaissance envers les conservateurs de la Bibliothèque Royale de Bruxelles et de la Bibliothèque Universitaire de Gand qui nous ont facilité le travail de consultation des documents.

Bruxelles, le 14 février 1975.

Renée Bauwens-Préaux.

TEXTE DE LA PARTIE ÉGYPTIENNE DU VOYAGE DE JOOS VAN GHISTELE

LE TROISIÈME LIVRE DU VOYAGE DE MONSIEUR JOOS VAN GHISTELE, qui explique comment on voyage de Gaza, à travers le désert, vers la Basse-Egypte et vers la Profonde Egypte que l'on appelle Haute-Egypte; comment on arrive dans le grand désert et de là au Caire, à Damiette et à Alexandrie; le Nil; quelques mots au sujet du Sultan et des coutumes et des lieux de ce pays en général. 132

Chapitre 1.

De certains déserts et d'autres endroits situés entre Gaza et le Caire.

Ainsi qu'on l'a vu précédemment, ils revinrent à Gaza et ils y attendirent une escorte plus nombreuse pour pouvoir traverser en plus grand nombre et donc avec plus de sécurité le désert situé entre Gaza et le Caire, traversée qui exige certainement neuf jours de voyage. Comme ils voyageraient avec de grandes caravanes (ce sont des compagnies) composées d'un grand nombre de mulets, d'ânes, de chameaux ou bêtes de somme, ils devraient bien passer onze ou douze jours de voyage sans trouver un seul lieu où ils puissent séjourner ou se reposer et faire des provisions de vivres, sauf aux endroits dont il sera question dans la suite.

Après avoir fait amples provisions de vivres et après que la caravane ou compagnie eut augmenté d'importance, ils partirent

132 de Gaza, bien que quelques voyageurs conseillassent d'attendre que la caravane s'agrandisse encore.

Et après un demi-jour de voyage environ, ils trouvèrent le plus bel endroit que l'on puisse contempler : une contrée fertile et bien labourée, divisée par des enclosures suivant la coutume du pays. On distingue également, de part et d'autre du chemin beaucoup de villages, des maisons entourées de vergers et de jardins regorgeant de fruits et de bons légumes.

On arriva ainsi à un endroit nommé Caen Jouene [1].

Ils ne prirent pas le chemin qui mène les pèlerins de Gaza vers le monastère de Sainte-Catherine, en passant par le désert, par un petit village appelé « Lebhem » et aussi par d'autres endroits comme « Gayon », « Wadelaer », « Magare », « Mesmar », « Alerouc » et bien d'autres encore qu'il serait trop long d'énumérer ici. A propos de ces noms, il faut bien prendre conscience et se rendre compte du fait qu'ils sont inventés par les « mockers » [2] arabes (ce sont les conducteurs de chameaux) et aussi par les « truchemannen » [3] qui inventent encore d'autres noms de localités qu'ils ne connaissent pas eux-mêmes. Ils agissent ainsi pour faire plaisir

---

[1] Khân Yûnis, entre Gaza et Rafah. Le mot « caen » est expliqué par l'auteur lui-même plus loin : « c'est une belle et bonne auberge à la manière du pays » (p. 132-133). Le mot arabe « Khan » désigne en effet un caravansérail [2] moucres, de l'arabe « al-mocâri », muletier (Littré). L'arabe « Kâra » = louer (une bête, maison etc.). Pour l'étymologie et l'emploi ancien du mot, consulter : H. LAMMENS, *Remarques sur les mots français dérivés de l'arabe*, Beyrouth, 1890, p. 169-171 [3] le « truchement », c'est-à-dire l'interprète.

aux pèlerins et aux chrétiens et pour recevoir d'eux d'autant plus de dons.

Car on peut remarquer que parmi les nombreux voyageurs qui décrivent leur voyage, et principalement la route qui mène soit vers le monastère de Sainte-Catherine soit vers Le Caire, on en trouve peu qui écrivent des noms identiques, qu'il s'agisse de villages ou de villes.

Le « Caen » [4] dont on a commencé à parler ci-dessus est une
belle et bonne auberge | à la manière du pays. Ce « Caen » est une 133
grande bâtisse carrée, tout entourée de murs hauts et épais garnis de créneaux et d'une allée circulaire si large que trois voitures pourraient bien y rouler de front. Là-dessous, tout le long du mur, il y a une sorte d'abri voûté où logent les chameaux, les mulets, les ânes et les chevaux des passants ainsi que quelques personnes. Au milieu de cet endroit, il y a une espèce de lieu surélevé qui est aussi entouré de murs comme si c'était une habitation où logent les gens.

En continuant à voyager, on arrive à un endroit qui semble assez fertile, mais qui n'est cependant jamais ensemencé à cause de la grande quantité de souris que l'on y trouve. Ces souris sont presque aussi grandes que des rats, elles vivent sous la terre et détruiraient donc tous les fruits ; c'est pour cela qu'on ne peut pas semer à cet endroit, car on a déjà souvent essayé de le faire. Ces souris, on les appelle là : « mulots » [5].

---

[4] voir note 1 [5] BELON [1547] note également le grand nombre de mulots entre Gaza et Belbeis, p. 138 b.

133 Ensuite, si on poursuit le voyage, on arrive dans le désert d'Egypte, de telle sorte qu'à gauche, on ne voit rien d'autre qu'un désert de sable qui s'étend à main gauche, en direction de l'est, vers l'Arabie, si loin que même si on voyageait trois ou quatre mois, on aurait des difficultés à trouver des endroits habités et même si on atteignait des endroits habités, on ne verrait même pas encore la fin de ce désert. Certains disent qu'il s'étend jusqu'à un endroit appelé « Toridasona » qui touche au paradis terrestre. Mais ceci ne ressemble pas à la vérité, car ce désert est délimité, en gros, d'un côté par la Mer Rouge, de l'autre côté par la Mer de Perse et l'Euphrate; la troisième extrémité est délimitée par l'Océan Indien et la quatrième extrémité par la Terre Promise, l'Egypte et la Méditerranée. En tout cas, quoi qu'il en soit, c'est un endroit immense dont on ne peut estimer l'étendue.

A main droite, on ne voit également rien d'autre que le désert qui s'étend jusqu'à la Méditerranée, située à quelque cinq ou six milles de distance.

Chapitre 2.

Des brigands et des corsaires, ainsi que de quelques endroits et villes qu'ils trouvèrent le long du chemin du Caire.

En continuant à voyager, on arrive à un endroit nommé « Esiacke » où l'on voit beaucoup d'édifices délabrés qui sont tellement démolis que l'on pourrait difficilement s'y protéger de la chaleur du soleil. A l'intérieur se trouvent tant de bêtes

venimeuses qu'il ne fait pas bon s'approcher. Cependant, non loin de là, on trouve de l'eau passablement bonne et un petit bois de palmiers où les passants ont l'habitude de loger.

En poursuivant le voyage, on arrive à un endroit où jadis s'élevait également un grand édifice, certainement deux fois aussi grand que celui dont on vient de parler et qui n'était pas aussi délabré. Près de cet édifice, on trouve également de l'eau passablement bonne, mais celui qui en veut doit être muni de cordes, car on ne trouve pas là d'outils pour tirer l'eau du puits. Cet endroit est appelé « Geraba »[6] et il se trouve à moins d'un demi-mille de la Méditerranée.

C'est à cet endroit que le désert commence à changer, car on trouve dans les environs de grandes montagnes et des collines de sable qui sont bien dix fois plus hautes que celles de notre pays.
Dans ces montagnes de sable | ne pousse aucune plante dont les 134
bêtes pourraient se nourrir. De plus, il y fait si extraordinairement chaud que l'on aurait peine à croire ce qu'on pourrait écrire au sujet de cet endroit tout en respectant la vérité. C'est là aussi que le chemin est le plus pénible pour les bêtes de somme car elles s'enfoncent jusqu'aux genoux dans le sable brûlant. Et si ces bêtes n'étaient pas protégées aux pieds et aux pattes par des jambières en chanvre et autres espèces de protection qu'on emploie dans la région à cet effet, il serait impossible que ces bêtes puissent supporter le sable brûlant.

---

[6] vraisemblablement Kharouba.

134 Non loin de là, dans une vallée, un malheur arriva à nos voyageurs. Car il y avait derrière une colline de sable une embuscade tendue par une troupe d'habiles cavaliers, des Catalans chrétiens à la recherche d'aventures, venus là avec une belle galère et avec deux fustes, et tous bien pourvus, les uns d'arcs d'acier, les autres d'arquebuses et d'autres armes qui causent de semblable manière beaucoup de dommages aux voyageurs. A cause de ces corsaires, on a construit à plusieurs endroits de la côte des tours d'observation. Lorsque ces corsaires virent arriver la troupe de voyageurs, ils dévalèrent brutalement sur eux, en tuèrent une partie, en gardèrent quelques-uns prisonniers et pillèrent toutes les marchandises. Tous les chameaux, mulets, chevaux et ânes dont se composait la troupe furent massacrés par ces mêmes cavaliers qui étaient certainement deux cents. Mais nos voyageurs et quelques autres, qui s'étaient munis de bons chevaux, mulets et chameaux, et aussi quelques-uns qui étaient à pied, se délivrèrent et s'échappèrent. Et parce qu'il est permis, avec l'accord du Sultan, aux chrétiens et aux juifs, aussi bien qu'aux païens, de se comporter et de se vêtir suivant les coutumes du pays même, à cause de cela donc, il n'est pas facile de les reconnaître les uns des autres, et c'est pourquoi ce malheur toucha aussi bien les chrétiens que les païens ou les juifs, et il y avait beaucoup de chrétiens de ce pays dans la compagnie.

Après avoir échappé à ces cavaliers et voyagé plus avant, ils arrivèrent à un endroit appelé « Lariis » [7] où jadis, comme on le

[7] Al-'Arish.

dit dans la région, se trouvait une très grande ville qui s'étendait jusqu'à la mer. Cette ville est maintenant quasi démolie et recouverte de sable de telle sorte qu'on n'en voit plus trace sauf aux alentours de la route. Dans les environs, on trouve également un peu d'eau, mais elle n'est ni bonne ni douce.

Celui qui voudrait emprunter le chemin le plus proche vers Damiette devrait, à partir de cet endroit, suivre une route longeant assez la mer et voyager ainsi vers la ville de « Faraminen » [8]. Cette ville se trouve aussi dans le désert de Gaza et d'Egypte, à cinq jours de voyage de Gaza. Jadis, lorsqu'on allait de Gaza à Damiette, on ne passait pas par « Faraminen » [8] mais on laissait cette ville à sa gauche et on longeait la côte. Parce que la mer y a créé à présent un grand golfe et a pris beaucoup de terre au désert, on doit maintenant contourner ce golfe jusqu'à « Faraminen » [8] qui se trouve aujourd'hui sur ce golfe. Cette ville est située non loin du premier bras du Nil à partir de Gaza. | Ce bras s'appelle 135
« Carbis » [9] ou « Carabus » et d'aucuns l'appellent « Thanis » [10] car la ville de « Thamnis » [10], dont on a parlé ci-dessus, s'y trouvait jadis. A cet endroit Moïse accomplit en présence du pharaon de nombreux miracles pour les élus de Dieu, ainsi qu'on le décrit dans le livre de l'Exode dans de nombreux chapitres. Mais c'est un chemin où il est très dangereux de voyager à cause d'une

[8] Tell Farama (également appelée Al-Farama) [9] « Gharby » (occidental) pour le distinguer du bras oriental qui mène à Rosette (charqy). Comparer Harant [1598], p. 26 [10] Tanis, l'une des très importantes villes du Delta.

135 certaine sorte de gens qui vivent dans les environs, qu'on appelle les Bédouins. C'est une espèce de peuple indigène, qui pille tous ceux qu'il réussit à faire plier sous sa force.

Chapitre 3.

D'autres villes encore, d'édifices, de déserts et de dangers situés entre Gaza et le Caire.

En continuant à voyager vers le Caire, on trouve la route de plus en plus difficile et ensablée. Et après avoir ainsi cheminé longtemps, on trouve de l'eau très bonne et très douce à un endroit appelé « Hemelessin » où il y avait jadis des bâtiments qui maintenant tombent en ruines. A cet endroit, les voyageurs ont l'habitude de s'approvisionner en eau.

Ensuite, en continuant à voyager, on arrive à un endroit appelé « Bierlehalt »[11], qui était aussi jadis un endroit habité, mais qui est aujourd'hui démoli et recouvert d'une épaisse couche de sable de telle sorte qu'on n'en voit guère ou pas du tout de trace. A cet endroit on trouve aussi de l'eau, mais pas beaucoup, ce qui d'ailleurs n'est pas très étonnant.

Après avoir dépassé tous ces endroits, on voyage à nouveau longtemps avant d'arriver à un lieu appelé « Cattia »[12]. Cet endroit doit se trouver à quelque quatre ou cinq jours de voyage de Gaza et c'est le premier endroit habité que nos voyageurs aient trouvé

[11] Bîr al-ʿAbd, vraisemblablement   [12] l'oasis de Qatia.

sur leur chemin, depuis qu'ils ont quitté Gaza. C'est un petit village 135 qui semble très pauvre de l'extérieur mais où habitent beaucoup de gens riches et où il est possible d'acheter tous les aliments dont on peut avoir besoin. Ce petit village se trouve au milieu d'un bois de palmiers, mais à l'extérieur de ce bois et aussi loin qu'on regarde, on ne voit que du sable fin.

Ce sable ne s'étale pas en couche uniforme mais on trouve parfois pendant des journées entières de voyage des étendues toutes plates de sable et à d'autres moments, des montagnes et de hautes collines qu'il est très difficile de franchir, et ceci surtout à cause du sable mouvant qui, lorsqu'il y a du vent, s'envole et souffle alors dans toutes les directions et aveugle les voyageurs. D'ailleurs ceux-ci pourraient aussi être étouffés par ce sable. On marche aussi parfois sur de la terre dure qui ressemble à un bas-fond dont tout le sable a été balayé, mais c'est rare et lorsque cela arrive, cela ne dure pas longtemps.

On trouve aussi dans ce même désert un autre danger, particulièrement à l'endroit où il y a le plus de sable. Il s'agit d'une espèce de vermine appelée là « Pedœtties Pharaonis »[13], qui est aussi grande qu'une tique qu'on trouve sur les chiens. Cette vermine mord souvent les voyageurs et la partie mordue gonfle instantanément et suppure comme si c'était une morsure venimeuse. Le

[13] « pediculus Pharaonis », le pou du Pharaon. Selon Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, 30, 39, il s'agirait d'une variété de scarabée, appelée aussi « taureau » et qui ressemble à une tique. On a proposé de l'identifier au géotrupe.

remède est de frotter du jus de limon [14] sur les morsures. Et à cause de ce danger, si l'on veut voyager dans le désert, il est bon de se munir de limons pour pouvoir soigner la morsure de pareille vermine.

136 CHAPITRE 4.

D'AUTRES VILLES ENCORE, D'ENDROITS ET DE VIEUX ÉDIFICES DÉLABRÉS SITUÉS ENTRE GAZA ET LE CAIRE.

Ils partirent de là et continuèrent à voyager jusqu'à un autre endroit appelé « Bierdodare » [15] où jadis existèrent, semble-t-il, des bâtiments. Mais à présent, il ne subsiste qu'une sorte de chapelle avec une petite tour à l'avant, dont les païens ont fait un temple de Mahomet.

Sur ce chemin, on ne voit rien d'autre que de grandes montagnes de sable à maints endroits et là où le sable s'étale en étendue plate se trouvent tant de palmiers qu'il y a lieu de s'étonner. En effet, il faut noter que ces arbres s'enfoncent dans le sable brûlant, piquant et sec d'une profondeur de taille d'homme de sorte que chacun peut se demander comment ces arbres peuvent pousser là, car, à part ces arbres, rien n'y pousse.

Ensuite, on arrive à un endroit appelé « Acole », qui est une belle maison d'été, inhabitée, isolée dans le grand désert. C'est un endroit bien agréable, entouré de belles et grandes colonnes

[14] limon ou lime, citrus aurantifolia, en arabe : « lemoun baladi » [15] Bîr al-Duweidâr.

blanches, qui ont dû coûter cher, et entre lesquelles on peut se 136
promener. Au milieu, se trouve une espèce de temple construit en l'honneur de Mahomet, leur prophète. Ce temple est fait tout entier de barreaux de fer de telle sorte qu'on voit à travers. A cet endroit, le désert commence à changer : le sol devient plus dur et plus plat. Partout dans les environs poussent des espèces de plantes qui ressemblent à de courts chardons piquants. Ces plantes sont si mauvaises que les bêtes de cet endroit les mangeraient difficilement. Cet endroit ressemble assez à la région de « Bulskamp » [16], qui est située en Flandre, entre Gand et Bruges.

Peu après, on arrive à un endroit où on trouve de l'eau très bonne et très douce et une sorte de temple païen, à présent très délabré, et qui s'appelle « Haouwe ».

Après avoir dépassé tous ces endroits, on arrive à une espèce de digue, qui est très grande et très longue, où se trouvent deux fort beaux ponts à l'aspect assez brillant, comme s'il y avait un cours d'eau sous chacun. On voit beaucoup de digues semblables en Egypte, aux endroits habités et autour des régions fertiles. La raison est la suivante : l'eau du Nil inonde tous les ans, aux environs de la messe en l'honneur de saint Jean [17], une grande partie du pays décrit ci-dessus. C'est pourquoi ce même pays est très fertile, et sans l'usage des digues et des ponts, il ne serait pas possible de le traverser lorsqu'il est tellement inondé. Ces digues sont solidement construites avec de profonds canaux car l'eau du Nil pourrait se répandre trop bien et trop largement sur tout

[16] en Flandre occidentale, à 4 $^1/_2$ km. de Moere-lez-Ghistelles [17] le 24 juin.

le pays. Dans tout le pays d'Egypte, seule est fertile la terre qui a été arrosée une fois par an par le Nil parce que la terre ne reçoit quasi pas d'humidité de la pluie; il est à remarquer que souvent, pendant de nombreuses années, on ne voit pas pleuvoir dans le pays. Il arrive parfois qu'il pleuve à certains endroits situés près de la côte, mais très rarement à l'intérieur des terres. Néanmoins, il existe des endroits fertiles grâce aux puits d'eau qu'on y trouve et grâce auxquels on arrose le pays, mais ils sont peu nombreux.

Lorsqu'on a longtemps marché sur cette digue, on arrive à un endroit où s'élevait jadis une grande et belle ville, nommée « Salahya » [18] et où se trouve encore à présent un grand et beau
137 village, | situé au milieu d'un bois de palmiers; on peut y acheter toutes sortes de choses dont on a besoin, comme du pain, de la viande, du poisson et des fruits. Dans ce village se trouve aussi une mosquée somptueuse ou « giemma » [19] (dans la langue du pays « giemma » signifie un temple de Mahomet). Jusqu'ici, ils n'avaient pas encore vu de mosquée aussi richement décorée. Et à partir d'ici, le pays commence à devenir fertile, fort peuplé et à regorger de nombreux grands et beaux villages.

Ensuite, on arrive à un petit village appelé « Gantia » [20] où se trouve également un khan (c'est une espèce de petit logement pour les voyageurs). Ce khan ressemble assez à « Chaen Jouene » [21] précité, mais il n'est ni aussi grand ni aussi solide.

---

[18] Salahîya [19] de l'arabe « jâmi' » ou « ǧami' », mosquée [20] peut-être Al-Qanâyât ou bien Khattara. — Voir Belon [1547], note 987 [21] Khân Yûnis, voir note 1.

Ensuite, en partant de là, on trouve une région bien cultivée 137
et ensemencée, avec beaucoup de pâturages pour les bêtes de telle sorte qu'on arrive finalement à un endroit appelé « Burbays » [22] qui était jadis une ville fort grande et fort solide, entourée de murs épais en briques cuites. Cette ville avait plusieurs portes dont on peut encore voir la forme. Elle est bien construite et fort peuplée et a environ l'importance de Courtrai en Flandre. Elle se trouve à quelque quatre jours de voyage de « Catya » [23]. Les Juifs qui y habitent disent que la région située aux environs de la ville et s'étendant vers le Nil en direction de Damiette s'appelait la terre de Gessen dans l'Ancien Testament. C'est ce même pays que le pharaon donna au patriarche Jacob et à ses fils qui vinrent habiter en Egypte en ces temps-là, ainsi qu'on peut le lire dans la Genèse au chapitre 47.

Plus loin encore, on arrive à un endroit appelé « Gantie » [24] qui jadis était également une très belle et grande ville, et qui est encore à présent bien construite, bien peuplée et pleine de marchandises. Mais il n'y a là ni grandes portes ni murailles. C'est là qu'habitent les meilleurs et les plus gentils païens que l'on trouve dans les environs.

En continuant à voyager longtemps, on trouve en chemin cinq ou six « giemmen » [25] ou mosquées (ce sont les temples des mahométans) qui sont construites de façon à la fois astucieuse et somptueuse, à l'aide de belles petites pierres blanches et brillantes, taillées de manière très adroite; à l'intérieur, les murs sont

---

[22] Belbéis [23] l'oasis de Qatia [24] peut-être Khanqa [25] voir note 19.

couverts de plaques de marbre. Ces mosquées sont construites comme des maisons d'été de telle sorte qu'on voit à l'intérieur de tous côtés et, en outre, elles ont de beaux grillages en fer doré. Aucun chrétien ne peut y pénétrer sans qu'on le sache. S'il était trouvé là, il serait en grand danger de mort, ou de devoir renier sa croyance. Telle est la coutume pour tous les temples soumis à la loi de Mahomet.

CHAPITRE 5.

LA DESCRIPTION, LA SITUATION ET L'APPARENCE DE LA CÉLÈBRE VILLE DU CAIRE.

Après avoir vu et vécu tout ce qui a été décrit ci-dessus et après avoir dépassé des deux côtés du chemin beaucoup de villages et de maisons de plaisance, on arrive dans la ville du Caire.

Celle-ci est certainement la plus grande ville au monde que l'on connaisse et c'est là que les sultans d'Egypte ont l'habitude de résider. Comme nos voyageurs étaient donc arrivés dans la ville, ils allèrent loger chez un marchand chrétien, né à Malines en Flandre et appelé Francisco Tudesco [26] grâce à certaines lettres de recommandation qu'ils lui présentèrent. Ce commerçant était un orfèvre et il travaillait aussi le cristal. Il était dans les bonnes
138 grâces | du sultan et de la sultane.

Dès qu'ils furent arrivés dans la maison de ce commerçant, le grand interprète du sultan en reçut la nouvelle. Cet interprète

---

[26] François le Flamand.

était appelé Antale Gaverdyn, c'était un chrétien renégat, né à 138
Valence, en Espagne. Nos voyageurs furent mandés par lui et ils demandèrent à leur hôte de les accompagner, ce qu'il fit volontiers.

Arrivés là, on leur demanda d'où ils venaient et où ils voulaient se rendre; ils répondirent qu'ils venaient de Flandre, avaient été à Jérusalem et désiraient se diriger vers Sainte-Catherine et d'autres endroits dans les environs. Ils présentèrent à l'interprète une lettre du Gardien [27] du Mont-Sion, à Jérusalem. Ensuite, nos voyageurs payèrent leurs droits, lesquels s'élèvent au Caire à 5 ducats [28] par tête, prirent congé de l'interprète et retournèrent à leur logis. Ils y restèrent et s'y reposèrent deux ou trois jours.

Ensuite, on les emmena se promener et visiter la ville qui leur sembla avoir été jadis entourée de murailles [29] et de portes et avoir eu l'importance de Gand en Flandre. Mais à présent, tant de maisons ont poussé de tous côtés qu'il y a lieu de s'émerveiller.

La ville est maintenant ouverte, sans murailles et elle est si grande qu'on pourrait à peine en faire le tour à cheval en douze heures. Elle est beaucoup plus longue que large et elle s'étend dans une espèce de vallée.

---

[27] « gardiaen » correspond au « supérieur » dans certains ordres religieux [28] VON HARFF [1497] parle aussi d'une taxe de 5 ducats pour les pèlerins et de 2 ducats pour les marchands, p. 101 [29] ces murailles furent élevées par Saladin en 1180. Aujourd'hui subsistent encore les portes Bâb al-Nasr, Bâb al-Futuh et Bâb Zuwêla.

138 Un versant de cette vallée est escarpé [30], c'est là que se trouve le château du sultan [31] et de l'autre côté, il y a le Nil. La ville ne touche donc pas de tous côtés au Nil, mais seulement aux deux extrémités, ce qui lui donne assez la forme d'une paire de lunettes : au milieu, elle s'écarte le plus du fleuve et elle y est plus étroite qu'ailleurs et aux deux extrémités, elle se rapproche du fleuve et y est plus large qu'au milieu. L'une des extrémités du Caire rejoint un autre endroit habité appelé « Babilonia » [32] et l'autre extrémité s'étend jusqu'à un autre endroit habité appelé « Boulaka » [33] endroits que l'on décrira encore ci-après. Au milieu, cette ville a une largeur d'environ un demi-mille et à chaque extrémité, d'environ un mille. A l'intérieur de la ville, il y a tant de gens que trois ou quatre familles vivent dans une même maison.

Il n'est même pas possible de loger toute la population dans la ville. On voit beaucoup de gens loger tout autour de la ville dans des tentes, des pavillons, des trous et des puits. Ces gens ne peuvent, par manque d'habitations, loger dans la ville.

Les rues de la ville sont si étroites qu'on y marcherait difficilement à trois de front et à certains endroits, elles sont si sombres que les chauves-souris y volent de jour comme de nuit.

---

[30] le mont du Moqattam [31] la citadelle du Caire [32] Babylone, appelée à présent le Vieux-Caire, au sud du Caire. Là se trouvent les plus anciens vestiges de la ville [33] quartier situé au nord du Caire. Boulaq, qui était d'abord une île, se rattacha au 15e siècle à la terre ferme (par la disparition d'un bras du Nil), pour devenir le port du Caire, puis au 19e siècle, partie intégrante de la ville.

Aux environs du centre de la ville, il y a deux belles grandes rues appelées « Le Basares Kebier » [34] où passent tant de gens qu'il est difficile de les traverser à certaines heures de la journée. La plupart des maisons de ces rues sont de petits cafés ou des magasins d'alimentation où l'on vend de la nourriture comme du pain, de la viande, du poisson, et toutes sortes de fruits délicieux; mais en fait de boissons, on ne vend généralement que de l'eau. On y vend du bois au poids. La plupart des rues sont séparées des autres par des portes [35].

On dit aussi que dans cette ville se trouvent bien dix mille « giemmen » [36] ou mosquées (ce sont des temples) élevées en l'honneur de Mahomet, leur prophète. Elles sont très belles et fort somptueuses avec leur tour [37] surmontée d'un croissant doré.

Comme à l'intérieur de cette ville, | on ne trouve pas ou peu de 139
bonne eau, sauf celle qu'on retire du Nil, il y a dans la ville du Caire bien dix mille chameaux qui ne font rien d'autre que transporter l'eau dans la ville. Chaque chameau rapporte au sultan (ainsi qu'on le dit) un « maydin » [38] (ou denier) par jour. Un maydin vaut environ trois « gros » flamands [39].

Dans cette ville, on trouve tant de belettes [39a] qu'on les voit courir partout derrière les maisons aussi communément que les

---

[34] les Grands Bazars, de l'arabe al-Bazâr al-Kabîr [35] cf. Kiechel [1588], p. 373 [36] voir note 19 [37] minarets [38] selon Breydenbach [1488], 25 madyn font un ducat (Verdam, *Middelnederlands woordenboek*) [39] un gros est un sou, un denier [39a] il s'agit vraisemblablement de l'ichneumon (herpestes ichneumon), la mangouste, également appelée « Rat de Pharaon ». Cf. Belon [1547], p. 95 a-b, portrait, p. 95 a; Harant [1598], p. 188; Sandys [1611], p. 79.

139 rats ou les souris chez nous. Chacun les laisse courir sans leur faire du mal ou les attraper car les gens du pays croient que ces belettes empêchent les serpents appelés « basilics » [40] de se reproduire chez eux. Ces serpents sont si mauvais qu'ils tuent tout ce qu'ils regardent, mais les belettes les tuent et les détruisent.

Quant aux maisons, elles ont la plupart un toit plat, généralement percé d'un grand trou. Elles ont de grandes fenêtres grillagées par où pénètre l'air frais du ciel. Et, parce que la température y est très élevée, il faut arroser [41] les maisons et les rues trois ou quatre fois par jour, sinon il serait impossible d'y habiter ou de circuler dans les rues à cause de la chaleur.

On apprendra encore que dans cette même ville habitent près de dix-huit mille chrétiens, parmi lesquels des « Senturianen » [42], des « Indiens » [43], des Arméniens, des Géorgiens, des Nubiens et des chrétiens d'autres sectes analogues. Mais on trouve peu de chrétiens venant de l'Ouest, que l'on appelle là « Frangy » [44].

On dit aussi que dans cette ville habitent quinze mille Juifs qui y exercent toutes sortes d'activités artisanales.

Dans cette ville, il y a une grande place [45] où l'on vend tous les esclaves, qui sont des prisonniers amenés là de tous les pays, et

---

[40] basilic, serpent fabuleux, dont le regard avait, disait-on, la faculté de tuer [41] cf. Palerne [1581], p. 66 et n. 214; Lichtenstein [1588], p. 34; Kiechel [1588], p. 373 [42] les chrétiens de la Ceinture sont les Coptes auxquels le calife Mutawakkil avait ordonné le port de la ceinture, en 850 [43] les Ethiopiens [44] les Francs [45] Lichtenstein [1588] nomme cet endroit « Ampsar », peut-être une corruption d'Al-Massar; Kiechel [1588] situe cette place à côté du bazar, p. 373.

avant qu'on puisse les vendre, on doit, suivant les lois du pays, 139
en avertir le sultan en premier lieu. On ne peut vendre d'esclave qui soit de la religion de Mahomet. Mais ceux qui appartiennent à une autre nation [46] tels les idolâtres, les Mores noirs appelés Sarrasins [47], les chrétiens et les juifs, tous ceux-là, on les vend, le mari avec sa femme, le père et la mère avec leurs enfants. Souvent, on les déshabille complètement pour montrer qu'ils n'ont pas de défaut, parfois, on les fait marcher et courir tout comme s'ils étaient des bêtes. Celui qui achète des esclaves peut en faire ce qu'il veut, que ce soit les revendre, les mutiler, les tuer. Mais s'il arrive que quelqu'un achète une esclave avec laquelle il ait des rapports et que cette femme en soit enceinte, l'enfant ne restera pas esclave mais deviendra un homme libre. Les chrétiens ne peuvent acheter d'autres esclaves que des chrétiens et les juifs que des juifs et celui qui ferait le contraire risquerait de perdre la vie ou de devoir renoncer à sa foi. Mais les païens peuvent acheter les esclaves qu'ils veulent, que ce soient des idolâtres, des Mores noirs, des chrétiens ou des juifs et s'ils achètent des chrétiens ou des juifs, ils leur font tant de mal, ils les torturent tant (mais sans les tuer, ceci afin qu'ils renient leur foi) que ces esclaves ne vivent pas longtemps. Telle est l'attitude de la plupart des gens, mais on trouve aussi des gens raisonnables qui traitent les esclaves avec clémence.

---

[46] l'auteur confond l'appartenance à un pays et à une religion [47] les voyageurs européens appelaient « Mores blancs » les Egyptiens et « Mores noirs » les Soudanais, les Ethiopiens et les Nègres.

Chapitre 6.

Comment ils offrirent un cadeau au grand interprète pour pouvoir parler au sultan alors que celui-ci se trouvait au Caire.

Après que nos voyageurs eurent visité en partie le Caire, ils retournèrent chez le grand interprète du sultan, lui offrirent un bijou qu'ils avaient rapporté de Venise et le prièrent de l'accepter en signe de remerciement. Ils lui demandèrent également de bien vouloir les aider afin qu'ils puissent parler au sultan. L'interprète
140 leur | promit de les aider, il leur dit de se tenir toujours prêts pour le moment où il les ferait appeler. Il leur offrit, en contrepartie de ce qu'ils avaient donné, une ampoule de baume [48] et une bonne dose de thériaque. Deux jours après, il les fit venir en hâte chez lui pour les mener chez le sultan. Une fois arrivés chez lui, nos voyageurs apprirent quelle conduite ils devraient adopter en se présentant au sultan et au moment de prendre congé.

[48] voir chapitre 21, p. 159-161, où l'auteur décrit le baume recueilli à Matariéh.

Chapitre 7. 140

Comment ils arrivèrent à parler au sultan, des cérémonies et marques de civilité que l'on doit accomplir ainsi que de son grand et somptueux palais et d'autres curiosités.

Lorsqu'on commence à voir le sultan, on doit tomber trois ou quatre fois à terre et baiser le sol tout en continuant à s'approcher jusqu'à ce qu'on se trouve devant lui. Ensuite, on dit à voix haute ce que l'on désire à un des serviteurs du sultan qui le lui répète. Et lorsqu'on prend congé du sultan, on doit marcher à reculons aussi longtemps qu'on peut le voir car on ne peut lui tourner le dos. Après avoir été mis au courant, ils furent menés au palais, qui est extraordinairement beau et somptueux et qui est certainement aussi grand que la ville de Termonde en Flandre. Il se trouve sur une sorte de montagne d'un côté de la ville [49].

Arrivés au palais, ils furent menés dans neuf ou dix beaux endroits, galeries et salles et arrivèrent ainsi devant une très belle maison d'été, toute travaillée avec de belles pierres de taille et ornée de peintures d'or, d'azur et de toutes sortes d'autres riches couleurs. De cette même maison, on peut voir à l'extérieur de deux côtés par de belles fenêtres grillagées, toutes dorées. On y voit des cours agréables, des jardins et des vergers regorgeant

[49] la hauteur du Moqattam, plateau dominant le Caire au Sud-Est, et sur un ressaut de laquelle est bâtie la citadelle.

de toutes sortes de plantes et d'arbres fruitiers odoriférants. Il y a aussi beaucoup de fontaines, non pas naturelles mais artificielles, grâce auxquelles on arrose tous les jardins et vergers dont on vient de parler. Et enfin, ils furent menés dans cette maison précitée qu'ils trouvèrent la chose la plus somptueuse du monde que l'on puisse imaginer. A l'intérieur tous les murs sont recouverts, ainsi que le pavement, de diverses pierres polies, comme du marbre, blanc, noir et rose, des serpentines, du porphyre, des cornalines et d'autres pierres précieuses de diverses couleurs. Murs et pavements sont aussi richement ornés de toutes sortes de peintures figurant des nœuds, des torsades, des compas et des arabesques, et aussi des ouvrages en mosaïque et d'autres difficiles à décrire. Au milieu de cette même maison, il y a un puits carré de la profondeur d'environ un genou et de la largeur d'environ trois ou quatre pas, où l'on conserve de l'eau toujours fraîche et où nagent de petits poissons. Le sultan peut s'y rafraîchir les mains et les pieds quand il le désire. Le plancher de cette maison était recouvert de très riches tapis jonchés de coussins, certains recouverts de toile de lin, d'autres de soie et de velours et quelques-uns de drap d'or et d'autres encore de cuir d'Inde qui a une plus belle couleur et qui sent particulièrement bon. A cet endroit se trouvait le sultan, assis sur un coussin, les jambes repliées, tout comme sont assis les tailleurs; il jouait aux échecs contre un de ses courtisans.

Lorsque nos voyageurs aperçurent le sultan, ils tombèrent à terre et baisèrent le sol et tout en s'approchant, ils répétèrent la
141 même opération quatre fois de suite, | ainsi que l'interprète le

leur avait dit et montré. Arrivés devant le sultan, ils lui dirent 141
à voix haute ce qu'ils désiraient. Après qu'ils eurent parlé, et suivant la coutume du pays, l'interprète qui les avait amenés là, répéta et traduisit leurs paroles au sultan. Ils demandaient au sultan, à Son Altesse, à Sa Majesté, de bien vouloir leur accorder des lettres de sauf-conduit pour pouvoir traverser en paix son pays, étant bien entendu qu'ils ne désiraient se rendre en aucun lieu généralement interdit aux chrétiens, comme la ville de la Mecque, où l'on voit le corps de Mahomet, le Temple de Salomon et de façon générale toutes les mosquées. Ils dirent aussi qu'ils étaient prêts à payer tous les droits de passage que l'on doit donner, suivant les ordonnances du pays, vu qu'ils désiraient seulement pouvoir se promener paisiblement dans son pays pour le visiter sans plus. Après que l'interprète eut parlé, ils offrirent au sultan des bijoux qu'ils avaient fait faire à Venise pour cette circonstance et ils prièrent le sultan de les accepter en remerciement. Après que le sultan eut entendu et compris cette requête, il la leur accorda immédiatement et il ordonna qu'on leur donne un flacon de son baume et d'autres cadeaux d'usage. Ensuite, il posa des questions sur la situation du pays des voyageurs et en particulier sur leur défunt prince, le duc Charles [50] de sainte mémoire. Ils répondirent brièvement à ces questions, ainsi qu'il convenait, en faisant l'éloge de la foi chrétienne, de notre prince et de notre pays. Ensuite, ils prirent congé du sultan tout en marchant à reculons, ainsi qu'on le leur avait dit et montré.

---

[50] Charles le Téméraire (1433-1477).

141 CHAPITRE 8.

DE LA GRANDEUR, DES TITRES, DE L'AUTORITÉ, DE LA SECTE ET DE L'ÉLECTION DU SULTAN, AINSI QUE D'AUTRES HISTOIRES CURIEUSES.

Lorsque le sultan accorde une grande audience à quelqu'un, comme à des ambassadeurs importants ou des gens investis d'une grande autorité comme les envoyés des pays étrangers ou des princes, on voit alors le sultan en grand apparat, ainsi qu'on va le décrire ci-après. Quant à l'apparence du sultan, d'après ce que les voyageurs ont pu remarquer, c'était un homme de taille moyenne, qui portait alors une longue barbe blanche. Il devait avoir environ soixante-dix ans et semblait avoir été dans sa jeunesse un homme bien bâti, fort et pieux. Il était né en Circassie et il était un chrétien renégat. Il se vêtait presque toujours de lin blanc, comme le font d'habitude là-bas les mameluks. Sur la tête, il portait un turban blanc, enroulé très haut autour de sa tête et orné tout autour de pointes avec des coins comme un diadème.

Le sultan signe comme suit : « Nous, Cagettebey [51], Sultan de

[51] Qaîtbay, mameluk tcherkesse qui régna de 1468 à 1497. Ce que GHISTELE raconte ensuite au sujet de son ascension au trône est faux. Le vieux sultan Inâl mourut en 1461, son fils Ahmed Al-Mueyyad lui succéda pendant 4 mois, puis renonça au trône et passa le reste de sa vie à Alexandrie. Khushcadam Al-Zâhir devint sultan en juin 1461 et mourut en octobre 1467. Ses successeurs

Babylone, Roi des Rois, Epée de la Justice, Seigneur de Deux Maisons Saintes et des Deux Mers, Esclave de Mahomet le Prophète et Ombre de Dieu sur terre ... ».

On saura aussi que la fonction de sultan n'est pas héréditaire de père en fils, ni de frère en frère, | ni par tout autre héritage. 142
Lorsque le sultan meurt, les mameluks en nomment un autre, ce qui peut se faire de diverses manières, soit par élection, soit par force, soit par achat, de telle sorte que bien souvent devient sultan le mameluk le plus fort ou parfois le plus riche et non celui qui en est capable ou qui a gagné les suffrages de la majorité aux élections. Le sultan qui occupe maintenant le pouvoir en est un exemple. En effet, lorsque le sultan précédent mourut, on réunit en hâte les « Myrkebiers »[52] (ce sont les grands émirs, « Dendaerts »[53] et autres officiers du pays) ainsi que tous les seigneurs et mameluks que l'on peut rassembler au Caire pour choisir un nouveau seigneur comme sultan. Et, une fois réunis, ils choisirent quelqu'un qui est encore appelé là le sultan « Mayeto » [54]. Celui-ci fut porté par les seigneurs sur le trône de Sa Majesté, trône appelé « mastabem »[55]. Après qu'il fut assis, en grande pompe, deux seigneurs mameluks

Jelbai et Timurboga furent détrônés pendant cette même année. Les partisans de Ahmed Al-Mueyyad proclamèrent Kheirbeg, l'un des leurs, sultan, mais ils furent dominés par les Zâhirites qui placèrent Qaîtbay sur le trône en janvier 1468. [52] les grands émirs, de l'arabe « amîr kabîr » [53] il s'agit vraisemblablement du mot arabe d'origine persane : « dawâdâr » ou « dawîdâr », notaire, écrivain [54] sans doute Ahmed Al-Mueyyad, voir note 51 [55] le mot arabe « mastaba » ne désigne pas un trône, mais la banquette où se tient un notable appelé à être arbitre.

142 entrèrent, l'un d'eux s'appelait « Humeth »[56] et l'autre Qaîtbay. Ils pénétrèrent avec une centaine d'hommes dans cet endroit où le sultan « Mayeto » était assis en présence de tous les seigneurs cités ci-dessus, des officiers, des mameluks ... qui pouvaient bien être au nombre de quarante ou cinquante mille. Ils jetèrent brutalement le sultan à bas du « mastabem » (c'est le trône de Sa Majesté) en disant : « Nous n'avons pas participé à cette élection et nous n'avons pas donné notre accord, par conséquent, tu n'as pas à devenir sultan ». Et, sans ajouter d'autres paroles, « Humeth » a pris son compagnon Qaîtbay et l'a placé sur le « mastabem », en criant à haute voix au peuple : « Celui-ci sera notre seigneur et sultan ». Et il ordonna aussitôt que tous les mameluks et hommes de guerre viennent recevoir leurs droits, chacun recevrait ce qui lui revient, car chaque nouveau sultan doit à chaque mameluk présent à l'élection cent ducats. Grâce à cet ordre, tous les guerriers furent aussitôt calmés, de telle sorte que dès lors ils cessèrent de murmurer. Et bien que les seigneurs et grands officiers dont on a parlé, qui avaient organisé l'élection du sultan Mayeto, fussent mécontents, à la vue de cette étonnante entreprise des deux seigneurs précités, et étant donné qu'il existait un état d'esprit fortement hostile à ceux qui avaient organisé l'élection, personne ne s'opposa au bouleversement apporté par les deux seigneurs et ceci pour deux raisons. Tout d'abord, parce que ces deux seigneurs avaient la réputation d'hommes pieux, sages, ayant une grande autorité

[56] déformation de « Ahmad ». Ghistele n'a pas saisi le nom complet du personnage.

et disposant de beaucoup de biens et d'argent avec lesquels ils achetaient la plupart des gens de guerre. D'autre part, parmi les seigneurs dont on vient de parler chacun craignait que l'autre ne se soit entendu avec « Humeth » et Qaîtbay qui avaient entrepris cette action si audacieuse. C'est donc parce que la méfiance régnait que ces deux seigneurs ont mené à bien leur projet, qui avait été entrepris très subtilement et très audacieusement. Et ceci prouve assez le proverbe que l'on dit généralement en latin : « audaces fortuna juvat », c'est-à-dire : « la fortune sourit aux audacieux ». Ensuite, Qaîtbay, qui était assis de la manière décrite ci-dessus
comme roi | et sultan sur le « mastabem », usant de sa puissance 143
royale, condamna le sultan déposé, « Mayeto », à aller à Alexandrie et à y demeurer toute sa vie. Il lui conféra une pension très importante pour qu'il puisse tenir son rang de manière somptueuse. A Alexandrie, nos voyageurs ont vu le même sultan « Mayeto » consacrer une grande partie de ses loisirs aux oiseaux comme les faucons, les gerfauts, les pèlerins et autres oiseaux de proie; il paie de ses gages journaliers bien cinquante ou soixante hommes pour garder et soigner ces mêmes oiseaux. Ensuite, Qaîtbay nomma divers nouveaux officiers et il nomma son compagnon « Humeth » « Dendaert »[57]. Cette fonction le rend maître de tous les gens de guerre dont le sultan est le seigneur et qu'il commande. Ce même « Humeth », une fois devenu « Dendaert », après avoir gouverné longtemps de façon paisible, marcha en force contre le roi de Perse, auquel il fit la guerre pendant longtemps. Il fut finalement fait

[57] voir note 53.

143 prisonnier dans une bataille contre ce roi, qui, dans sa cruauté, le fit périr comme cela va être décrit ci-après.

On raconte également que si Humeth avait réalisé son projet, il aurait fait périr le sultan Qaîtbay. Et ses enfants, qui approchaient l'âge d'être mameluks, il les aurait nommés sultans : d'abord l'aîné, ensuite le puîné et, une fois ces deux-là morts, son troisième fils. Il aurait ainsi rendu héréditaire le pouvoir royal en Egypte ainsi que tout ce qui s'y rattache, comme cela se pratique dans d'autres pays.

Chapitre 9.

Des richesses, de l'opulence et des dépenses du sultan à l'intérieur du Caire.

Pendant que nos voyageurs résidaient dans la ville du Caire, il leur arriva ce qui arrive d'ordinaire dans un pays étranger entre gens originaires de contrées quasi avoisinantes, car dans cette ville habitait un mameluk appelé « Nassardyn », né à Dantzig en Prusse, officier trésorier du sultan. Il avait épousé une femme du pays, fille d'un païen qui occupait les fonctions de « clerc des dépenses » du sultan, ce qui en Egypte est une charge importante. Dès que ce mameluk apprit que des habitants des Pays-Bas étaient arrivés dans la ville, il n'eut de cesse avant de les avoir trouvés. Nos voyageurs firent sa connaissance et eurent de fréquents contacts avec lui tout le temps qu'ils passèrent au Caire et dans les environs. Grâce à lui, ils apprirent beaucoup de choses touchant à l'état et au pouvoir du sultan ainsi qu'à la situation du pays.

Entre autres, il leur raconta que le sultan a tous les jours dans le Caire, bien vingt mille mameluks à sa solde, sans compter le nombre considérable de ceux qu'il a en divers endroits dans le pays tout entier. Parmi ces vingt mille, dix mille dorment en général toutes les nuits au château, y mangent et y boivent; et parmi ces mêmes dix mille, il y a bien sept ou huit mille jeunes garçons de dix-huit, douze, neuf, huit ou sept ans, qui ont récemment renié la foi chrétienne. On les appelle là « Geleepy »[58]. Ces « Geleepy » sont répartis en trois grandes écoles appelées « tabigoes »[59]. Chaque classe vit à part, ainsi qu'on l'a dit plus haut. Dans chaque école, il y a un grand nombre de maîtres différents qui apprennent à ces jeunes à lire et à écrire la langue arabe, qui leur enseignent le Coran (c'est la Bible où se trouvent tous les articles de la loi de Mahomet). Il y a aussi dans ces écoles un grand nombre de maîtres qui apprennent à ces jeunes à manier l'épée, le poignard court, le bouclier, la dague, la hache, la demi-lance[60],
ils leur apprennent à se battre, | à tirer à l'arc. Ces jeunes souffrent 144
malheureusement beaucoup des coups et de la pauvreté, avant d'avoir terminé cet apprentissage. Et lorsqu'ils savent faire tout ceci, ils passent de l'école inférieure à une autre qui est supérieure

---

[58] selon le professeur A. Abel, ce mot correspond à l'arabe *ghâlibî* ou bien à *ǧanibî*. « Ghâlibî » est un terme emphatiquement flatteur, un individu mêlé à la gloire militaire pour les « princes » mameluks. « Ǧanibî » (= ağnabî) est un terme poli pour désigner un étranger. Ces jeunes garçons étaient en effet originaires de toutes les nations [59] de l'arabe « ṭabaqa », classe, catégorie, etc [60] nous n'avons trouvé que « demi-lance » pour traduire « mylanche » du texte de Ghistele.

144 et ainsi de suite et ceux qui ont été à la plus haute école deviennent mameluks. Dans l'école inférieure on place à nouveau des jeunes garçons que l'on achète chaque jour. Ceux qui sont amenés là pour être vendus viennent de toutes les nations de telle sorte que ces écoles ne sont jamais vides.

Et les 2000 autres sont des officiers qui servent le sultan, qui dorment, mangent et boivent toujours dans le château.

Et les 10.000 autres des 20.000 dont on a parlé au début, sont des mameluks mercenaires, qui habitent en ville et qui viennent chaque jour à la cour à pied ou à cheval, répartis en groupes de 50, 100, sous la direction de divers capitaines et seigneurs. Ils sont toujours prêts lorsque cela plaît au sultan ou à ceux qui exercent une fonction pour le sultan.

« Nassardyn » dit aussi que le sultan a beaucoup de grands seigneurs à ses ordres à divers endroits, chacun d'eux ayant sous lui un certain nombre de mameluks pour garder le pays et les frontières, par exemple le seigneur de Damas, de Tripoli, de Balbek, d'Amman, de Homs, de Smyrne, d'Alep, d'« Albier »[61], d'Antioche, de « Carran »[62], de « Sophet »[63], de Tibériade, d'Acre, de Jérusalem, de Rama, de Gaza, de « Cattia »[64], de « Burbays »[65], de Damiette, d'Alexandrie, d'« Altor »[66], de Zigdene[67], d'Alcasser[68] et de beaucoup d'autres endroits qu'il serait trop long d'écrire ici.

---

[61] Al-Bire, au nord d'Alep [62] vraisemblablement Karaman, en Anatolie [63] sans doute Safed, au nord de Bethsaïde [64] Qatia [65] Belbeis, entre le Caire et Salahîya [66] Tor, port situé sur la côte Ouest du Sinaï [67] Djedda, le port de la Mecque [68] Kosseir.

« Nassardyn » dit encore que chaque mameluk mercenaire a 10 ducats de gages par mois, ce qui constitue une somme énorme. 144

Il dit aussi que lorsque le sultan fait la guerre (ce qui arrive à peu près tous les jours dans un coin ou un autre), chaque mameluk reçoit pour son équipement 100 ducats, avec lesquels il doit se procurer 2 bons chevaux et 1 chameau pour transporter ses bagages et ses vivres, et en plus il reçoit chaque mois 10 ducats comme on l'a dit ci-dessus.

Les mameluks profitent aussi de la coutume qui veut que lorsque le sultan réussit à avoir des enfants mâles et que ce fait est connu, alors chaque mameluk reçoit 100 ducats, mais il arrive aussi que lorsque des garçons naissent, on ne les montre pas pour ne pas devoir payer cette grosse somme d'argent. Cette dernière coutume a été instaurée par les mameluks pour que les sultans n'essaient pas de rendre leurs enfants sultans par héritage comme on a essayé dans le passé, et en particulier le « dendaert »[69] dont on a parlé, « Humeth »[70] qui aurait souvent essayé de le faire, s'il était resté en vie, ainsi qu'on l'a dit plus haut. Mais personne n'y a jamais réussi depuis que les mameluks ont commencé de gouverner.

Chapitre 10.

De l'origine des mameluks ou chrétiens renégats et comment ils ont pris et conservé le pouvoir en Égypte.

Ces mameluks sont pour la plupart des hommes habiles à faire la guerre, ils montent bien à cheval, tirent bien à l'arc. Beaucoup

---

[69] voir note 53 [70] voir chapitre 8.

viennent de Grèce, d'Albanie, d'Italie et des îles des environs. Quelques-uns viennent d'Abyssinie, du peuple du Prêtre-Jean[71], d'autres de Valachie, de Magrelien[72], d'Abgasyen[73], et un grand
145 nombre vient de Circassie | et de bien d'autres endroits encore.

Ces mêmes mameluks et chrétiens renégats se sont élevés et ont commencé à régner comme suit.

A l'époque où les Tartares faisaient leurs conquêtes et l'emportaient sur divers pays, ils prirent entre autres un pays appelé « Comanien »[74] (certains disent que c'est la Circassie[75] où habitent des chrétiens hérétiques attachés à la foi grecque). Ces mêmes Tartares vendirent les gens de ce pays, tant les jeunes que les vieux, comme esclaves. A cette époque, régnait en Egypte un roi appelé Melexalla[76], qui n'avait pas grande confiance dans les gens nés

[71] le Prêtre-Jean est un personnage fabuleux du moyen âge, puissant souverain chrétien dont le royaume a été placé d'abord en Tartarie, puis en Ethiopie, avec lequel les souverains d'Europe occidentale ont voulu s'entendre à plus d'une reprise, du 13e au 15e siècle, et contracter alliance contre les musulmans [72] sans doute faut-il lire « Mingrélien » [73] Abkhasie, en bordure de la Mer Noire [74] pays des Turcomans, peuple de la famille turco-tartare qui vit dans le sud de l'ancien Turkestan russe, entre l'Amou-Daria et la Mer Caspienne [75] l'auteur fait preuve de prudence en n'identifiant pas « Comanien » et « Sercassien ». Il a raison, les premiers princes-mameluks (1250-1382) étaient des Turcs ou Mongols, tandis que la deuxième dynastie (1382-1517) était composée de Circassiens. Le premier prince-mameluk s'appelait Aibak al-Turcoman (1250-1257) [76] Al-Malik al-Salih Nadjm al-Din Ayyoub, sultan d'Egypte de 1240 à 1249. Il acheta en effet un grand nombre d'esclaves turcs qui formèrent la plus grande partie de son armée et de sa garde personnelle. Mais encore une fois GHISTELE déforme l'histoire. Al-

en Egypte, car il savait qu'ils n'étaient pas habiles à faire la 145
guerre.

C'est pourquoi il envoya un messager en « Comanie » pour acheter tous les gens de sexe masculin que l'on pouvait trouver, vieux et jeunes, et finalement il y envoya chaque année 2 ou 3 expéditions de telle sorte qu'en peu de temps l'Egypte fut remplie de ces esclaves achetés.

Un jour ces mêmes esclaves l'avertirent que vu leur force et leur nombre, et qu'en outre ils trouvaient le peuple indigène incapable de faire la guerre, ils l'avertirent donc qu'ils feraient de l'un d'eux leur seigneur, et c'est ainsi qu'ils tuèrent le roi « Melexalla » et firent un sultan d'un esclave appelé « Turkeman »[77]. Et depuis cette époque jusqu'à maintenant, les sultans d'Egypte ont été nommés par élection d'esclaves, qui étaient des chrétiens renégats et que l'on appelle là mameluks. Ces derniers maintiennent le peuple de ce pays dans un tel état de soumission que personne ne peut ordonner, sauf eux, ni monter à cheval sans leur consentement.

Ceci arriva à l'époque où le roi Louis de France[78] était prisonnier en Egypte. A cause des luttes, des troubles et de nouveaux

Malik al-Salih ne fut pas assassiné, il mourut de mort naturelle en 1249 lorsque les Français étaient à Damiette. Son fils Malik Moazzam Touran Chah fit prisonnier Louis IX qui dut rendre Damiette et payer une rançon. Et c'est Malik Moazzam Touran Chah qui fut assassiné par les mameluks turcs de son père. Sa mère, Chadjar al-Dourr épousa Aibak al-Turcoman, le premier sultan-mameluk (1250-1257). [77] Aibak al-Turcoman, voir note 76 [78] Louis IX, voir note 76.

145 complots, ce roi fut rançonné pour que les mameluks aient de l'argent pour mener à bien leurs lourdes guerres et entreprises.

Tel fut le début des esclaves qu'on appelle là mameluks.

Chapitre 11.

Des dépenses journalières du sultan, de la personne de la sultane et des concubines du sultan.

Nassardyn, dont on a parlé ci-dessus[79], leur parla aussi des grands frais que représentent les dépenses journalières du sultan.

Tout d'abord on lui livre chaque jour six cents moutons, trente bœufs ou vaches, sans compter les veaux, chèvres, chapons, poules, poulets, oies, pigeons et autres gibiers, animaux et oiseaux qu'il est impossible d'estimer. Et pour fournir tout ceci ont été nommés 2 grands seigneurs émirs, qui n'ont pas d'autres gages que les peaux, les langues et la graisse de ces animaux qu'ils fournissent à la cour, ce qui constitue déjà un revenu considérable.

Il dit aussi que chaque année le sultan reçoit la cinquième partie de ce que les gens du pays ont semé et récolté dans toute l'Egypte. Ceci remonte au temps où le patriarche Joseph avait reçu l'ordre du pharaon de rassembler de grandes quantités de blé pendant une période qui, ainsi que Dieu l'avait révélé à Joseph, durerait 7 ans. Joseph fit connaître cela au roi en interprétant le songe

[79] voir chapitre 9, p. 143-144.

qu'avait eu le roi, ainsi que cela se trouve écrit dans la Genèse, au chapitre 41. |

Nassardyn dit aussi que les sultanes ont à leur service 2 émirs, 146
chacun d'entre eux ayant 200 hommes mameluks. Tous (les émirs comme les autres) sont châtrés, car aucun homme ne peut pénétrer dans le harem des femmes sauf les eunuques que l'on appelle là « Tavassin »[80].

Le harem où sont les femmes est une grande et belle place qui se ferme sur elle-même, qui se trouve à l'intérieur du château du sultan, de telle sorte que l'on puisse aller dans les appartements des femmes sans sortir du château du sultan.

Il raconta aussi aux voyageurs comment, lorsque le sultan a été parti à la guerre, ou bien en pèlerinage, ou bien a fait un long voyage, et qu'il revient, la sultane ainsi que ses femmes (qui sont bien 5 à 600) accueillent le sultan. Elles apparaissent dans une longue galerie, les unes jouent d'instruments divers, chacune suivant ses possibilités, les autres chantent diverses chansons et d'autres encore dansent suivant les coutumes du pays, ce qui est très agréable et surprenant à voir et à entendre. Et lorsque le sultan monte dans cette galerie et se joint aux femmes et aux « Tavassin » chacun prend congé et s'en va, et on ne voit plus les femmes.

Toutes les femmes de la sultane sont des esclaves achetées, des chrétiennes renégates, et elles sont toutes des maîtresses du sultan, et lorsqu'il veut avoir une de ces femmes, il lui envoie son anneau avec l'un des « Tavassin ». Alors cette femme se

[80] pluriel de « ṭawâsh », mot de l'arabe parlé, qui signifie eunuque.

146 prépare aussitôt ainsi qu'il convient, et elle se fait aussi belle que possible pour aimer le sultan et lui plaire et elle reste chez lui aussi longtemps qu'elle est sa maîtresse. Il peut agir de cette façon avec toutes les femmes qui sont là.

Chapitre 12.

La pompe, la magnificence et la manière de monter à cheval du sultan et de ses nobles, ainsi que la manière dont ils jouent et s'exercent.

Pendant leur séjour au Caire, nos voyageurs virent à maintes reprises le sultan sortir à cheval de son palais pour aller se promener hors de la ville, dans les champs, dans divers jardins et endroits de plaisance.

C'est un curieux spectacle, fort beau et somptueux à voir, avec tous ces seigneurs, « dendaerd »[81], émirs, et mameluks qui chevauchent avec lui, chacun selon son rang et ses fonctions, la plupart habillés de lin blanc, de telle sorte qu'on voit là tant de gens, que le monde tout entier semble s'y trouver. Et, tout comme on porte devant les princes des Pays-Bas une épée, on porte devant le sultan une espèce de petite hache, fort somptueusement dorée.

Derrière lui on mène (du moins ainsi qu'ils le virent) 12 chevaux, parmi lesquels des coursiers, des genets d'Espagne, des chevaux

[81] voir note 53.

arabes et turcs, attachés par groupes de 3, et si richement harnachés d'or, de perles et de pierres précieuses qu'il n'est pas possible d'en estimer la valeur. Ces chevaux sont menés à la main, sans que personne ne les monte.

Et derrière ces chevaux viennent 4 chameaux de course, ce sont des dromadaires, ils sont si rapides qu'ils parcourent en 1 jour ce qu'un cheval ne pourrait faire en 4 jours, de telle sorte que ceux qui les montent, lorsqu'ils vont à cette vitesse, doivent se nouer un linge autour de la tête sinon ils auraient le vertige. Ils sont également richement recouverts d'harnachements à la mode | du pays, si somptueux, qu'il est difficilement possible de les décrire. 147

Et tout ceci constitue la pompe qui entoure le seigneur de ce pays, car tous les princes ont en général de ces dromadaires qui les suivent lorsqu'ils montent à cheval, certains en ont un, d'autres 4, certains plus et d'autres moins suivant leur plaisir.

Ils virent également un jeu que l'on pratique là pour passer le temps, appelé « Ala Bala »[82]. Il ressemble assez à notre jeu de la crosse[83], mais ici il se fait à cheval et a lieu dans le palais. Et pendant qu'ils étaient là, le sultan lui-même y joua, avec un grand nombre d'autres seigneurs, se partageant en 2 parties égales en nombre de chaque côté, chacun ayant un bâton en main dont l'extrémité ressemble assez à une crosse.

Au milieu de l'endroit où ils jouent est mise une grande balle gonflée d'air, plus grosse qu'une tête d'homme; cette balle, ils

[82] jeu de balle qui ressemble au polo. — Voir Ahmed 'Abd ar-Râziq, « le jeu de polo », dans *Annales Islamologiques* XII, 1974, p. 107-130 [83] sorte de hockey.

147 la frappent avec la crosse dont on a parlé ci-dessus, pour l'amener là où elle doit être ainsi qu'on le fait chez nous au jeu de crosse, mais dans ce pays, ils jouent d'une façon si brutale que souvent l'un ou l'autre tombe du cheval et se casse bras et jambes. Si d'aventure la crosse du sultan tombe sur le sol en lui échappant des mains, on assiste à de grandes disputes et des combats entre les mameluks car celui qui rend le premier la crosse au sultan, gagne son cheval et tous les vêtements qu'il porte.

Chapitre 13.

Des ambassades de Naples et de Chypre qui ont été envoyées au sultan et des cadeaux qu'il a faits à la reine de Chypre.

Alors que nos voyageurs séjournaient encore au Caire, deux ambassades venant de pays différents vinrent chez le sultan; la première était l'ambassade du roi de Naples[84], qui l'a envoyée là pour traiter avec le sultan au sujet de l'île et du royaume de Chypre, à l'avantage de son fils bâtard, qui résidait à ce moment à la cour du sultan. Et pour atteindre d'autant mieux ses fins, le roi envoyait au sultan un bateau chargé d'artillerie, à savoir, un grand nombre de cuirasses, des cottes de mailles, des brassards, des casques et d'autres armures pour protéger la tête comme des

---

[84] Ferdinand Ier d'Aragon, roi de Naples de 1458 à 1494.

gorgières et des couvre-nuques, et aussi des flancarts, des gants 147
de fer, un grand nombre d'arcs d'acier, de grands arcs tendus par un vindas, des arbalètes, beaucoup de couleuvrines[85], des arquebuses, des serpentins[86] et d'autres armes à feu du même genre, de la poudre, des balles de plomb, et un grand nombre d'autres pièces d'artillerie à l'usage de chacun et, entre autres, une véritable bombardelle, elle aussi abondamment pourvue de poudre et de balles comme il convient. Et, en outre, un grand nombre encore d'armes en forme de bâton, comme des hallebardes, des couteaux à gaine, des haches bipennes, des lances, des grandes haches d'armes, des pertuisanes, des haches, des javelots, des demi-lances[87], des épées de cavalier, des dagues et d'autres épées, bref toutes sortes d'instruments servant d'armes.

Le sultan et les autres seigneurs furent très contents de ces cadeaux, mais les chrétiens qui étaient là en étaient stupéfaits, étant donné l'excommunication fulminée par notre Saint Père, le Pape, contre tous ceux qui soutiennent les païens en leur donnant des armes, ainsi que cela se trouve dans le recueil des *Décrétales, Contre les Juifs et les Arabes,* dans le chapitre « Ad liberandum ».

Une fois arrivés au Caire et avant d'aller chez le sultan, les ambassadeurs demandèrent à tous les chrétiens de notre confession qui étaient en ville de bien vouloir les accompagner à la cour, pour accroître leur nombre, et entre autres, nos voyageurs furent aussi sollicités.

---

[85] espèce de canon ancien plus long que les pièces ordinaires [86] ancienne bouche à feu dont la volée était fixée sur la culasse [87] voir note 60.

Ils se mirent en route et arrivés au château, ils trouvèrent la
148 première porte principale fermée, mais dès qu'on | sut que l'ambassade était là, la porte fut ouverte, et, lorsqu'ils furent à l'intérieur, on la ferma à nouveau. A l'intérieur, ils trouvèrent un émir (c'est un capitaine d'au moins cent lanciers) entouré de toute sa troupe bien pourvue et bien équipée ainsi qu'il convenait, ils gardaient la porte en jouant et en s'amusant de diverses manières et ils n'accordèrent pas d'autre attention à l'ambassade si ce n'est qu'ils les regardèrent. L'intérieur de cette porte forme une vaste salle voûtée, les murs sont tendus tout autour de somptueuses tapisseries et de draperies de soie. Après avoir dépassé cet endroit, ils arrivèrent en traversant une cour à une autre porte qu'ils trouvèrent également fermée, mais elle fut ouverte pour les ambassadeurs comme précédemment et, lorsqu'ils furent à l'intérieur, elle fut à nouveau refermée. Cet endroit était également plein d'hommes plus nombreux encore, formant une meilleure garde que les premiers. Après celle-ci, nos voyageurs passèrent encore bien huit ou neuf portes successives, toutes gardées de plus en plus étroitement par des hommes armés qui fermaient chaque fois les portes lorsque les ambassadeurs étaient passés. Après avoir dépassé tout ceci, ils arrivèrent dans une cour carrée qui était bien aussi grande en longueur qu'en largeur de telle sorte qu'on pourrait à peine tirer une flèche d'une extrémité à l'autre. Cet endroit était tellement rempli de grands seigneurs, de « dendaerts »[88], d'émirs et de mameluks que c'était étonnant à voir; la plupart

[88] voir note 53.

étaient vêtus de lin blanc, aussi brillant qu'un miroir, à la mode 148
du pays. Tous se tenaient tranquilles, si bien qu'on n'entendait personne parler, cracher ni tousser. Ils avaient formé une haie, en se tenant sur un rang, par où les ambassadeurs et leur suite devaient s'avancer.

Arrivés dans cet endroit, ils virent contre le mur d'un bâtiment plus grand que l'hôtel de ville de Bruxelles, le « mastabem »[89] du sultan (c'est le siège royal dont on a parlé précédemment), ayant la hauteur d'un homme environ, avec de grandes marches y conduisant. Là se trouvait un robuste jeune homme qui avait un pied sur les marches et la main posée sur son cimeterre (c'est son épée), comme s'il allait le tirer de son fourreau. Le « mastabem » était recouvert de beaux draps dorés et de nombreux coussins de diverses sortes.

Le sultan était assis sur le « mastabem » sur une petite chaise qui avait la forme d'une chaise de prière pour femmes, dorée et argentée, haute d'un demi-pied, et à sa gauche, sur un coussin, il y avait une épée nue avec un bouclier doré. A droite de ce siège se dressaient quatre ou cinq grands et hauts mâts qui formaient une demi-tente pour donner de l'ombre au sultan. Sous cette demi-tente étaient assis tous les conseillers, secrétaires, clercs et autres scribes, chacun selon son rang en bon et bel ordre. Arrivés donc dans cet endroit et apercevant le sultan, les ambassadeurs s'agenouillèrent, baisèrent le sol et tous ceux qui les accompagnaient en firent autant, quatre fois. Et lorsqu'ils eurent approché le sultan

[89] voir note 55.

à douze pas, on les fit se redresser dans le calme, leur donnant la permission de dire tout haut le message qu'ils étaient venus apporter; ceci fut fait par un des ambassadeurs qui en avait reçu l'ordre. Mais ce ne fut qu'une entrée en matière car dès que l'ambassadeur eut fait sa communication, le grand interprète du sultan (appelé « Antale Gaverdyn ») répéta ce discours en langue arabe à un seigneur appelé « Nader Casse », qui se trouvait à trois
149 pas environ, sur la gauche | du sultan. Ce seigneur a une charge semblable à celle de chancelier. Ce dernier le répéta encore à un autre qui se trouvait trois pas plus près du sultan, qui était appelé « Hassenbec Lemyerkebier » [90], c'est celui qui a le grade le plus élevé auprès du sultan, c'est aussi le chef de tous les émirs. Lorsque celui-ci eut entendu la communication, il alla jusqu'au siège du sultan et quoique le sultan ait déjà entendu clairement ces mots, il les lui répéta cependant à nouveau, à voix haute, de la même manière qu'ils avaient été prononcés par les autres. S'il arrivait que l'un des deux seigneurs dont on vient de parler soit absent, il y en a encore deux autres qui ont l'habitude de recevoir les communications, l'un d'eux s'appelle le « dendaert » [91], il ressemble assez à un connétable de France, il a la charge de toutes les frontières des gens d'armes, de toutes les villes et des châteaux et la charge de l'administration de toutes les guerres. L'autre seigneur est appelé « le Cattibyssar » [92], il ressemble à un argentier, trésorier ou financier. Presque tout le pays du sultan est administré par ces

[90] Hassan Bey, al-Amîr Kabîr [91] voir note 53 [92] Kâtib al-Sirr, « l'Ecrivain du Secret ».

quatre seigneurs. Lorsque le sultan eut compris la communication 149
et avant qu'il n'y donnât une réponse, un événement assez nouveau se produisit, qui semble bien un « faict avisé » [93] pour montrer la grande justice qu'on dit régner dans ce pays. Car le sultan fit amener devant lui deux mameluks dont on s'était grandement plaint et, en présence de ces seigneurs et spectateurs, il les fit déshabiller et fouetter avec des baguettes de dattier sous la plante des pieds, sous les aisselles et sur le postérieur suivant la coutume du pays. Et pendant qu'on les battait, il sembla au sultan qu'un de ceux qui exécutaient cette punition ne frappait pas assez fort, pensant ne pas être observé. Le sultan le fit déshabiller sur-le-champ et battre aussi durement que les autres, de ses propres verges en disant : « C'est ainsi que je veux que l'on batte ». Et ils auraient été battus plus fort encore si les seigneurs présents et les ambassadeurs n'avaient intercédé auprès du sultan qui fit cesser alors la bastonnade. Après ceci, le sultan lui-même donna une réponse à voix haute, sans prendre le temps de délibérer et aussitôt après, les ambassadeurs prirent congé et durent partir en marchant à reculons et baiser à quatre reprises la terre ainsi qu'ils l'avaient fait en arrivant.

La deuxième ambassade qui vint au Caire à la même époque était envoyée par la reine de Chypre [94], elle apportait le tribut que cette

[93] en français dans le texte [94] Catherine Cornaro, veuve de Jacques II de Lusignan qui était mort en 1473. Elle continuera, malgré les intrigues du roi de Naples, à régner jusqu'en 1488, sous la tutelle de Venise, puis devra céder ses droits à la République Sérénissime. Elle mourra en 1510.

reine devait donner chaque année au sultan ainsi que celui en retard de deux ans; ce tribut atteint chaque année la somme de sept mille ducats. Et lorsque cette ambassade alla chez le sultan, tous les chrétiens furent à nouveau priés d'accompagner pour agrandir leur compagnie.

Arrivés au château, ils rencontrèrent tout ce que l'autre ambassade avait rencontré et ils respectèrent les mêmes manières et cérémonies que l'autre.

Après avoir reçu cette ambassade et s'être mis d'accord au sujet de l'argent, il se produisit un événement très curieux : le sultan envoya à la reine un vêtement doré fait à la mode païenne; il lui envoya aussi un cheval extraordinairement beau, une épée dorée et deux éperons dorés, tout ceci avec les cérémonies d'usage. Et il agissait de même à chaque paiement pour montrer qu'il tenait
150 le roi ou la reine de Chypre pour son esclave | qui ne possédait de richesse qu'avec sa permission. C'est ainsi que l'ambassadeur principal fut également habillé d'un des vêtements du sultan. Et après avoir pris congé de la manière décrite ci-dessus, l'ambassadeur, qui emportait les présents pour la reine, fut reconduit en grande pompe à son logis par divers seigneurs.

Chapitre 14.

De la situation de la ville de Babylone et d'autres singularités.

Pour avancer dans le récit, après qu'ils eurent donc séjourné quelque temps au Caire et après que se fut passé tout ce qui a

été décrit, on les mena à un quart de mille, à un endroit habité 150
situé le long du Nil. Cet endroit s'appelle Babylone[95], mais ce n'est pas là qu'a été bâtie la tour où l'on parla au début toutes les langues du monde, car cette ville se trouve à l'est, au nord de l'Arabie en Chaldée, près de l'Euphrate, sur la petite rivière de Cobar[96]. Babylone est beaucoup plus grande que deux fois la ville de Courtrai, faubourgs compris, mais elle n'a ni portes, ni murs.

Entre le Caire et cet endroit se trouvent de nombreuses maisons de plaisance, avec de beaux jardins et vergers, il y a beaucoup de temples païens, de telle sorte que tout cela semble former une seule ville avec le Caire.

On y raconte que jadis divers rois d'Egypte avaient coutume d'habiter à Babylone, comme le roi pharaon que servit Joseph, lequel roi donna au patriarche Jacob et à sa descendance (lorsqu'ils s'enfuirent de la Terre Promise et vinrent en Egypte) la terre de Gessen. Un autre roi pharaon y habita également; sous son règne, Moïse, obéissant aux ordres de Dieu, conduisit les enfants d'Israël hors d'Egypte. Ce roi périt avec tout son peuple dans la mer Rouge en les poursuivant. Et en souvenir de ceci, on y montre encore un édifice étonnant, avec de grands tas de pierres, qui était la demeure du roi, ainsi qu'on le raconte. Ce qu'il en est en réalité, Dieu seul le sait, car il est à remarquer qu'on lit des

---

[95] voir note 32 [96] en réalité, Babylone était construite au bord de l'Euphrate. Le « Cobar » est un affluent de l'Euphrate, aujourd'hui le Khabur (Ch. F. Pfeiffer, *The Biblical World,* Michigan, 1952, p. 545).

150 choses différentes dans l'histoire de Damiette et également chez saint Jérôme, dans son commentaire sur Jérémie. David, lui aussi, en parle dans les Psaumes, à propos des miracles que Moïse accomplit devant le roi pharaon : « Coram patribus eorum fecit mirabilia in campo Thaneos »[97]. Il semble donc ici que le roi habitait dans la ville de Tanis.

On y rencontre également au milieu du Nil une curieuse petite île que les païens appellent « Carissius »[98]; elle a des murs et des digues si élevés que lorsque le fleuve est en crue et atteint son plus haut niveau, l'eau ne peut lui faire aucun tort. C'est un des endroits les plus agréables que l'on puisse imaginer et qui de plus est fort peuplé. A l'une des extrémités où le fleuve et le courant heurtent l'île se trouve une somptueuse mosquée ou « gyemma »[99], de Mahomet, construite très solidement à la manière d'un château. Et au sommet de ce même temple, il y a une grande tour[100], qui brise le courant du fleuve et protège l'île, car sinon elle serait

[97] il s'agit du Psaume 78 (77) : « En présence de leurs pères, il accomplit des miracles dans le territoire de Tanis » [98] l'île de Roda, et non l'île de Gezîra. GHISTELE a sans doute maladroitement latinisé le mot arabe gezîra, île, en « carissius » [99] voir note 19. Le Nilomètre n'est cependant pas une mosquée, mais un pavillon à toit pointu. GHISTELE fait ici la même erreur que WILD [1606-1610] qui décrit également le Nilomètre comme une église, p. 276; note 320. Nommé Al-Miqyâs, la mesure, le Nilomètre fut bâti en 715. Il est situé à l'extrémité sud de l'île [100] la « tour » n'est bien sûr pas au sommet du pavillon, mais dans un puits rectangulaire qui communique avec le lit du fleuve. Cette « tour » est une colonne octogone située au centre du puits, elle porte des degrés permettant de mesurer la hauteur de la crue.

emportée par les flots. Chaque jour, on a l'habitude de mesurer le niveau de la crue du fleuve et de porter le résultat au sultan, ainsi qu'on va l'expliquer plus amplement[101] par la suite.

On y raconte également qu'au Caire et à Babylone, il y avait certainement jadis bien vingt-cinq belles églises chrétiennes, dont quelques-unes subsistent encore, pauvrement entretenues par les chrétiens de ce pays, comme les Abyssins, les Jacobites, les Syriens, les Arméniens, les Géorgiens et d'autres, mais dans | les endroits 151
habités de Babylone, il y en a bien plus qu'au Caire.

Nos voyageurs furent d'abord conduits à une église qu'on appelle là « La Cana Babylonis »[102]. C'est une église assez curieuse et belle. Lorsqu'on y entre et qu'on fait le tour du chœur par la droite, on y voit une chapelle[103] avec dix marches qui y descendent et trois piliers pour soutenir la voûte : à cet endroit, (ainsi qu'on le raconte là) Notre Dame la Sainte Vierge habita quelque temps, lorsqu'elle s'était enfuie avec Jésus et Joseph de la Terre Promise en Egypte. En sortant, à droite de cette chapelle, on voit un trou dans le mur qui ressemble à une niche de four, joliment décoré en partie et tout couvert de marbre. Au milieu de ce trou se trouve une croix gravée dans la pierre, à l'endroit même où (comme on le dit également) Notre-Dame avait l'habitude de cacher son fils Jésus, lorsqu'elle entendait des bruits inquiétants, à cause de la crainte qu'elle avait des juifs. A côté de ce trou, à main droite,

[101] voir chapitre 19, p. 158 [102] la Cave de Babylone. Eglise copte appelée au moyen âge Sainte-Marie-de-la-Cave, aujourd'hui Saint-Serge (Abu Sarga) [103] la crypte, très basse, est à 3 nefs.

151 il y a une espèce de citerne où Marie avait souvent l'habitude de laver les langes de Notre Seigneur Jésus. Dans cette citerne, on a par la suite jeté les corps des personnes pieuses qui ont été martyrisées là pour la foi chrétienne. A présent, on a construit au-dessus du puits une espèce de toit de four, de telle sorte qu'on ne peut plus y puiser de l'eau. Cet endroit, ainsi que l'église, sont restés en grande vénération là-bas.

En partant de là, ils furent menés à une autre belle église, fondée en l'honneur de la glorieuse martyre sainte Barbe[104]. En entrant dans l'église, à hauteur du chœur, on montre à gauche, enfermée dans un mur, une espèce de tombe avec des barreaux de fer, où se trouve la tête de la bienheureuse vierge Barbe aussi bien conservée que si elle avait subi le martyre récemment. Ceci aussi est grandement vénéré là-bas.

En quittant cet endroit, on les mena à une autre église, qui ressemblait de l'extérieur à une maison délabrée, et qui est tenue en plus grande vénération encore que les autres. Elle est appelée l'église de Notre-Dame de la Colonne[105] à cause d'un grand miracle qui se produisit une fois jadis, de la manière décrite ci-dessous.

---

[104] Sitt Burbâra [105] Al-Mo'allaqâ, c'est-à-dire « La Suspendue », à cause de sa disposition à l'étage.

CHAPITRE 15.

D'UN MIRACLE ARRIVÉ DANS L'ÉGLISE APPELÉE NOTRE-DAME DE LA COLONNE, ENTRE LES CHRÉTIENS ET LES JUIFS.

En Egypte, il y avait une fois un roi qui favorisait les juifs pardessus toutes les races et ces derniers étaient si écoutés que le roi faisait tout suivant leurs conseils. Les Juifs le remarquèrent et comme ils enviaient toujours les chrétiens, ils conseillèrent au roi de chasser et de tuer par des moyens astucieux tous les chrétiens qui étaient dans son pays. Le roi répondit là-dessus que cela lui plaisait mais qu'il devait avoir une raison officielle pour mettre cette idée à exécution. Les juifs dirent : « Ici nous pouvons vous aider, car ces chrétiens disent qu'ils ont une bonne croyance, et il est écrit dans leurs Evangiles que tout est possible pour ceux qui ont une bonne croyance; (cela apparaît dans l'Evangile de saint Marc où le Christ lui-même dit à ses disciples que s'ils ont une croyance vraiment solide, ils peuvent ordonner à une montagne de disparaître et la jeter dans la mer et s'ils ne doutent pas de leur
croyance, | ce miracle se produira). Donc, vous pouvez faire venir 152
ces chrétiens chez vous et leur dire que vous désirez que grâce à la force de leur croyance, ils ordonnent à la montagne située près du Caire[106] de venir plus près du Nil, et ceci à cause de certaines histoires qui vous y poussent ».

---

[106] le mont du Moqattam.

152 Le roi ayant entendu ceci fit venir sur-le-champ le patriarche des chrétiens de cet endroit et lui exposa longuement ce qui est écrit ci-dessus. Le patriarche et d'autres notables chrétiens très compétents en matière de loi, assez embarrassés, répondirent au roi qu'il était bien vrai que l'Ecriture Sainte en parlait, mais il fallait prendre cela au figuré, bien que cela puisse aussi se passer en réalité.

Là-dessus le roi répondit : « Suivant votre croyance, je désire que vous réalisiez ma demande, sinon il s'avérera que votre croyance n'est pas bonne » et il leur dit encore d'autres fourberies trop longues à écrire, et finalement il ordonna qu'ils l'accomplissent à la lettre, ou qu'ils renient leur croyance, ou qu'ils meurent tous, et il fit occuper sur-le-champ tous les passages-frontières de son pays, pour qu'aucun chrétien ne s'échappe.

Le patriarche et les autres chrétiens comprirent le danger qu'ils couraient et demandèrent un délai de 12 jours, ce qui leur fut accordé. Pendant ce temps, le patriarche réunit tous les chrétiens de cet endroit dans l'église dont on a parlé précédemment, l'église de la Colonne [107], leur fit savoir le désir du roi et le grand danger qu'ils couraient, et incita chacun à prier du fond du cœur Dieu (à qui rien n'est impossible), afin d'avoir son aide et sa providence dans une telle détresse, chose qu'ils firent tous avec ferveur. Et pendant qu'ils étaient en prières, ils entendirent clairement une belle voix sortir d'une colonne de marbre blanc qui se trouvait

[107] voir note 105.

dans cette église, et dire : « Allez à un certain endroit (endroit 152
que la voix désigna par son nom), vous y trouverez un chausseur, bon chrétien et homme pieux, qui réalisera le désir du roi par la grâce de Dieu et par la force de la sainte et vraie croyance chrétienne ». Entendant cela, les chrétiens furent déjà très contents et remercièrent grandement Dieu qui n'abandonne jamais les siens lorsqu'ils l'appellent avec une croyance véritable. Ils allèrent aussitôt à l'endroit dont on a parlé ci-dessus, où ils trouvèrent la personne mentionnée, et lui firent connaître en détail ce qui était arrivé. Après que cette personne pieuse eut entendu ceci, elle répondit : « Je veux bien réaliser l'ordre et la volonté de Dieu, notre Seigneur, suivant notre croyance ». Et ils allèrent aussitôt solidairement chez le roi dire qu'ils étaient prêts à réaliser son désir avec l'aide de Dieu.

Le roi se prépara sur-le-champ, ainsi qu'une foule de gens, et ils allèrent ainsi, tous ensemble, jusqu'au pied de la montagne, et là, la personne dont on a parlé précédemment (qui en avait reçu l'ordre de Dieu), ordonna, par la force de la sainte croyance chrétienne, à la montagne de disparaître, ce qui se passa sur-le-champ, à la vue de tous ceux qui étaient présents, et une grande masse de sable s'avança alors, ainsi qu'on peut encore la voir, car le château du sultan (qui a été décrit ci-dessus) se trouve sur le versant de cette masse qui s'était avancée plus près du fleuve. Depuis lors le roi fut plus content des chrétiens que jamais auparavant. Les principaux juifs qui avaient organisé le complot furent tués, et les autres durent payer un plus grand tribut qu'avant.

Chapitre 16.

153 La description de l'église de la Colonne [108], et de l'étrange manière qu'ils ont là de couver les œufs avec du feu et sans oiseaux.

Cette église eſt située si haut que l'on y arrive en montant 29 marches. La partie centrale a 16 colonnes pour soutenir la lourde voûte [109]. Vers la droite en entrant se trouve le chœur qui a 4 piliers de marbre blanc parmi lesquels le premier à main gauche eſt cette colonne dont on avait entendu résonner la voix, ainsi qu'on l'a dit plus haut [110], et qui a donné son nom à l'église.

Cette église eſt tenue en grande vénération ainsi que la colonne, de telle sorte que de nombreuses lampes y sont toujours suspendues. En entrant, on voit à gauche du chœur une cloison en bois de cyprès, disposée à la manière grecque [111], décorée d'ivoire et de nacre; on y voit plusieurs autels, entre autres, un autel dédié à Notre-Dame, qui a également donné son nom à l'église, et devant lequel brûlent certainement 300 lampes, petites et grandes.

Après que nos voyageurs eurent tout visité, ils furent menés à un autre endroit où se trouvent beaucoup de grandes et longues maisons et où se passent des choses étonnantes pour ceux qui n'en ont jamais entendu parler.

---

[108] voir note 105 [109] 3 portiques divisent l'église en 4 nefs égales (*Guide Bleu, Egypte,* 1971, p. 291) [110] voir chapitre 15 [111] c'eſt-à-dire en iconoſtase, une cloison avec porte et rideau masque l'autel aux fidèles.

Voici ce dont il s'agit : A l'intérieur de ces maisons on voit un 153
grand nombre de longues rangées, toutes conſtruites comme des mangeoires d'animaux où l'on met du foin. Sous ces mangeoires se trouvent tout le long des sortes de petits fours où l'on fait du feu [112].

Et c'eſt dans ces maisons, avec leurs mangeoires et leurs fours, que sont couvés tous les œufs du Caire et de tous les lieux environnants, de sorte que les poules ne doivent pas se donner la peine de couver. Sept, huit, neuf ou dix mille œufs, autant que l'on peut en mettre dans les cavités, sont couvés là. Quiconque le désire peut y apporter des œufs pour une somme d'argent déterminée ou les livrer par mesures, par quart de mesure ou par demi-mesure, suivant le nombre d'œufs qu'il possède ainsi qu'on le fait chez nous pour les haricots et les petits-pois.

Lorsqu'on les reçoit en retour, cela se passe également à l'aide d'une mesure, mais qui n'a pas de fond [113]. Donc, lorsqu'on les reſtitue, on n'a rien d'autre à faire que de soulever alors la mesure et de laisser courir les petites bêtes, ce qui eſt une chose assez

---

[112] il s'agit de fameux fours à poulets décrits également par les autres voyageurs, cf. Lichtenstein [1588], p. 34; Kiechel [1588], p. 372; Teufel [1588], p. 42; Monconys [1646-1647], p. 253 et figure 31 [113] Von Harff [1497] éd. Malcolm, Letts, 1946, p. 110; Savary de Brèves [1605], p. 269 : « L'on les mesure dans une mesure faite comme un boisseau sans fond, laquelle eſtant pleine tant qu'il en peut tenir, on la hausse, et ces petits animaux demeurent en terre, sans se faire mal. Ils scavent fort bien le nombre des poussins qui peuvent entrer dans ladite mesure »; Kiechel [1588], p. 372 : « les poussins ne sont pas vendus par pièce, mais par mesure ».

étonnante à voir. Et alors chacun compte son nombre à l'aide de grains de blé ou d'autres choses qu'ils apportent.

Voici la manière dont ils procèdent. Ils prennent les œufs et les mettent en rangées dans les mangeoires précitées, mêlés à des excréments d'animaux comme de chevaux, de chameaux et de mulets, et ils remplissent ces mangeoires autant que possible. Cela fait, ils allument un feu tout le long de ces mangeoires dans les fours qui se trouvent en dessous, car les excréments brûlent beaucoup plus fort et plus facilement qu'un feu de bois. Et lorsque tout cela a adhéré et cuit un certain temps (qu'ils connaissent par expérience), ils activent un peu le feu et ainsi tous les petits animaux sortent de leur coquille.

En vérité, sans cette méthode, il ne serait pas possible de fournir des poules et des poulets à tous les gens de la ville et des environs. On y voit maintes fois des troupeaux à vendre aller boire au
154 fleuve, ils sont parfois 6 ou 7 mille, mais à aucun endroit | dans les environs on n'en fait plus grand usage que dans cette ville, il faut supposer que c'est dû en partie à la chaleur excessive qui règne là plus qu'ailleurs.

Chapitre 17.

De divers jardins et riches vergers remplis d'arbres étranges, de fruits et de légumes, situés entre Babylone et Boulaq.

De Babylone, nos voyageurs furent menés à un quart de mille environ, en descendant toujours le long du Nil jusqu'à un bel

endroit appelé Boulaq [114], beaucoup plus grand que Babylone, 154
mais il n'a non plus ni portes ni murs et s'étend le long du Nil. On y voit de belles et riches maisons pleines de toutes sortes de marchandises possibles et imaginables. Car à cet endroit se trouve le principal entrepôt des marchandises amenées par bateau au Caire de toutes les régions avoisinantes, comme de Sayett [115], de la Haute-Egypte, d'Alexandrie, de Damiette et d'autres régions en amont ou en aval du Nil, c'est un spectacle si remarquable à voir que personne ne pourrait le décrire. C'est aussi à cet endroit que l'on puise l'eau fraîche que l'on utilise au Caire, car au Caire même, il y a peu de bonne eau ainsi qu'on l'a décrit plus haut.

Cet endroit (Boulaq) se trouve aussi loin du Caire que de Babylone, car tous trois forment un triangle [116] et leur ensemble est appelé le Caire. Et quoique les rues qui mènent du Caire à Babylone, de Babylone à Boulaq et de Boulaq au Caire soient en partie bordées de maisons habitées, il y a cependant dans les espaces déserts situés entre ces trois agglomérations un grand nombre de promenades, de jardins et de vergers qu'il est impossible de décrire. On y voit de belles petites maisons de plaisance, toutes sortes de plantes délicates et odoriférantes, des fruits de toute espèce, c'est merveilleux à voir et cela ressemble vraiment à un paradis terrestre.

On y trouve toutes sortes de légumes, des salades, des concombres, des carottes, des « angouries » [117], des citrons, des melons, des potirons, des « melusanen » [118], des courges, des

---

[114] voir note 33 [115] du Sa'id, la Haute-Egypte [116] même image chez Belon [1547], p. 109 a [117] pastèques [118] aubergines.

154 « rauanellen »[119], bref toutes sortes de fruits et légumes rafraîchissants.

Il y a aussi abondance de fruits comme des grenades, des oranges, des limons, des olives, des amandes, des figues de deux sortes : des figues normales et des figues du pharaon[120] qui ressemblent à des poires et sont très étranges; il y pousse aussi des sortes de fruits qui ressemblent à des noisettes et qui s'appellent « spetatien »[121] qui ont des vertus thérapeutiques, mais il n'y a ni noisettes ni châtaignes dans ce pays. Il y a aussi des arbres qui portent des pommes comme des oranges qui sont appelées là des pommes d'Adam[122], et qui ont sur le côté du fruit une grosse morsure, de telle sorte qu'on y voit clairement deux ou trois dents. On y dit généralement que ce fruit ressemble à celui qu'Adam a mordu et à cause duquel il enfreignit le commandement de Dieu. Il y pousse aussi des sortes de petites pêches jaunes comme le vitellus de l'œuf et qui sont très savoureuses, on les appelle « misseme » ou « hermelinen »[123]. On y trouve aussi des prunes de trois ou quatre espèces.

---

[119] du raifort, du radis sauvage, de l'ancien français « ravanel » qui vient du gr. italien ravanello (cf. Ravo) = rave, raifort cultivé. (Fr. Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française,* VI, Paris, 1890, p. 624) [120] des sycomores, également appelés par Belon [1547], « figuiers de Pharaon », p. 112 a [121] il s'agit peut-être des pistaches, de l'ancien français « pistiques » (latin « pistacia »), la métathèse d'une sifflante étant assez fréquente. Fr. Godefroy, *op. cit.,* VI, p. 178 [122] de même Giraudet [1555], p. 77 b; Lubenau [1588], p. 705 [123] de l'arabe « mišmiš », abricot (latin « prunus armeniaca »). Le mot « hermelinen » vient peut-être du vieux français « herminois, hermin(e) » = arménien.

On y voit aussi pousser une sorte d'arbre qui semble à première vue être en bois, mais qui ne l'est pas, ce sont comme des tiges de fenouil ou d'ail pleines de sève à l'intérieur et qui périssent chaque année ainsi que le fenouil et l'ail le font et au printemps,
il repousse à nouveau. Cet arbre ou plante | a des feuilles certaine- 155
ment longues de six ou sept empans et larges de trois empans; les fruits sont assez longs et étroits, certains d'un quart d'aune, d'autres d'un demi-quart d'aune, certains sont plus grands, d'autres moins; quant à leur grosseur, elle varie également d'un fruit à l'autre; ils pendent à l'arbre à vingt ou trente ensemble, en grappes. Leurs peaux ne sont pas grosses et elles sont assez jaunes de couleur. On les retire comme on retire les peaux d'une orange fraîche ou d'une pomme cuite. Le fruit à l'intérieur est difficile à égaler, tant il a un goût si délicat et si bon. Mais si on veut les comparer, ils ressemblent assez en apparence à des melons. Ces fruits sont appelés là « mousii »[124] ou pommes du paradis et on peut les couper en autant de morceaux possibles, on trouve dans chacun d'eux une belle croix[125] parfaite, à laquelle est pendu un homme parfait, si naturels qu'aucun peintre ne pourrait faire mieux.

On y voit aussi des arbres aussi grands que des ormes de chez nous, appelés « Cassia Fistula »[126], qui ont un aspect très étrange et très nouveau pour nous, lorsqu'ils portent des fruits car les longues et lourdes tiges où se trouve la casse pendent autour de

---

[124] bananes (« moz » = bananier) [125] on retrouve également cette notation amusante et caractéristique pour la mentalité de ces voyageurs chez Harant [1598], p. 38 [126] arbres de la casse.

155 l'arbre en grappes, tout comme de longues houppes de chapelets et lorsqu'il y a un peu de vent, cela fait tant de bruit que l'on ne s'entend plus.

On y voit aussi beaucoup de dattiers qui sont très grands et longs. Sur toute la longueur du tronc droit, il ne pousse ni feuilles ni branches, mais ce tronc est recouvert d'écailles comme une pomme de pin et au-dessus se trouvent les feuilles qui ressemblent assez au jonc ou roseau de notre pays qui pousse dans l'eau. Sous les feuilles pendent les dattes en grosses grappes comme des chapelets. Elles sont encore vertes et ont un goût si amer qu'on ne peut les manger et lorsqu'elles sont mûres, elles sont extrêmement douces. Quoiqu'on dise là que le dattier ne porte pas de fruits avant d'avoir cent ans, on voit cependant des arbres, qui semblent petits et jeunes, en porter. On dit aussi que lorsqu'on veut travailler le bois dans le pays, on prend du bois de dattier ou de cassier car il n'y a pas d'autre arbre dans les environs dont le tronc soit assez long.

Les seigneurs, les notables et les marchands passent leurs loisirs dans ces vergers et jardins; ils y passent souvent dix ou douze jours sans sortir, certains dans de petites maisons, d'autres dans des tentes, d'autres dans de petits pavillons. Ils se font apporter là leurs repas et boissons et ce qui leur est nécessaire. On y voit beaucoup de femmes venir se promener et rendre visite aux leurs, s'amuser beaucoup, de telle sorte qu'en vérité, ils vivent là comme au paradis.

CHAPITRE 18.

LA DESCRIPTION, L'ORIGINE, LE COURS DU NIL, QUE L'ON DIT SORTIR DU PARADIS TERRESTRE.

Après avoir dit quelques mots des endroits situés sur le Nil, nous allons parler également de ce fleuve. C'est un des quatre fleuves qui viennent du paradis terrestre, ainsi qu'il est dit dans le livre de la *Genèse* où il est appelé « Gyon » [127] ou Nil mais les païens l'appellent « Carissius » [128].

Ce fleuve contient la meilleure eau que l'on puisse trouver au
monde | car, ainsi qu'Aristote le dit dans son ouvrage *Sur la* 156
Météorologie, plus une eau coule loin de sa source, plus elle est délicieuse. Ceci s'avère être vrai pour le Nil.

Beaucoup de rois ont fait rechercher l'origine du Nil, mais jamais personne n'a pu trouver de point de départ, car ce fleuve passe par l'Abyssinie que l'on appelle l'une des trois Indes, l'Ethiopie, l'Egypte et finalement la Méditerranée. Et ce fleuve traverse aussi le pays du Prêtre-Jean [129] qui, dit-on, a le pouvoir de changer le cours normal du fleuve [130] et faire couler ailleurs son eau. Et bien que cela occasionnerait de grands dommages au pays même du Prêtre-Jean, le sultan en a une grande crainte

---

[127] Gihôn, *Genèse,* I, 2, 13 [128] au chapitre 14, p. 150, l'auteur désigne l'île de Roda du nom de « Carissius » qui serait une latinisation de l'arabe « gezîra », île. Appelait-on le Nil du nom de l'île proche de Roda, l'île de Guézira ? [129] l'Abyssinie [130] cf. TEUFEL [1588], p. 13; VILLAMONT [1589], p. 265 a.

156 et il s'efforce toujours de maintenir des relations amicales avec le Prêtre-Jean, il lui envoie chaque année de beaux présents. De même, toutes les personnes qui dépendent du Prêtre-Jean (mais qui vivent sous la juridiction du sultan) sont grandement privilégiées, car où qu'elles aillent, que ce soit au Saint-Sépulcre ou ailleurs, partout elles sont libres de tribut, de droit de douane et d'autres obligations. Ces personnes portent, où qu'elles aillent, une croix bien visible à leur cou ou dans leurs mains. On permet cela pour les raisons dites ci-dessus, car si ce fleuve ne coulait pas en Egypte et surtout s'il n'arrosait pas le pays une fois par an, l'Egypte serait en grande partie inhabitée et stérile.

Chapitre 19.

Comment et où ce fleuve dont on vient de parler prend sa source.

Quant à l'origine de ce fleuve, il y a beaucoup d'opinions différentes, car dans le livre de la Genèse, on trouve qu'il vient du paradis terrestre, qui se trouve à l'est du monde et dans les hauteurs, ainsi qu'Isidore [131] l'affirme.

Mais d'après la description de Ptolémée, de Strabon et de beaucoup d'autres savants experts en cosmographie, ce fleuve viendrait du sud du monde, de certaines montagnes appelées

[131] Isidore de Charax, l'une des sources de Pline l'Ancien.

montagnes de la lune [131a] et de marais appelés Paludes Nili situés 156
loin de là.

Toutes ces hypothèses peuvent exister ensemble, ce fleuve prendrait ainsi sa source première dans le paradis terrestre et coulerait ensuite sous la terre pendant un long chemin (c'est le cas pour beaucoup de rivières, comme celle d'« Arecusa » [132] et après avoir coulé longtemps ainsi, il se montrerait à nouveau au pied de ces montagnes et marais et traverserait alors l'Egypte comme on l'a dit plus haut.

L'eau de ce fleuve est trouble et épaisse, elle ressemble à l'eau du Tibre à Rome, lorsqu'il a plu, mais après avoir reposé un peu, elle est très belle, claire et bonne à boire.

Devant le Caire, la largeur de ce fleuve est comparable à la largeur de l'Escaut devant Anvers, voire un peu plus large, mais le courant est beaucoup plus fort. On y trouve beaucoup de bons poissons de diverses sortes. Sur les rives, on voit aussi parfois, très rarement, des espèces d'animaux qui vivent dans l'eau, qui ont la forme de petits chevaux [133], mais ils craignent tant les hommes qu'on peut difficilement les apercevoir. Il y a là d'autres sortes d'animaux que nous appelons crocodiles et qu'eux appellent

[131a] probablement les monts Ruwenzori, situés près du lac Victoria. La branche mère du Nil sort en effet du lac Victoria et traverse ensuite une région marécageuse. C'est le « Nil Blanc » qui reçoit près de Khartoum, à droite, le « Nil Bleu » qui vient d'Abyssinie [132] il s'agit de la source d'Aréthuse, en Sicile [133] les hippopotames, également appelés « chevaux de mer » par Belon [1547], p. 103 b et Lubenau [1588], p. 706 et p. 715.

« themissa » [134], qui ont la forme de lézards mais qui sont si grands
157 qu'ils pourraient bien avaler un enfant de cinq | ou six ans comme cela se produit souvent. Leur tête a quelque peu la forme d'un dragon, avec une large mâchoire, à la manière de grands brochets, avec de petits yeux bleus, des dents solides et plus longues que celles des loups, avec de petites pattes courtes, avec beaucoup de plis comme un serpent, avec de grands et longs ongles comme ceux des ours. Ils ont les pattes palmées comme les canards et une longue queue comparativement à leur taille, à la manière des lézards. Ils ont une telle force dans leur queue que celle-ci pourrait briser la jambe d'un homme en morceaux, ils ont des épines le long de la queue et jusqu'à mi-corps, comme les perches chez nous.

On y voit là beaucoup de crocodiles, on en voit souvent dix-huit ou vingt rassemblés en groupe sur les bords des îles situées sur le fleuve; en conclusion, c'est un animal affreux à voir.

Ce fleuve a une nature étonnante, contraire à celle de tous les autres cours d'eau et telle que cela semble un vrai miracle car, en été, aux environs du mois de juillet, lorsque le niveau de tous les cours d'eau est au plus bas et baisse, alors ce fleuve commence à grossir et cela peut durer jusqu'au mois d'août environ. Le fleuve grossit tellement que de nombreux endroits d'Egypte sont inondés et, là où le niveau des terres est le plus bas, on a construit des écluses et des digues pour pouvoir encore passer lorsque l'eau est haute et pour retenir ou laisser passer l'eau au moment et à l'endroit voulus. Ces digues sont faites d'écluses et de grands et

[134] le mot arabe qui signifie crocodile est « timsâḥ ».

beaux ponts qui les recouvrent et grâce auxquels l'eau est contenue. 157
Donc, à l'époque où l'eau est la plus haute et est contenue partout par les écluses, le pays d'Egypte dans sa presque totalité est curieux à voir, car on dirait que ce n'est qu'une seule mer et tous les petits villages et les endroits habités situés dans cette région, qui affleurent au-dessus de l'eau, ressemblent à de petites îles au milieu de l'eau.

Lorsque ce fleuve est plus en crue que d'ordinaire (cela arrive rarement), il occasionne de grands dommages aux maisons et aux bêtes, mais lorsqu'il atteint au moment voulu son niveau habituel, on voit au Caire et dans la campagne environnante beaucoup de joie et de jeux car, chaque jour, toute la population du pays vient remercier le fleuve de fertiliser le pays d'année en année. De même, lorsque vient l'époque où l'on ouvre les écluses et rompt les digues pour libérer l'eau et inonder le pays [135], ainsi que c'est la coutume chaque année, le sultan lui-même vient alors au fleuve, accompagné de tous ses seigneurs en grand apparat; il y trouve son bateau si richement décoré que c'est impossible à décrire. Ce bateau est tout tendu de tissus brodés de perles et de pierres précieuses de toutes sortes d'une telle valeur qu'elle est impossible à estimer. Il a trois ou quatre voiles en tissu d'or et toutes les cordes sont faites en or et en fil de soie. Au milieu du bateau, il y a une sorte d'estrade où se trouve un siège qui ressemble à un trône, si richement décoré que cela dépasse toutes les choses terrestres.

[135] la fameuse ouverture du Khalig, également décrite par les autres voyageurs.

C'eſt là qu'eſt assis le sultan avec trois ou quatre de ses principaux seigneurs, mais pas plus. Tous les autres seigneurs et princes ont aussi beaucoup de bateaux très richement décorés, ainsi qu'il convient au rang de chacun.

De même, toute la population ordinaire de la ville, comme les bourgeois et les marchands, se déplace également en bateau, en
158 si grand nombre | que le fleuve tout entier semble recouvert.

Et ainsi navigue le sultan, ainsi que toute cette flotte de bateaux où tout le monde joue et chante, si bien que l'on ne voit ni n'entend rien, tant le bruit eſt grand, jusqu'à l'île [136] dont on a parlé ci-dessus et qui se trouve devant Babylone et l'on arrive ainsi à la tour [137] où chaque année on note le niveau de la crue du fleuve. Après avoir examiné cette tour, le sultan et ses seigneurs débarquent sur l'île, où ils trouvent un beau banquet tout prêt. Après avoir mangé, le sultan remonte dans son bateau et retourne d'où il eſt venu. Arrivé à terre, il prend lui-même une bêche, ou tout autre inſtrument, et la plante en terre. Ensuite, il retourne en grande pompe au Caire et au même moment dans toute l'Egypte, on ouvre toutes les écluses et les digues, on libère l'eau et on inonde le pays. Ceci se passe généralement le quinzième jour du mois d'août.

[136] l'île de Roda où se trouve le Nilomètre (miqyas). L'auteur en parle en effet au chapitre 14, p. 150 [137] voir note 100.

CHAPITRE 20. 158

DE LA CRUE ET DÉCRUE DE CE FLEUVE ET DE LA CAMPAGNE FERTILE QUI L'ENVIRONNE.

On raconte aussi dans le pays qu'à la crue de ce fleuve on connaît l'année où viendra l'épidémie générale [138], qui a coutume de régner tous les neuf ou onze ans dans tout ce pays, qui observe la loi et la croyance du prophète Mahomet. Et il y a alors une si grande mortalité au Caire que chaque jour meurent en général entre dix et seize mille personnes parmi lesquelles hommes, femmes et enfants. Chaque jour, on transmet le nombre de morts au sultan et, si dix mille personnes meurent par jour, cela signifie que chaque jour une personne meurt dans chaque paroisse, sans que les chrétiens ou les juifs soient compris dans ce chiffre. Cette épidémie se répand habituellement dans toute la région citée précédemment et dure aussi longtemps que le soleil reſte dans le signe du lion et lorsqu'il passe dans le signe de la vierge, alors, subitement, l'épidémie cesse.

Comme on l'a dit précédemment, divers princes ont fait rechercher l'origine de ce fleuve; de même, on trouve dans différents livres que beaucoup d'autres personnes ont étudié les raisons naturelles pour lesquelles ce fleuve croît et décroît chaque année à une certaine époque.

Certains disent que la crue du fleuve eſt due au fait qu'en été

[138] la peſte qui coïncidait en effet avec la fin des basses eaux, en mai et juin. Mais d'après les autres voyageurs la peſte sévit soit annuellement, (LICHTENSTEIN [1587], p. 34), soit tous les 3 ans (VILLAMONT [1589-1590], p. 263 b).

la neige des montagnes de Libye et d'Ethiopie fond, mais cela ne semble pas être la raison car sinon tous les autres cours d'eau situés près des hautes montagnes grossiraient également en été. Il fait d'ailleurs si étonnamment chaud en Ethiopie et en Libye qu'il y tombe peu de neige qui pourrait se transformer en eau.

D'autres disent que la crue et la décrue de ce fleuve sont produites par divers vents qui soufflent plus à certaines époques que d'autres dans ce pays.

D'aucuns disent aussi que la crue et la décrue du Nil sont dues à des fontaines dont l'eau déborde à certains moments et qui sont sèches à d'autres moments, ce qui arrive certainement à maints endroits, mais cela ne peut pas non plus être la raison, car sinon cela serait également le cas pour d'autres cours d'eau.

Beaucoup d'autres personnes encore exposent des opinions différentes, trop longues à écrire et, ainsi que Diodore de Sicile le dit dans son premier livre et Lucain dans son dixième livre, quoique différentes personnes aient essayé de connaître les vraies
159 raisons, cependant jamais personne | ne les a trouvées.

Les gens du pays avancent eux aussi une raison pour laquelle ce fleuve grossit chaque année au début de l'été, leur explication ne manque pas de pittoresque. La voici : ils racontent que ce fleuve prend peut-être sa source si loin dans le sud qu'à cet endroit c'est l'hiver alors qu'en Egypte c'est l'été. Ils prouvent cela à l'aide de nombreuses raisons naturelles, en disant : si c'est l'hiver là où il prend sa source, l'eau doit donc y atteindre son niveau le plus élevé et si le niveau y est élevé, il doit également l'être en Egypte, car c'est l'été en Egypte lorsque c'est l'hiver là où il prend

sa source et il s'agit du même fleuve. Et si telle n'est pas non plus 159
la raison, en vérité, on ne peut rien dire d'autre que : « C'est la volonté de Dieu ».

Dès que le fleuve recommence à décroître et que la terre s'est un peu solidifiée, les gens du pays commencent à semer leurs fruits, sans y consacrer beaucoup de peine et sans utiliser d'engrais car la terre est assez grasse après que le fleuve l'a recouverte; ils la cassent donc un peu, ainsi qu'il convient, avec des instruments, ils la martèlent ici et là et à certains endroits, les petits enfants courent et cassent la terre et la boue avec les mains, et lorsque les fruits sont semés, ils sont toujours mûrs dans ce pays dans les trois ou quatre mois maximum. On y trouve le plus beau, le plus noble, le plus long lin du monde et tous les autres fruits y sont plus nombreux et meilleurs que dans d'autres pays. Les gens de ce pays ne doivent pas beaucoup couvrir leurs fruits après les avoir semés, car dans ce pays, il n'y a pas d'oiseaux comme des corneilles, des choucas, des pies et leurs semblables à cause de la grande chaleur qui y règne éternellement et aussi parce qu'il n'y a pas d'arbres dans le pays où ils pourraient faire leur nid. Mais on y voit une chose dont on peut bien s'étonner : on y trouve pendant toute l'année beaucoup de corneilles mantelées [139] bien qu'il y fasse extraordinairement chaud et que dans notre pays, il semble qu'elles recherchent le froid. Comment cela se fait ou d'où elles viennent, personne ne peut le dire.

---

[139] en Europe habitent la corneille noire ou commune et la corneille grise ou mantelée (Larousse).

Chapitre 21.

Comment leur fut montré par courtoisie et à leur demande expresse le jardin du baume du sultan, ainsi que de la nature et des vertus de ce baume.

Une fois revenus des endroits décrits plus haut, nos voyageurs parlèrent à Nassardyn et lui demandèrent d'aller voir le grand interprète pour avoir la permission de voir le jardin du baume, ce qu'il fit, et il leur fixa un jour pour y aller.

Ils partirent donc et laissèrent à bonne distance à droite le chemin par lequel ils étaient venus de Gaza. Après avoir voyagé environ cinq milles, ils arrivèrent à un village appelé « La Materea »[140] où ils passèrent par un petit chemin au bout duquel ils aperçurent une maison avec une petite porte. A l'intérieur, ils se trouvèrent d'abord dans un endroit où il y avait sept ou huit colonnes, comme si cela avait été un château.

Ensuite, ils arrivèrent dans un endroit où il y avait un grand puits qui avait certainement une profondeur égale à la taille de trois hommes, si large que deux grandes roues entraînées par deux bœufs tournent dedans continuellement. A ces grandes roues
160 sont attachées des cordes avec des pots qui puisent l'eau | qui arrose le jardin du baume ainsi que beaucoup d'autres jardins dans les environs.

[140] Matariéh, village à 10 km. environ au nord-est du Caire. Presque tous les voyageurs qui visitèrent Le Caire s'y rendirent car il est célèbre par le séjour qu'y fit la Sainte Famille.

Les chrétiens de ce pays disent que l'origine de cette eau est due 160
à un miracle[141] du temps où Notre-Dame s'enfuit en Egypte avec son fils béni, Jésus. Arrivés à cet endroit, ils se reposèrent et comme ils avaient soif, Joseph chercha dans les environs un endroit où boire de l'eau, mais où qu'il allât, personne ne lui en donna. Aussitôt, Dieu fit don au même endroit d'une belle source, si grande que les roues dont on a parlé précédemment y entrent. On y raconte également que, quoique cette même eau ait un bon goût d'après d'autres gens, les gens de l'endroit même n'en boivent cependant pas volontiers et ne l'utilisent ni pour la farine ni pour le pain.

On y raconte également que l'eau de cette fontaine croît tellement chaque année un certain jour de mars qu'elle déborde de tous côtés du puits. Cela dure environ quatre ou cinq heures et après cela, l'eau reste à nouveau dans le puits pendant toute l'année. Le jour où cette eau croît, il y a là un grand rassemblement de visiteurs de toutes sortes, aussi bien des païens que des chrétiens, mais, quelle est la cause de ce miracle, personne ne peut le dire, si ce n'est que c'est la volonté de Dieu.

On dit aussi que si on arrosait le baume avec une autre eau, il sécherait immédiatement, ce qui a été souvent essayé et vérifié.

[141] légende racontée par les autres voyageurs, cf. Kiechel [1588], p. 364; Teufel [1588], p. 18; Villamont [1589], p. 268 b. « Le jardin est arrosé au moyen de Sakièh par une source d'eau douce, tandis que l'eau qui sert à l'irrigation de terres situées au N. et à l'O. de la ville, produite par l'infiltration du Nil, est saumâtre. Cette particularité a donné lieu à diverses légendes qui, sous une forme ou une autre, ne manquent pas d'attribuer à l'intervention de la Vierge le bienfait de l'eau douce ». *Guide Bleu, Egypte,* 1971, p. 333.

160 On dit également que si on arrosait le baume le dimanche, il sécherait également aussitôt. Cette expérience, on la fait là tous les jours et ce sont là de grands et beaux signes, mais qui sont là peu pris en considération.

Ensuite, en tournant à droite, on arrive dans une sorte de chambre non couverte mais fermée au-dessus par des branches d'osier qui laissent entrer l'air. Au milieu, on trouve un puits contenant de l'eau fraîche [142] qui vient par des conduites du puits dont on a parlé ci-dessus. Là ont coutume de se laver et de se baigner les visiteurs, car on dit que cette eau a des vertus thérapeutiques pour maintes maladies.

On dit aussi que Notre-Dame et son fils Jésus, ainsi que Joseph, s'y reposèrent quelque temps la première fois qu'ils vinrent en Egypte. Un peu à gauche du puits en entrant se trouve une ouverture carrée [143] comme si c'était une fenêtre aveugle, décorée de pierres en marbre blanc. On dit que c'est là que Notre-Dame avait l'habitude de déposer son fils Jésus pour qu'il se repose, et en souvenir les païens y laissent toujours brûler une petite lampe.

Après avoir quitté cette pièce et été plus avant, on traverse une grande salle qui ressemble tout à fait à la salle à manger d'un

---

[142] Kiechel [1588], p. 364, ne mentionne qu'un seul puits, la source miraculeuse, dans lequel il se baigna. Or, selon Ghistele, les visiteurs semblent se baigner dans un autre puits, mais qui est toutefois approvisionné par l'eau de la source miraculeuse [143] Kiechel [1588], p. 364, mentionne à 6 pas de la source un trou carré taillé dans le mur et devant lequel est pendue une lampe; cf. également Belon [1547], p. 112 a; Palerne [1581], p. 140; Villamont [1589], p. 269 a.

couvent, et on arrive alors dans un beau jardin rempli de fruits et de légumes agréables. Au milieu se trouve un figuier [144] qui, ainsi qu'on le raconte, se courba jusqu'au sol lorsque Notre-Dame passa par là en venant du pays de Jérusalem. Dans ce figuier, il y a une crevasse presque de haut en bas, où Notre-Dame cachait Jésus lorsqu'elle entendait le moindre bruit, car elle craignait d'être poursuivie par les juifs et, en souvenir, les païens y font également brûler une petite lampe.

Après avoir traversé ce jardin, on arrive dans le jardin du baume qui a une forme plutôt carrée | et qui est assez large, car 161
en lançant une balle à la force du bras on atteint son extrémité et il n'est pas entouré d'un mur ou d'un fossé. Mais tout autour, pour assurer sa sécurité, il y a une haie très serrée, avec des morceaux de bois à certains endroits, de sorte qu'on n'y pénètre pas sans difficulté. Ceci est la seule et unique garde qu'on y monte, garde dont on parle tant dans divers livres. Mais le grand interprète a coutume d'y envoyer quinze ou seize de ses hommes lorsqu'il y vient un certain nombre de pèlerins ou de voyageurs pour donner l'impression d'une garde nombreuse, et principalement pour recevoir beaucoup de pourboire et aussi pour que le bruit se répande qu'il y a là une forte garde. Et, dès que les voyageurs sont partis, ses hommes quittent le lieu et n'y restent que ceux qui ouvrent la porte et entretiennent le jardin, mais personne des environs ne peut approcher du jardin à moins de commettre un grand méfait.

---

[144] l'Arbre de la Vierge, un vieux sycomore.

161 Ils demandèrent également s'il est vrai que seuls les chrétiens peuvent toucher le baume, à quoi on leur répondit que c'était un mensonge, car le baume était soigné par des païens de l'endroit qui entretiennent ce jardin.

En ce qui concerne la nature de ce baume, il faut savoir qu'il pousse de la manière suivante. Il se trouve sur de petits parterres carrés très mal entretenus [145] et a la forme de jeunes buissons d'épines, qui arrivent environ à hauteur du genou ou un peu plus haut, et au bout des petites branches se trouvent cinq petites feuilles. Le long de chaque petite branche qui tombe jusqu'au sol il y a également beaucoup de petites feuilles assez dentelées comme le sont les feuilles des jeunes épines. Le bois du baume est très noble et agréable à voir et si l'on frotte fort l'écorce et les feuilles, il en sort une sorte de liquide un peu gluant, qui a une forte odeur et qui pique fort si on le frotte sur les yeux. Tous ces arbustes semblent disparaître et sécher le soir lorsque le soleil se couche, mais le matin, dès que le soleil se lève, ils recommencent à gonfler et à redevenir comme avant, à la manière des fleurs d'or que l'on appelle soucis ou « solsequium » [146] qui se ferment toujours le soir et s'ouvrent pendant la journée. Certains disent que le baume ne peut pousser qu'à Matariéh, ce qui n'est pas vrai, car nos voyageurs l'ont vu pousser ailleurs, à divers endroits dans les environs, mais on dit qu'il ne pourrait pousser nulle part s'il

[145] Von Harff [1497] a trouvé le jardin du baume ravagé; Lichtenstein [1588] ne vit que « 2 petits arbrisseaux de baume », p. 35; Kiechel [1588], idem., p. 365 [146] du latin « qui suit le soleil ».

n'était pas arrosé de l'eau de Matariéh dont on a parlé précédemment. Quelques savants disent que le baume poussait jadis dans les montagnes d'« Engady » [147] en Terre Promise et qu'il fleurissait là et portait des fruits le jour où Notre Seigneur Jésus naquit à Bethléem. Mais depuis, d'après ce qu'on dit, il a été transporté de là en Egypte, à l'endroit où il pousse à présent. Ce qu'il y a de vrai dans cette histoire, Dieu seul le sait, car les avis sont très partagés.

Chapitre 22.

De différentes villes par où passèrent les voyageurs en revenant au Caire, ainsi que de la culture du poivre et du gingembre.

En quittant Matariéh, on arrive à un endroit situé à environ un petit mille du fleuve; là se trouvait une des plus grandes villes d'Egypte [148], ainsi que le montrent encore bien les édifices délabrés, quoiqu'ils soient fort recouverts | de sable. Cet endroit était si 162
grand qu'il s'étendait jusqu'à Matariéh, d'après ce qu'on dit dans le pays. Il s'y dresse encore une grande colonne [149] tout à fait pareille à un obélisque comme il y en a à Alexandrie et à Constantinople. Mais il semble qu'une grande partie soit enfoncée dans le sol et l'autre partie dépasse le sol. Les chrétiens de l'endroit disent que jadis une idole s'y trouvait, mais lorsque Marie vint

[147] Engaddi (la Fontaine de l'Agneau), ville citée dans la Bible, sur la rive occidentale de la mer Morte [148] Héliopolis [149] l'obélisque de Sésostris Ier.

162 en Egypte, cette idole tomba sur le sol et se brisa en deux, comme le firent également toutes les idoles d'Egypte, ainsi que le prophète Jérémie l'avait prédit bien avant.

Cet endroit s'appelait « Civitas Solis », c'est-à-dire la cité du soleil. On raconte que Dioscorus, père de la vierge sainte Barbe [150], y habita et que c'est là aussi que fut construite la tour avec les trois fenêtres en l'honneur de la Sainte Trinité, à cause de laquelle la sainte vierge dont on vient de parler fut décapitée ultérieurement par son père.

Cette ville fut d'abord construite par un roi appelé Nicomède [151] dont la légende de sainte Barbe parle plus longuement.

---

[150] sainte très populaire au moyen âge, mais dont l'existence n'est pas certaine. « Selon la légende, son père l'aurait enfermée dans une tour à cause de sa grande beauté. Devenue chrétienne au cours d'une absence de son père, elle reçut le baptême et demanda aux ouvriers qui étaient en train de construire deux fenêtres dans sa tour d'en rajouter une troisième en l'honneur de la Trinité. Lorsqu'il fut de retour, elle raconta ce qu'elle avait fait à son père et celui-ci essaya de la tuer. Sauvée par une intervention divine, elle fut miraculeusement transportée jusqu'à une montagne. Mais son père finit par découvrir son refuge; il la traîna devant les juges, qui la condamnèrent comme chrétienne, et il demanda à se charger lui-même de l'exécution en remplissant le rôle de bourreau ». (*Dictionnaire des Saints,* publié sous la direction de John COULSON, Paris, 1964, p. 69) [151] Nicomède Ier (278-250 av. J.C.) fonda Nicomédie (aujourd'hui Ismid) et non Héliopolis, bien sûr ! Ghistele confond ici l'histoire grecque et l'histoire égyptienne. La légende situe d'ailleurs la vie de sainte Barbe en Asie Mineure, vers 235. (*The Book of Saints,* compiled by the benedictine monks of St. Augustine's Abbey, Ramsgate, Adam & Charles Black, London, 1966, p. 100).

Après avoir vu et visité ce lieu, nos voyageurs furent ramenés 162
au Caire et entre autres choses situées sur le chemin, on leur montra une construction que le dernier « dendaert » [152] dont on a parlé précédemment avait fait édifier. A sa mort, cet édifice passa entre les mains du sultan. C'est une maison d'été extraordinairement belle, qui a un jardin parmi les plus beaux et les plus ordonnés que l'on puisse trouver au monde, plein de légumes, de fruits et d'arbres agréables. Elle est très richement décorée de toutes sortes de couleurs, d'or, d'argent, d'azur, tout cela est travaillé avec des pierres précieuses, le sol et les murs également, aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur; c'est si beau, si riche et si étrange que c'est difficile à décrire. Dans ce jardin, on voit un parterre de baume, mais quoiqu'il pousse là, il doit être arrosé de l'eau de Matariéh, ainsi qu'on l'a dit précédemment, sinon il sécherait.

On y montre également cinq ou six arbustes de poivriers que l'on appelle là tord-boyau, mais ce n'est pas vraiment un arbre, mais plutôt une plante qui semble de l'extérieur assez ligneuse et qui pousse plutôt comme un arbre appelé « Angnum Castum », d'une brasse ou d'une demi-brasse de haut, dont l'intérieur est plein de sève comme le fenouil ou l'ail. Il se divise en tant de branches qu'un homme ou deux pourraient bien s'y abriter. Les feuilles ressemblent assez à celles du palmier, mais elles sont un peu plus grandes et plus longues, assez veloutées d'apparence et douces comme les feuilles de sauge et elles ont un goût très fort.

---

[152] voir note 53 et chapitres 8 et 9.

Ce poivre eſt traité et cultivé de la manière suivante. Tout d'abord, lorsqu'on veut récolter le poivre là où il pousse généralement, tous les gens de l'endroit se rassemblent à un moment donné pour aller au travail ensemble et alors on met le feu dans le sens du vent à tous les buissons, petits bois et broussailles de poivre pour que tous les animaux venimeux et toute la vermine volante et piquante qui se trouvent dans ces broussailles fuient le feu et la chaleur régnant là; c'eſt curieux à voir, car si on n'arrivait pas par ce moyen à chasser la vermine, il ne serait pas possible de récolter le poivre. Après avoir mis le feu, les gens de l'endroit
163 viennent aussitôt et récoltent | le poivre qui pend encore aux branches et celui qui en eſt tombé et le portent ainsi chez eux avec les feuilles, les cendres et les saletés. Une fois chez eux, ils le nettoient et le purifient et ensuite ils le vendent. Ensuite les branches sont nettoyées et coupées au ras du sol, comme chez nous les branches d'aune, de chêne ou les branches de fenouil et elles repoussent à nouveau comme avant.

Quoique les branches poussent à l'endroit dont on a parlé précédemment, elles ne portent pas de fruits qui viennent à maturité, mais on raconte que lorsque le poivrier porte des fruits, ceux-ci y sont suspendus comme les baies au genévrier, et au début, ils sont blancs et ronds. Ceux qui les cueillent alors les mangent verts et cassés, comme on mange de l'ail chez nous et si on les laisse mûrir, ils deviennent noirs comme on peut bien le voir ici.

Le poivre long pousse lorsqu'on laisse par hasard quelques branches sans les entourer de feu et qu'on le laisse pendre à la branche plus qu'il ne faut, la semence ressemble alors à celle qui

pousse sur les aunes, c'eſt cela le long poivre. Mais ces trois sortes 163
de poivre, à savoir : le blanc, le noir et le long poussent tous sur un arbre qui eſt issu d'une seule branche.

On voit aussi dans ce jardin la plante qui donne le gingembre. Elle pousse jusqu'à atteindre environ la moitié de la hauteur d'un homme, les feuilles sont inclinées vers le bas, elles sont très vertes et ressemblent fort au millet.

Cette plante a des sortes de houppettes qui dépassent les feuilles et ces houppettes sont pleines de graines, comme les houppettes des oignons. Cette plante eſt retirée du sol chaque année comme on le fait pour le chanvre, l'ail ou l'oignon dans notre pays. Toutes ces houppettes que l'on laisse deviennent des graines pour réensemencer. Le gingembre, c'eſt la racine; parfois quelques branches ont trois ou quatre racines, mais en général, elles n'en ont qu'une.

On y voit beaucoup d'autres plantes de diverses natures et espèces qu'il serait trop long de décrire ici.

Après avoir donc visité tous ces endroits, ils revinrent au Caire.

Chapitre 23.

Comment ils quittèrent le Caire et allèrent en Égypte : des villes, villages, pyramides et sépultures situés dans les environs.

Alors que nos voyageurs avaient séjourné longtemps au Caire, cinq ou six marchands d'Alexandrie et de Damiette arrivèrent dans la ville. Quelques-uns étaient nés à Venise et d'autres à Gênes et ils n'habitaient pas encore depuis longtemps en Egypte.

Ils venaient voir le Nil et le Caire, ainsi que d'autres endroits situés dans les environs, le long du fleuve et en Haute-Egypte, ainsi que dans les montagnes de « Maugarbie » [153], lesquelles séparent le royaume d'Egypte de la Libye et de la « Barbarie » [154] où il y a beaucoup de choses étranges à voir. Lorsque nos voyageurs apprirent cela, ils firent connaissance avec les marchands et leur demandèrent s'ils ne manquaient pas de compagnie, ce à quoi les marchands répondirent que oui.

Ils formèrent donc au plus tôt une troupe de voyageurs et firent leurs provisions de vêtements, victuailles, boissons et autres choses et ils partirent ainsi endéans les deux jours. Ils emmenèrent six ou sept mameluks qu'ils connaissaient, comme « Nassardyn » [155] et d'autres encore, solidement munis d'armes car là où ils voulaient
164 voyager, les Arabes se trouvent | généralement en grand nombre et causent de graves dommages aux voyageurs, lorsqu'ils les voient étendus ou lorsqu'ils sont seuls, sans secours dans les environs.

Ils partirent donc du Caire et arrivèrent à Babylone sur le Nil, dont on a parlé ci-dessus [156]. Ils traversèrent le Nil et voyagèrent pendant six milles jusqu'à un massif montagneux où l'on trouve des bâtiments délabrés de styles divers. La plupart sont recouverts de sable mouvant qui vole dans les montagnes avec une force incroyable lorsque le vent souffle. On y voit trois édifices si admirablement agencés qu'ils sont célèbres dans le monde entier.

---

[153] ancien terme pour désigner le Maghreb [154] ou Etats barbaresques, nom donné jadis aux régions de l'Afrique du Nord : Maroc, Algérie, Tunisie, Libye [155] voir chapitre 9 [156] voir p. 138 et p. 154.

On les appelle les Pyramides; d'aucuns en font les greniers [157] 164
où Joseph rassembla le blé au temps où la famine sévissait dans le monde entier, sauf en Egypte, comme le raconte d'ailleurs plus clairement la Bible. Mais cela n'est pas vrai, car l'endroit où se trouvaient les greniers est situé ailleurs, comme cela va être décrit ci-après [158].

Les Pyramides sont faites de pierres et de chaux, leur base carrée est très large et va en s'amincissant vers le sommet au point qu'un homme pourrait difficilement se tenir debout tout en haut. En outre, elles sont construites d'une façon très harmonieuse.

Les pierres sont aussi lisses [159], aussi polies qu'un bloc de glace et elles sont si étroitement ajustées les unes aux autres que l'on voit à peine les jointures de chaux de sorte qu'il ne serait pas possible qu'un animal ou un oiseau y niche.

La pyramide centrale est beaucoup plus grande que les autres, la base carrée a une largeur de trois cents pas et elle va en s'amincissant vers le haut ainsi qu'on l'a dit précédemment. Sa hauteur est de deux cent vingt pierres, chaque pierre a une épaisseur de cinq quarts d'aune, mais à présent quelques pierres sont cassées, si bien qu'on peut y grimper aisément, car naguère elles se trouvaient sur les autres pierres.

---

[157] selon une tradition fort ancienne, les Pyramides de Gizah étaient en effet prises pour les greniers de Joseph [158] voir chapitre 25, p. 168
[159] Ghistele aurait donc encore vu le revêtement lisse des pyramides dont il ne reste plus qu'une partie sur le sommet de la pyramide de Khéphren; cf. Kiechel [1588], p. 379-380.

164 Cette pyramide est tellement haute que si un archer tire une flèche du sommet et vise un objet, la flèche retombe à peine sur le sol; on en a déjà tenté l'expérience. De même, du sommet de la pyramide, on voit à peine les gens qui cheminent à sa base.

On raconte dans la région que ces édifices sont d'anciennes sépultures des rois d'Egypte, comme en témoigne Diodore de Sicile dans le deuxième livre de ses histoires [160], où il affirme que les rois d'Egypte avaient jadis la passion de se faire construire de belles sépultures, qu'ils plaçaient cette occupation à part et au-dessus des autres et aussi qu'ils consacraient plus d'argent et de soins à décorer richement des sépultures qu'à orner les palais où ils habitaient de leur vivant; ils disaient qu'une fois morts, leur corps devrait passer plus de temps dans ces tombeaux qu'il n'en avait passé de leur vivant dans les palais.

A l'intérieur, ces pyramides, au lieu d'être creuses, sont pleines comme un mur; un tout petit couloir étroit et aux nombreuses marches descend jusqu'à une espèce de petite salle voûtée dans laquelle il faut pénétrer avec de la lumière car il y fait très sombre. On n'y trouve rien d'autre qu'un grand nombre de statues diverses sculptées dans la paroi : des têtes d'homme qui ressemblent à des lions, des mains fermées et d'autres largement ouvertes, des jambes, des pieds, des bras, des épées, des mules, des oies et beaucoup d'autres figures encore, toutes assez hautes et alignées.

---

[160] l'ouvrage s'intitule « la Bibliothèque », c'est une sorte d'histoire universelle.

On raconte aussi dans cette région que jadis, avant l'invention des lettres et de l'écriture en Egypte, par une femme sage et avisée,
appelée Isis de Memphis [161], on avait l'habitude | d'y utiliser les 165
statues dont on a parlé ci-dessus, en leur donnant la signification de mots; tout ceci a été traité de façon plus approfondie par Lucain qui affirme : « Phenices primi etc. » [162].

Derrière ces pyramides se trouve une statue [163] dont la tête est si grande que quatre brasses ne suffiraient pas à l'entourer; cette statue a l'apparence d'un être humain jusqu'aux épaules, mais à partir de là, elle revêt la forme d'un serpent dont la queue a bien cinquante brasses de longueur; la statue tout entière est sculptée dans une seule pierre [164]. Dans la région, on raconte que cette tête avait coutume de parler [165], à l'époque de l'idolâtrie, à l'instar d'autres faux dieux. Il arriva un jour, en ces temps-là, qu'un homme vint y faire des sacrifices; il demanda à l'idole ce qui allait lui arriver et la tête lui répondit qu'il deviendrait roi et seigneur d'Egypte

---

[161] voir note 364 dans l'édition de Lubenau [162] Lucain, *De bello civili*, III, 220-224 : « Les premiers, les Phéniciens, si l'on en croit la renommée, osèrent représenter par des figures grossières et fixer la parole. Memphis ne savait pas encore tisser le papyrus des fleuves et sur les pierres seulement, oiseaux, bêtes sauvages et tous les êtres sculptés conservaient le langage magique » [163] le Sphinx de Gizah [164] c'est en effet dans un rocher naturel que fut taillé le Sphinx de Gizah [165] comparer Lubenau [1588], p. 708 : « Les prêtres païens entraient par ce souterrain pour parler par la tête, et les gens ont cru que la tête parlait »; Villamont [1589], p. 268 b : « On dit que anciennement c'estoit un oracle, lequel si tost que le soleil estoit levé, donnoit responce aux Egyptiens des choses qu'ils luy demandoient »; Harant [1598], p. 159.

165 s'il voulait suivre ses conseils [166]. Là-dessus, l'homme répondit qu'il les suivrait et il se fit que cet homme devint roi d'Egypte comme le lui avait dit la tête. Peu après son couronnement, il se rendit à l'endroit où se trouvait la tête qu'il décapita à la hache en disant : « Bien que tu m'aies donné des conseils pour que je m'empare du pouvoir en Egypte, à partir d'aujourd'hui tu ne donneras plus de conseils à personne ». Et c'est ainsi que depuis lors la tête repose sur le sol et ce jusqu'à notre époque.

Chapitre 24.

Des paroles et des larmes des idoles ou statues en pierres et du serpent « Tiry » dont on fait la bonne thériaque, ainsi que de la manière et de l'endroit où on la prépare.

Bien que pareilles choses ne semblent pas être vraies, on a cependant souvent pu remarquer que les idoles parlaient et donnaient des réponses, comme le rapporte notamment saint Augustin dans le quatrième livre de la *Cité de Dieu* [167]. Valère Maxime [168] aussi raconte dans son premier livre, au chapitre cinq, comment

[166] une légende veut en effet qu'un prince Thoutmosis qui se reposait au pied du sphinx, au 15e siècle avant notre ère, s'entendît annoncer qu'il serait un jour roi d'Egypte. Mais au lieu de décapiter la statue, comme Ghistele le raconte ici, ce prince la fit au contraire dégager du sable, pour remercier le dieu (voir S. Sauneron, *Nous partons pour l'Egypte*, P.U.F., Paris 1972, p. 50) [167] Saint Augustin, *Cité de Dieu*, IV, 26 [168] Valère Maxime en parle en réalité au Livre I, chap. 7, 4.

on appela un jour à Rome une idole superbe du nom de Jupiter et comment on l'honorait en lui offrant des sacrifices au milieu de chants accompagnés d'instruments. Un jour, un homme arriva pour faire des sacrifices. Son nom était Titus Latinus. L'idole dont on vient de parler lui dit ceci : « Les sacrifices que l'on me rend ne me conviennent pas, parce que le chef des danseurs rituels de la fête religieuse a conduit un esclave se tenant à peine debout au dernier supplice. Je veux donc que tu fasses savoir ceci aux sénateurs de Rome et que l'on m'offre d'autres sacrifices. Si tu ne fais pas connaître ma volonté, il t'arrivera malheur ». Ensuite, Titus prit congé, et, oubliant ce dont Jupiter, le faux dieu, l'avait chargé, il perdit peu après son fils appelé Cordès. Ensuite il arriva encore une fois au même Titus de se rendre dans le temple de Jupiter où il s'entendit dire les mêmes paroles qu'auparavant et de nouveau, soit par négligence, soit par oubli, il ne transmit pas le message aux sénateurs, tomba aussitôt malade et ne put guérir que lorsqu'il eut fait connaître aux sénateurs la volonté de Jupiter.

Saint Augustin rapporte aussi, dans le troisième livre de la *Cité de Dieu*, qu'il y avait à cet endroit une idole, appelée Apollon, qui pleura une fois quatre jours de suite. De plus amples informations à ce sujet se trouvent dans le livre de la *Cité de Dieu* et aussi dans la *Légende Dorée* dont il serait trop long de parler ici et qui n'ajouterait rien à notre exposé.

On peut donc remarquer que des idoles | et des faux dieux de 166
cette sorte avaient l'habitude de parler dans l'Antiquité, à cause de la méchanceté du diable et avec la permission de Dieu et aussi à cause de l'incroyance des gens d'alors.

166 On raconte qu'à proximité des pyramides se trouveraient cachés de nombreux trésors. Les sultans ont fait énormément de fouilles pour les trouver, mais la plupart de ceux qui les cherchèrent se trouvèrent en mauvaise situation, de sorte que plus personne à présent n'ose les chercher, ni creuser ou travailler pour les trouver.

Dans ces édifices démolis, on trouve une espèce de petits serpents appelés « Tiry »[169] et qui ont environ un quart d'aune de longueur, ils ont la tête très plate et de petits yeux ronds et noirs, ils portent la tête très haut suivant leur taille, leur queue est mince et s'écarte peu du corps comme celle des jeunes grenouilles lorsqu'elles commencent à grandir, mais ces serpents sont plus grands, ainsi qu'on l'a dit plus haut. Leur peau a une couleur grise, elle est écaillée mais pas en forme de coquilles. Ils n'ont ni pattes ni pieds mais se déplacent beaucoup plus vite que les serpents et les vipères. Ils vivent, comme on dit, de l'air du temps. Ils servent à fabriquer la thériaque, car sans eux, on ne pourrait faire de bonne thériaque. Si l'on veut faire de la thériaque, il faut les battre très fort et très longtemps avec des baguettes taillées à cet effet, et une fois qu'ils ont été bien battus, il faut leur trancher la tête et la queue en un seul coup avec des couteaux faits pour cet usage, car si en coupant, la tête et la queue ne se détachent pas en même temps, le venin rentrerait aussitôt à nouveau dans le corps, alors que grâce aux coups, il en était sorti. Notons qu'il n'y a pas de venin plus mauvais

[169] il s'agit vraisemblablement d'un mot inventé, à partir de « tiryakel » que Ghistele emploie pour « thériaque » (l'étymologie de thériaque est le mot grec *thêr*, bête sauvage).

ni plus violent ni plus subtil au monde que celui de ces mêmes 166
petits serpents. Lorsqu'ils deviennent vieux, il leur pousse des sortes de petites cornes, mais alors ils ne sont plus bons à faire de la thériaque.

Il faut aussi mettre dans la thériaque une plante appelée « folioindo », sans laquelle elle ne serait pas parfaite.

Personne ne peut fabriquer de thériaque au Caire ou ailleurs si ce n'est avec l'autorisation du sultan et ensuite elle doit encore être contrôlée avant qu'on puisse la vendre. Elle coûte par conséquent très cher là, mais c'est la meilleure que l'on puisse trouver au monde.

Ils continuèrent à voyager cinq ou six milles en longeant toujours les montagnes et arrivèrent à un endroit où se trouvent certainement douze édifices semblables à ceux dont on a parlé précédemment, mais beaucoup plus délabrés. Il y a aussi beaucoup d'autres édifices délabrés dans les environs[170], la plupart sont démolis et recouverts de sable. Dans tout ce massif montagneux, on ne trouve rien d'autre que du sable qui crisse sous le pas et qui souffle et vole tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, suivant la direction du vent.

Parmi tous les édifices que l'on appelle pyramides, l'une d'elles était jadis une des sept merveilles du monde[171], ainsi que d'aucuns

[170] les autres voyageurs parlent des « sablons des momies », zone qui s'étend des pyramides d'Abousir à la nécropole et aux pyramides de Saqqara

[171] la grande pyramide de Khéops. Certains voyageurs (Palerne [1581], p. 150; Kiechel [1588], p. 380) l'attribuent faussement au roi de l'Exode, voir note 23 dans l'édition de Lichtenstein.

racontent. Elle était si grande, si somptueuse et s'élevait si haut qu'on ne pouvait trouver sa pareille. C'était le tombeau d'un roi d'Egypte appelé « Senys », qui y fit travailler pendant vingt ans de suite trois cent soixante mille personnes avant qu'on ne puisse l'achever, ainsi que le raconte bien Diodore de Sicile dans son livre.

D'autres disent qu'en Egypte existerait une autre pyramide, environ au même endroit, qui serait une des sept merveilles du monde : c'est la tombe d'une femme appelée Sappho [172], d'après
167 laquelle on appelle encore aujourd'hui | quelques vers les « metra saphira » [173]. Cette femme était si attirante et parlait si bien qu'elle était aimée de tous les hommes riches et influents. Après sa mort, ses amants firent construire un tombeau sur lequel ils firent s'élever une pyramide à la mémoire de celle dont on ne trouve pas la pareille au monde. Et quoique Diodore de Sicile dise à certains endroits de son œuvre que de telles pyramides sont les sépultures des rois, il dit cependant aussi à d'autres endroits qu'elles ne sont pas des sépultures, bien qu'elles aient été construites à cet effet, car les rois qui firent exécuter de tels travaux étaient de si grands tyrans et dépensaient si mal les biens et les trésors du royaume d'Egypte qu'après leur mort, le peuple ne fit pas enterrer leurs corps, mais les laissa se décomposer d'une façon indigne, sans les enterrer.

---

[172] confusion entre la fameuse Sappho de Lesbos et la courtisane Rhodope, à qui une légende attribue la construction de la pyramide de Mykerinos [173] l'auteur aurait dû écrire « metra saphica », car il s'agit des fragments de la poétesse de Lesbos, Sappho, en strophes sapphiques.

Chapitre 25. 167

De plusieurs autres statues étranges et trésors cachés, ainsi que de la ville de Thèbes en Égypte et d'autres villes qui portent le même nom.

Après que nos voyageurs se furent éloignés d'environ cinq ou six milles des endroits décrits précédemment, ils s'approchèrent du Nil et arrivèrent à un endroit où se trouvaient beaucoup de beaux villages. Ensuite ils arrivèrent soudain à un endroit où il y avait énormément de sable et où ils trouvèrent une place presque aussi grande [174] que Hulst [175] en Flandre, tout entourée d'une digue faisant rempart et d'un fossé asséché.

A l'intérieur, ils ne virent que des statues de divers animaux extraordinairement grandes, taillées en pierres dures, toutes de façon différente, comme des lions, des éléphants et d'autres animaux. Ça et là, elles gisaient sur le sol, cassées, parfois recouvertes de sable et parfois pas.

---

[174] Memphis, que Ghistele n'identifie pas mais dont il peut encore apprécier l'étendue et l'importance. Cf. *Guide Bleu, Egypte,* 1971, p. 362 : « Malheureusement la rupture des digues, par suite de l'incurie administrative des Mamlouks, amenant à chaque inondation l'exhaussement du sol, transforma ce qui avait été Memphis en une vaste plaine d'où émergent quelques monticules ... C'est seulement depuis le commencement du 19e siècle que des recherches ont permis de retrouver son emplacement » [175] ville de Flandre occidentale dont Ghistele était écoutète héréditaire (sorte de bailli).

167 En plein milieu de cet endroit se dressent encore deux murs. Ces deux murs sont ouverts, tout comme s'ils avaient appartenu jadis à une chapelle. Dans les pierres de ce mur sont taillés bon nombre de personnages étonnants ainsi que des mots que personne ne peut lire ou comprendre. La forme de ces signes ressemble assez à celle des premières pyramides.

Devant ces deux murs se trouvent deux statues de géants [176] taillées en pierres dures, ces statues ont une taille étonnante mais elles sont cassées en deux dans toute leur grosseur à partir de l'épaule.

A cet endroit, il y avait jadis beaucoup d'édifices, ainsi qu'on peut encore le voir, mais à présent tout est démoli ou délabré.

Derrière les deux murs dont on vient de parler se trouve une espèce de puits, mais qui est sans eau, dans lequel il y a, dit-on, de nombreux trésors. Beaucoup ont déjà essayé de les trouver, mais comme il leur est chaque fois arrivé malheur, plus personne n'ose les chercher. Les chrétiens des environs disent que jadis à cet endroit était située la capitale de l'idolâtrie et qu'à l'époque où Marie, accompagnée de Jésus et de Joseph, vint en Egypte, toutes les idoles qui y étaient tombèrent sur le sol et se brisèrent en deux, ainsi que l'avaient prédit depuis longtemps le prophète Jérémie [177] et un sage homme appelé Hermès [178].

---

[176] « Les deux colosses représentent Ramsès II. L'un, taillé dans un bloc calcaire siliceux, a perdu ses jambes ... L'autre est en granit rose; sa couronne a deux mètres de haut. Son pied droit manque; sa jambe gauche, levée pour la marche, a été brisée à la hauteur du mollet ». C. LAGIER, *L'Egypte monumentale et pittoresque,* Vromant, Bruxelles, 1922, p. 69 [177] *Jérémie* (46,19) [178] il ne s'agit pas du dieu grec Hermès, mais du dieu égyptien, Thoth.

Située à environ un jour de voyage de cet endroit et dans la direction du désert et du sable, s'élevait jadis une grande ville célèbre appelée Thèbes [179], fondée par un roi d'Egypte | appelé 168
Busiris [180]. D'autres disent qu'elle fut fondée par Cadamus [181], fils d'Agénor.

Cette ville avait cent portes et était riche en temples somptueux, en palais et en maisons hautes de quatre ou cinq étages. Et ainsi que Pline le dit dans le trente-sixième livre du *De Naturali Historia,* et aussi Isidore de Sicile [182], Homère et Juvénal, la ville reposait sur des voûtes et des colonnes, de telle sorte que les rois d'Egypte qui y habitaient, amenaient sous la terre une grande armée de soldats ou les faisaient sortir de la ville en passant sous les maisons, sans que personne dans la ville même n'en sache rien.

Toute la région qui s'étend vers l'Ethiopie s'appelait la Thébaïde d'après cette ville.

Un si grand nombre de gens y habitaient qu'ils livraient bien vingt mille chars garnis de soldats, comme c'était la coutume dans ce pays. Mais à présent, cette ville est si délabrée qu'on ne la distingue même plus du sable.

---

[179] Thèbes se trouve en réalité à 726 km. (Louxor) au sud de Memphis ! GHISTELE n'a d'ailleurs même pas visité cette mystérieuse cité qu'il appelle à tort Thèbes et qu'il dit être située à un jour de voyage de Memphis. Les guides locaux recevaient sans doute de gros pourboires en faisant croire aux touristes naïfs qu'ils étaient passés non loin de la fameuse Thèbes [180] roi légendaire d'Egypte, fils de Neptune et d'Anippe ou de Libye. D'après DIODORE (I, 45, 46) il aurait fondé Thèbes [181] Cadmus fonda Thèbes en Béotie ! [182] confusion pour DIODORE de Sicile.

168 D'aucuns disent que sainte Barbe [183] y est née et y a été décapitée par son père; quant à savoir si c'est vrai, Dieu seul le sait.

A cet endroit également est né saint Maurice ainsi que la plus grande partie de son peuple et de sa légion [184].

Notons bien qu'il y a dans divers pays plusieurs villes appelées Thèbes : il y a une ville Thèbes en Grèce, qui était aussi une ville célèbre, ainsi que l'écrit Justin, dans son *Abrégé* de Trogue-Pompée. En Cilicie également se trouvait une autre Thèbes qu'Ovide mentionne dans le premier livre des *Tristes* [185]. Et une quatrième Thèbes se trouve en Italie près de la Toscane et de la Calabre, ainsi qu'en parle Pline dans le quatrième livre de *De Naturali Historia*.

En continuant leur voyage, ils arrivèrent à un cours d'eau appelé la rivière de Joseph [186]. Mais on prétend que cette rivière n'existe pas, ce serait plutôt un canal qui vient du Nil, créé jadis artificiellement et qui coulait en direction de la campagne au moins pendant trois jours de voyage et tournant ainsi jusqu'au-delà de la ville de Thèbes. Ce cours d'eau y était appelé la rivière de Joseph, parce qu'il y fit construire les greniers où il rassembla le blé pendant sept années avant que la famine ne règne en Egypte, ainsi que cela se trouve dans la *Genèse,* au chapitre 41.

---

[183] voir notes 150 et 151 [184] martyr, chef de la légion Thébaine, mort entre 275 et 305 [185] fausse référence, OVIDE parle de la Thèbes grecque au L. II, 319 et au L. V, 3, 30 [186] il s'agit vraisemblablement du Bahr Youssouf qui pénètre dans le Fayoum où il se ramifie à l'infini avant de se perdre dans les terres, ou d'arriver par des canaux et des drains dans le lac Karoun. (*Guide Bleu, Egypte,* 1971, p. 434).

A divers endroits, beaucoup de ponts en pierre enjambaient ce canal, on y roulait pour traverser le canal, mais à présent ils sont tous démolis et le canal est tellement rempli de sable qu'on le traverse partout à sec, toutefois lorsque le Nil n'est pas en crue.

CHAPITRE 26.

DE DIVERS ENDROITS SITUÉS SUR LE NIL.

Après avoir dépassé les endroits décrits ci-dessus, on arrive à un beau village, situé sur le Nil, où habitaient beaucoup de chrétiens de ce pays. Ils y ont une église dédiée au saint chevalier saint Georges [187]. Ils disent que son corps y repose encore en grande partie, à gauche du chœur, dans un coin en entrant dans l'église, dans une tombe creusée dans un mur, derrière des barreaux de fer maçonnés très solidement.

Cette église est très vénérée, aussi bien par les païens que | par 169
les chrétiens. Et le jour de la fête de Notre-Dame en mars, il s'y déroule toujours une grande procession semblable à celle de Matariéh dont on a parlé précédemment [188].

On raconte en effet que Marie, la mère de Notre Seigneur, s'y reposa quelque temps avec son fils, lorsqu'elle quitta Babylone et s'enfuit de la Terre Promise.

---

[187] il s'agit peut-être de Bebba, à 143 km. du Caire, où se trouvait une église de Saint-Georges mentionnée dans la liste des églises célèbres d'Egypte (*Guide Bleu, Egypte,* 1971, p. 449) [188] voir chap. 21, p. 159-161.

169 Arrivés donc à ce village, ils libérèrent tous leurs chevaux et mulets, payèrent les païens et les « mockers » [189] qui les y avaient menés. Les mameluks qui les accompagnaient renvoyèrent leurs chevaux chez eux. Ils louèrent un bateau qu'on appelle là une « ierme » [190], avec lequel ils remontèrent le fleuve pendant environ une journée.

En chemin, ils virent des deux côtés du fleuve énormément de villages, très grands et assez peuplés. Ils arrivèrent à un endroit où ils sortirent du bateau, à environ un demi-mille du fleuve, en direction du désert. Il y avait là jadis une grande ville, semble-t-il. A présent, tout est démoli, sauf un petit couvent où habitent cinq ou six religieux, adeptes de la foi grecque. Cet endroit est appelé « Saka Hemesie » [191]. On raconte que c'est là que se trouvait un dattier qui se courba au passage de Marie et de Jésus pour qu'ils puissent cueillir ses fruits et qui ensuite se redressa à nouveau. Tout cela se trouve dans le livre *De infantia Salvatoris* [192]. D'après les dires des frères, on montre encore la racine et le tronc de ce même arbre dans le couvent sous le grand autel.

Nos voyageurs retournèrent ensuite à leur bateau et remontèrent encore ce fleuve, dépassant toujours sur les deux rives du fleuve beaucoup de beaux villages et d'endroits où habitent beaucoup de

---

[189] moucres, voir note 2 [190] germe, bateau du Nil à grosse panse, non ponté [191] il s'agit peut-être de Sakiyet Mousa, à 277 km. du Caire (*Guide Bleu, Egypte,* 1971, p. 459) [192] un des évangiles apocryphes comme par exemple l'Evangile du Pseudo-Matthieu (Liber de ortu beatae Mariae et infantia Salvatoris).

chrétiens de ce pays. Ils arrivèrent enfin à un beau village appelé 169
« Bobissay » où se trouve une église tenue par les chrétiens jacobites. Dans cette église reposent les corps de deux saints, dans deux belles tombes, séparées l'une de l'autre d'environ deux pas. A propos de ces tombes, les gens racontent que s'il y a dans la région des gens possédés par le diable et qu'on les amène à cette église attachés par des chaînes et qu'on les couche pendant la nuit entre les deux tombes, tout cela accompagné d'autres cérémonies et d'exorcismes, on les retrouve le lendemain soit morts, soit guéris. C'est là une pratique quotidienne.

Chapitre 27.

De la ville « Dealmarach » [193] et de divers déserts, couvents et ermitages situés le long du fleuve.

Ils quittèrent ce village, continuèrent à remonter le fleuve et arrivèrent à un village appelé « Dealmarach » qui s'appelait jadis Héliopolis ou « la ville du soleil » [194], où habitent beaucoup de chrétiens de ce pays. Jadis, cet endroit était beaucoup plus grand et s'étendait dans le désert en direction de la Thébaïde. Mais à présent, tout est très démoli et inhabité; il ne reste plus qu'un grand couvent pauvrement entretenu et où vivent environ trente

---

[193] Deir al-Moharrak, couvent copte situé à une dizaine de kilomètres à l'ouest de Koussièh [194] curieuse confusion avec Héliopolis, située au nord du Caire et décrite p. 162 cependant.

religieux, des Abyssins, des Grecs et des Jacobites, chacun ayant un endroit propre où se tenir.

On dit que c'est là que Marie, la mère de Notre Seigneur, vécut
170 la plupart du temps [195] avec Jésus, | son fils béni pendant les sept années qu'elle passa en Egypte, ainsi que c'est clairement expliqué dans le premier livre de *De vita Dei*. Cet endroit est très vénéré [196] par toutes les nations, tant par les païens que par les chrétiens.

Arrivés à ce village, ils furent menés par les religieux au couvent. Lorsqu'on entre dans l'église [197], on voit à main droite du chœur huit marches qui descendent à une petite chapelle solidement taillée dans une roche de pierre. Il y fait très sombre, jadis la lumière n'y pénétrait que par la porte. Dans cette chapelle brûlent toujours trente lampes et c'est là, d'après ce qu'on raconte, que Marie habita avec son fils Jésus. A l'extrémité de la chapelle se trouve un petit autel fait de petits morceaux de pierre, qui semblent maçonnés avec de la terre. Cet autel est long d'une coudée et a la forme d'un carré. On raconte que c'est notre cher seigneur Jésus

---

[195] la tradition veut que la Sainte Famille y ait séjourné pendant 3 ans, 6 mois et 10 jours (Otto MEINARDUS, *Monks and Monasteries of the Egyptian Deserts*, American University at Cairo Press, Cairo, Egypt, 1961, p. 285-287) [196] les coptes l'appelaient même « la seconde Jérusalem » ou « le second Mont des Oliviers ». (O. MEINARDUS, *op. cit.*, p. 289) [197] première église bâtie en Egypte, reconstruite au 12e ou 13e siècle. La tradition biblique veut qu'après sa résurrection Jésus ait rassemblé ses disciples pour bénir la maison qui l'avait abrité et pour y procéder au rituel de fondation d'une église. Telle est l'origine légendaire de l'église de la Sainte Vierge Marie du Deir al-Moharraq. (O. MEINARDUS, *op. cit.*, p. 287).

qui le construisit lui-même dans ses jeunes années, alors qu'il 170
habitait en cet endroit et qu'il avait l'habitude d'y jouer. En souvenir, il y a au-dessus du petit autel un grand autel construit sur quatre piliers, sous lequel brûlent toujours quatre lampes.

A l'extérieur de cette chapelle se trouve au milieu du chœur une fontaine d'eau pure qui rafraîchit grandement les religieux de l'endroit.

A partir de là, à main droite et en direction du sable et des montagnes s'étend un grand désert dont personne ne connaît la fin. Il est appelé le désert de Thébaïde et il s'étend vers l'Ethiopie et la Libye. Dans ce désert, il y avait jadis de nombreux endroits pieux. On raconte qu'il y en avait bien deux mille, parmi lesquels des églises, des couvents, des chapelles, des ermitages. C'est là qu'habitaient les saints pères dont parle saint Jérôme dans les *Vitae Patrum* et qu'on cite également dans *Institutiones Heraclitis*. C'est aussi dans ce désert que vécut un saint père appelé « Pancomius » [198] qui dirigea plusieurs couvents, parmi lesquels certains avaient sept mille religieux qui vivaient tous suivant la règle qu'avait révélée et apprise l'Ange de Dieu [199]. On lit aussi que dans ce même désert habitait un saint père appelé Sérapion [200]

---

[198] Pachôme, mort en 346. Il est en effet l'auteur de la première règle monastique, observée dans les couvents qu'il créa, près de Faou, sur la rive droite du Nil [199] d'après Palladius (*Lausiac History* 32,1) la règle lui fut dictée par un ange, qui lui ordonna de quitter sa vie d'ermite et de rassembler autour de lui de jeunes moines. L'ange donna à Pachôme une tablette sur laquelle était inscrite la règle. (Johannes QUASTEN, *Patrology* III, Westminster, Maryland, 1960, p. 56) [200] Sérapion, mort vers 362.

170 qui avait bien dix mille religieux sous ses ordres. Dans ce même désert habitait encore un autre vieux père appelé Theoiras qui dirigeait bien trois mille moines. Là habitait également un autre père appelé Isidore [201] qui avait un couvent de mille religieux et finalement y habitaient tant de vieux saints pères comme Ammonius [202], Evagrius [203], Pambo, Copres, Mucius et encore bien d'autres qui avaient chacun beaucoup de cloîtres et de congrégations sous leurs ordres, les uns de quatre cents personnes, les autres de cinq cents, certains de sept cents, qu'il est impossible de tout écrire.

On lit aussi dans le livre *Paradisus Heraclidis* qu'il y avait dans ce même désert des communautés de femmes, certaines comptaient quatre cents personnes. Tous, aussi bien hommes que femmes, vivaient du travail de leurs mains en grande pénitence et abstinence. Et de tous ces couvents et saints endroits, on n'en connaît plus un seul qui tienne encore debout, mais ils sont tous démolis et il n'en reste plus un souvenir.

---

[201] Isidore de Péluse (360-435) [202] Ammonas, l'un des plus anciens disciples de saint Antoine [203] Evagrius, mort en 399, auteur fécond et intéressant.

CHAPITRE 28. 171

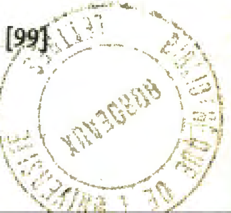
COMMENT ILS VOULURENT VISITER LE PREMIER ERMITAGE ET POURQUOI, ABANDONNANT CE PROJET, ILS RETOURNÈRENT AU CAIRE.

Arrivés à Dealmarach [204], ils s'y reposèrent un jour et voulurent voyager vers le couvent de saint Antoine [205], le premier ermite. Ce couvent se trouve de l'autre côté du Nil, près de la Mer Rouge, dans une vallée, entre de grandes montagnes. Ils voulurent aussi aller voir un autre couvent, qui se trouve à environ une demi-journée de voyage de là, en direction du désert, sur une haute montagne où l'on raconte que saint Paul [206], également considéré comme le premier ermite, habita et fit pénitence.

Mais lorsqu'ils commencèrent leurs préparatifs de voyage, ils prirent conseil auprès des religieux de l'endroit qui leur dirent que ces couvents n'étaient plus habités par des chrétiens, mais que tous les religieux avaient été chassés et les couvents étaient à présent occupés par les Arabes; c'est pourquoi il n'était pas fort possible de leur rendre visite pacifiquement. C'est pourquoi on conseilla à nos voyageurs de ne pas aller plus loin et de faire demi-tour. Ils louèrent un autre bateau avec lequel ils descendirent le fleuve jusqu'au Caire en deux jours et demi alors qu'ils avaient mis cinq jours à le remonter.

---

[204] voir note 193 [205] Antoine d'Egypte (né vers 250, mort en 356). Se retira à Pispir, du côté droit du Nil, dans un fort abandonné [206] Paul de Thèbes, généralement considéré comme le premier ermite chrétien (mort vers 340).



171 ## CHAPITRE 29.

COMMENT ILS QUITTÈRENT LE CAIRE POUR DAMIETTE ET ALEXANDRIE, ET DES ENDROITS VUS EN CHEMIN.

Revenus dans la ville où les mêmes marchands avaient aussi des affaires à traiter, ils furent d'avis d'aller à Damiette et à Alexandrie où habitaient ces marchands [207]. Ceux-ci demandèrent aux pèlerins [208] avec qui ils avaient voyagé de bien vouloir les accompagner pour visiter les environs. Les pèlerins furent enchantés et consentirent volontiers.

Après avoir fait tous leurs préparatifs, ils quittèrent le Caire et allèrent à Boulaq dont on a parlé précédemment; ils louèrent un petit bateau appelé une « ierme » [209], avec lequel ils descendirent le Nil pendant une demi-journée.

Ils virent des deux côtés du fleuve beaucoup de villages, de temples, d'endroits habités jusqu'à ce qu'ils arrivassent à une île [210] appelée Delta, car elle a la forme d'un Δ grec.

A cet endroit, le fleuve se divise en deux cours d'eau, en deux bras (quoique cela ne ressemble pas à un cours d'eau ou à un bras). L'un, à main gauche, va à Alexandrie et l'autre, à main droite,

[207] voir chapitre 23. GHISTELE et son chapelain ont remonté le Nil en compagnie de 5 ou 6 marchands italiens d'Alexandrie et de Damiette [208] GHISTELE et son chapelain [209] germe, bateau du Nil, voir note 190. [210] l'ensemble du Delta, qui est entouré par les 2 bras du Nil, est souvent appelé île par les voyageurs.

va à Damiette. Entre ces deux bras principaux se trouve l'île, fermée de deux côtés et dont le troisième côté, le plus court, longe la Méditerranée; il s'avère donc exact que cette île a la forme d'un triangle. Et quoique l'on dise que c'est une île, elle est cependant divisée par de nombreux petits cours d'eau, mais ceux-ci sont si petits qu'on n'en tient pas compte.

Cette île | est l'endroit le plus fertile d'Egypte, de telle sorte 172
que le pays tout entier était jadis appelé Delta. A l'extrémité même où le fleuve se divise en deux bras se trouvait jadis, d'après Diodore de Sicile, une des plus belles et des plus grandes villes que l'on puisse trouver au monde à cette époque, appelée Memphis [211].

Elle avait été fondée par un roi appelé « Ogdons » [212] à l'endroit le meilleur et le plus fertile de tout le pays. C'est là également qu'habitèrent jadis quelques rois d'Egypte, qui abandonnèrent alors la ville de Thèbes, dont on a parlé précédemment [213].

Dans cette ville habitèrent aussi tous les sages et savants d'Egypte, que saint Jérôme dans *In prologo Bibliae* appelle « Memphiticos vates ».

Mais à présent la ville est si délabrée qu'on ne la distingue même plus du sable.

D'aucuns disent que la ville du Caire s'appelait jadis Memphis, mais ce n'est pas vrai, sauf si la première Memphis avait été détruite

[211] GHISTELE l'a déjà visitée mais sans l'identifier ! voir chapitre 25 et note 174 [212] nom difficile à identifier. SANDYS [1611], p. 103, en fait également le fondateur de Memphis. D'après HÉRODOTE (II, 99) le fondateur de Memphis est le légendaire roi Ménès [213] erreur historique, c'est le contraire qui se produisit.

172 et si on avait fondé à un autre endroit une autre Memphis, avec les mêmes pierres et si la deuxième Memphis avait été appelée le Caire, comme cela a été le cas pour Damiette, Alexandrie, Tripoli et beaucoup d'autres villes qui ont été reconstruites à d'autres endroits, mais qui ont cependant conservé leur premier nom.

On pourrait également dire que l'actuelle ville de Memphis est le Caire, car le Caire n'est pas loin de l'endroit où la vieille Memphis se trouvait, il n'y a en effet pas plus d'une demi-journée de route entre les deux et le Caire est aussi l'endroit le plus proche et le plus connu des environs de Memphis, il se peut donc que le Caire s'appelât jadis Memphis.

Chapitre 30.

Comment le Nil se divise en divers cours d'eau.

Ils descendirent donc le fleuve en gardant le bras du Nil à main droite et ils virent des deux côtés beaucoup de villages et de bonnes terres, des prairies, des pâturages, des terres cultivables, des vergers et des jardins, de telle sorte que c'est un des endroits les plus agréables à longer en bateau. On voit aussi le long de cette même voie beaucoup de petites îles dans le fleuve, la plupart sont habitées. Le long de leurs rives, on voit de ces bêtes appelées crocodiles, dont on a déjà parlé [214].

[214] voir chapitre 19, p. 157.

Ils continuèrent donc à descendre le fleuve pendant environ deux jours et arrivèrent à un autre bras du Nil qui part aussi vers la droite, mais qui n'est pas aussi profond car on le traverse à maints endroits.

Ce bras, au-delà de la partie qui mène au Caire [215] est appelé là « Tanis Carbee » [216] ou « Carabuch ».

Sur ce bras, au-delà de la partie qui mène au Caire [217], se trouve un bel endroit, fort habité et qui s'appelait « La Mossore » [218], où eurent lieu de nombreuses batailles au temps où les princes chrétiens, descendants de Godefroy de Bouillon [219], possédaient la Terre Promise. A cet endroit eut lieu la sanglante bataille pendant laquelle le roi Louis IV de France [220], descendant de Hugues Capet, fut fait prisonnier par les païens tandis que la plus grande partie des barons de France, de nombreux nobles et aussi un grand nombre de simples soldats furent tués ou noyés.

| Ceci est décrit plus longuement dans l'histoire de Godefroy 173
de Bouillon. Lors de cette expédition, la majeure partie de la Terre Promise et des territoires au-delà de la mer retourna

[215] passage incompréhensible, dû à une erreur du copiste qui écrit deux fois la même phrase [216] voir note 9. Le bras de Tanis était en effet le plus occidental [217] Ghistele explique ainsi fort maladroitement la situation de Mansourah, qui se trouve sur le bras de Damiette, et non de Tanis, après l'embranchement qui va du Caire à Tanis [218] Mansourah, où les Croisés furent défaits en 1221 et où saint Louis fut battu et fait prisonnier en 1250 [219] Godefroy de Bouillon, chef de la première croisade, fut le premier roi de Jérusalem [220] erreur pour Louis IX de France.

173 rapidement entre les mains des païens, sauf la ville de « Sur » ou « Tyrus »[221] qui résista encore longtemps.

Ces événements eurent lieu en 1352[222]. Et dès que les païens eurent à nouveau Damiette, ils abattirent toutes les belles murailles et les tours dans le fleuve[223] pour que les chrétiens, au cas où ils reviendraient en force, n'y trouvent plus de forteresse.

Ce bras du Nil[224] mène à « Tamnis »[225], que l'on appelle là « Tinees », et à « Faraminen »[226].

Mais le sultan ne permet pas aux bateaux étrangers d'y naviguer de peur que l'on n'étudie et ne connaisse cette région du pays.

La petite île située entre ce bras et celui où se trouve Damiette est appelée l'île de « Maloc ».

Le troisième grand bras du Nil, qui coule près de celui qui mène à Rosette et à Alexandrie, est appelé bras d'« Esturion »[226a], parce que s'y trouve un endroit appelé « Esturion ». Le sultan ne veut pas non plus que des bateaux y passent, pour les mêmes raisons que celles citées ci-dessus. Il semble donc que le Nil ait bien six ou sept bras, qui créent chacun de petites îles qui sont cependant considérées comme n'en faisant qu'une.

---

[221] Tyr, l'actuelle Sour, au Liban [222] erreur, l'expédition de saint Louis dura de 1248 à 1254 [223] le sultan Beïbars fit démolir Damiette en 1251, et la fit reconstruire plus à l'ouest sur le Nil [224] même erreur, voir note 217 [225] non pas Tanis, mais Tenis, dans le lac Menzala [226] Tell Farama [226a] il s'agit peut-être de l'Eshtom (du grec *stôma*), débouché du lac Borolos dans la mer.

Chapitre 31. 173

De la situation de Damiette.

Après avoir dépassé ce premier bras qui les aurait menés jusqu'à Tanis et Tell Farama, ils arrivèrent à Damiette qui jadis s'appelait « Pelusium »[227].

Damiette se trouve sur le fleuve, à environ deux milles de la mer, du côté droit du deuxième bras du Nil, lorsqu'on descend le fleuve. Elle a la forme d'une demi-lune, comme Cologne sur le Rhin, mais elle est nettement plus petite. Elle est située dans la plus belle région du monde, tous les fruits qui y poussent dépassent en grandeur ceux des autres régions avoisinantes.

A l'extrémité de la ville, en direction de la mer, se trouve de chaque côté du fleuve une tour carrée avec des créneaux, qui ressemble assez aux tours de la porte de Venise, mais en moins grand. Entre ces deux tours, une grosse et solide chaîne est toujours tendue au travers du fleuve pour qu'aucun bateau ne puisse venir de la mer sans être vu et pénétrer dans le pays. Là se trouvaient également, sur ordre du sultan, beaucoup d'hommes d'armes.

Vincent dit dans son *Speculum Historiale*[228] que cet endroit était

---

[227] erreur faite par de nombreux voyageurs, cf. Belon [1547]; p. 103 a et note 313. Péluse est actuellement Tell Farama [228] Vincent, dit de Beauvais (± 1190 ± 1264), auteur d'une encyclopédie des connaissances scientifiques de son époque.

la terre de Gessen [229], que le roi d'Egypte avait donnée au patriarche Jacob et à ses enfants, comme étant la région la plus fertile d'Egypte.

Dans les environs, le climat est plus tempéré qu'ailleurs en Egypte, car il y pleut plus régulièrement qu'ailleurs.

Dans cette région, il y a également abondance de toutes sortes de produits laitiers, de produits de la mer et de poissons frais, de quantités de viandes, de volailles, d'oiseaux domestiques et sauvages et d'oiseaux merveilleusement petits.

Beaucoup de belles vignes y poussent également; on y trouve tous les légumes, salades et arbres fruitiers imaginables et surtout
174 beaucoup de ces arbres qui portent | des pommes du paradis que l'on appelle « mousi » [230]. Tout y est également meilleur marché qu'à n'importe quel autre endroit d'Egypte. Les païens y sont aussi beaucoup plus gentils envers les chrétiens que n'importe où ailleurs.

Aux alentours de cette ville pousse beaucoup de bon riz qui se développe à peu près comme l'avoine chez nous, généralement dans les endroits bas et humides. Beaucoup de cannes à sucre poussent là également dans les environs, elles ressemblent à de grands joncs. Lorsqu'on arrache les feuilles, on voit dessous des espèces de tiges de roseau espagnol, mais les bourgeons ne sont pas aussi éloignés les uns des autres et entre les bourgeons, dans les tiges, se trouve le sucre.

---

[229] *Genèse* XLV et XLVII. La terre de Gessen est une région située dans le Delta oriental, entre Zagazig et l'entrée du wady Toumilat. L'auteur a déjà fait allusion à la terre de Gessen au chap. 4, p. 137 [230] bananes.

CHAPITRE 32. 174

COMMENT ILS ARRIVÈRENT À DAMIETTE. DES TEMPLES ET AUTRES CURIOSITÉS DE CETTE VILLE.

Arrivés à Damiette, ils logèrent dans la maison d'un des marchands avec qui ils étaient venus. Ce marchand leur offrit bonne chère et joyeuse compagnie et il ne voulut pas que nos voyageurs paient.

Pendant qu'ils résidaient là, ils furent menés dans deux belles églises chrétiennes, l'une tenue par les Jacobites et dédiée à saint Georges, l'autre tenue par les Grecs orthodoxes et dédiée au prophète Jérémie qui, dit-on, y séjourna et y fut enterré. Mais il vaut mieux croire ce que saint Jérôme dit dans le « Prologue » de son *Commentaire sur Jérémie,* à savoir que ce prophète séjourna et fut enterré dans une ville appelée Tanis, située non loin de Damiette.

Damiette fut jadis très puissante, elle avait trois murailles différentes, à la manière de fausses braies [231], la plus éloignée étant située le plus bas, de telle sorte qu'elles se protégeaient l'une l'autre. Elle avait jusqu'à vingt-huit tours principales, très épaisses et très solides, chacune atteignait la hauteur de trois ou quatre étages superposés.

On dit aussi qu'environ cent mille hommes habitaient dans cette ville, mais aujourd'hui elle n'a plus ni murs ni portes et elle est ouverte, comme la plupart des lieux habités de ce pays.

---

[231] terme de fortification qui désigne une « enceinte basse qui s'élevait du milieu du fossé », voir note 46 dans l'édition de J. COPPIN.

Elle est située à un autre endroit que jadis [232], car autrefois elle se trouvait sur la mer, au bout du fleuve. Là se trouve d'ailleurs encore une tour, sur la même rive que celle de la Damiette actuelle; on y monte la garde nuit et jour. Lorsque les veilleurs aperçoivent des bateaux, ils montrent par signes leur nombre afin que chacun soit sur ses gardes.

Le sultan a permis aux gens qui habitent près de la mer, dans de petits villages, de fuir s'ils apercevaient plus de quatorze bateaux, mais s'il y en a moins de quatorze, ils ne peuvent fuir sous peine d'être gravement punis, mais ils doivent organiser leur propre défense, et tous ceux qui habitent des endroits connus ne peuvent pas non plus fuir, mais doivent organiser la défense avec les autres. Si des bateaux arrivaient et si des veilleurs, par négligence, ne les signalaient pas, ils subissaient des châtiments corporels, si bien que la surveillance des côtes est toujours très bien faite.

CHAPITRE 33.

LA SITUATION DE LA VILLE DE TANIS, À L'EXTRÊME BOUT DU NIL [232 a].

175 | Nos voyageurs résidèrent donc à Damiette et firent bonne chère avec les marchands dont il a été question ci-dessus. Ils se promenèrent ici et là et posèrent des questions au sujet de diverses choses et places. Ainsi, on leur parla d'un endroit très célèbre dans l'*Ecriture Sainte,* situé sur l'extrême bras du Nil, en direction de la Terre Promise, à environ vingt milles de Damiette, assez

[232] voir note 223 [232 a] confusion de Tanis et Tenis, voir note 225.

proche du village de « Cattia » [233] dont on a parlé précédemment : 175
cet endroit s'appelle Tanis. Jadis c'était une belle ville, plus grande que Damiette, mais à présent ce n'est plus qu'un petit village. Un peu plus à l'intérieur des terres et non loin de cet endroit se trouvait un château-fort entouré de doubles murailles et de sept grandes et solides tours. Il exista encore longtemps après que la ville eut été détruite, ainsi qu'on peut l'apprendre plus en détail dans l'histoire de Damiette.

C'est là que résidait le roi qui se noya dans la Mer Rouge. C'est là aussi qu'eurent lieu tous les miracles que Moïse accomplit devant ce roi, ainsi que le mentionne le prophète David qui dit « Coram patribus eorum fecit mirabilia » [234]. On raconte également que c'est là que Jérémie a été lapidé et enterré pour la première fois. Ensuite, son corps fut transporté à Alexandrie, ainsi qu'en fait foi à divers endroits saint Jérôme.

C'est à Tanis que coule le dernier bras du Nil, ainsi qu'on l'a dit ci-dessus, et il se jette finalement dans la mer. C'est aussi un bon port pour les bateaux, mais à certains endroits l'eau n'est pas très profonde, aussi, peu de bateaux y viennent, si ce n'est par hasard, à cause des vents ou de la mer ou pour se préserver d'une tempête. Et une fois dans ce port, ils ne sont pas débarrassés de toute crainte et ceci pour diverses raisons. D'abord parce qu'aux alentours de l'entrée du port, il y a des bancs de sable, ce qui est assez dangereux pour les bateaux qui ne les connaissent pas. Ensuite parce que dans les environs habitent des gens appelés

[233] oasis de Qatia, voir chap. 4, p. 137 [234] voir note 97.

Bédouins, une sorte de peuple indigène, des gens très mauvais, violents et voleurs, qui volent tout ce qu'ils peuvent et tout spécialement les étrangers et, si par hasard des bateaux entrent dans le port, ils font de leur mieux pour les piller, de sorte que chacun craint cet endroit et l'évite si possible.

Certains disent que la tête de saint Jean-Baptiste a été longtemps cachée à Damiette, après avoir été transportée de Jérusalem où elle a été trouvée pour la première fois. Ces faits furent révélés à un moine par une étoile, ainsi qu'en témoigne « Ludolphus »[235] dans ses livres et ainsi qu'on le trouve aussi dans l'histoire de la décollation de saint Jean-Baptiste.

Donc, après que nos voyageurs eurent séjourné cinq ou six jours à Damiette, les marchands qui habitaient à Alexandrie voulurent rentrer chez eux et ils désirèrent que leurs compagnons, venus avec eux du Caire à Damiette, les accompagnent à Alexandrie Ils leur promirent de les faire revenir sains et saufs au Caire, ce qui rassura nos voyageurs.

176

CHAPITRE 34.

COMMENT ILS PARTIRENT DE DAMIETTE POUR ALLER À ALEXANDRIE ET DE LA SITUATION DE CETTE VILLE.

Après leur séjour à Damiette, ils firent leurs bagages et partirent. Ils louèrent un petit bateau appelé un « gryp »[236] et descendirent

[235] il s'agit de Ludolphe de Saxe (c. 1300-78), dominicain qui composa notamment une célèbre « Vita Christi » [236] de l'arabe « qârîb », canot.

le fleuve jusqu'à la mer; et de là, ils longèrent la côte d'Egypte 176
vers l'ouest en direction d'Alexandrie, ce qui fit environ deux jours et demi de voyage; ils dépassèrent le bras appelé « Lestu-rion »[237], ainsi que celui qui coule à Rosette et à d'autres endroits comme « Adep », « Demehuch »[238] et bien d'autres encore, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à Alexandrie qu'on appelle aussi « Conopicum »[239] ou « Rijschijch »[240]. Cette ville a de très belles murailles, tours et portes, de sorte que de l'extérieur c'est une belle chose à voir. Elle est beaucoup plus longue que large et elle s'étend sur toute sa longueur au bord de la mer. Elle a de doubles murailles construites en fausses braies[241]. Séparées l'une de l'autre d'environ cinq décamètres se dressent de grosses et grandes tours bâties en pierres blanches.

La température est très mauvaise[242] dans les environs, si bien que quelqu'un qui y arriverait, y resterait quelque temps et ne prendrait pas garde, surtout au froid, deviendrait facilement malade, car il y fait très chaud et parfois si froid que c'en est fort étonnant. Il y pleut également si fort que l'on peut à peine marcher dans les rues, mais la pluie ne dure pas longtemps et ne pénètre pas loin dans l'intérieur du pays où le ciel est serein.

[237] voir note 226a [238] peut-être Damanhour [239] confusion entre le site d'Alexandrie et l'ancienne Canope [240] confusion vraisemblable entre Raschid (Rosette) et Alexandrie [241] voir note 231 [242] plusieurs voyageurs ont parlé du « mauvais air » d'Alexandrie, KIECHEL [1588], p. 389-390; VILLAMONT [1589], p. 282 a-b.

176 Cette ville eſt entourée de sable sec sauf le long de la mer et de la Barbarie où on ne voit que des marais dans lesquels vivent de grandes quantités d'oiseaux.

Un peu vers la droite, sur la côte, à environ cinq milles d'Alexandrie se trouve une tour appelée « la Tour d'Arabie »[243] où on monte toujours la garde. C'eſt là, dit-on, que la belle Blanchefleur[244] fut enfermée pour être offerte à un sultan d'Egypte à cause de sa beauté. Un jeune homme qui l'aimait, appelé Floris, la rechercha jusque-là et fit tant qu'il arriva dans sa chambre, dans cette tour, au moyen d'un panier plein de roses dans lequel il fut monté et à cause duquel il leur arriva par la suite beaucoup de souffrance et de chagrin, ainsi qu'on peut le lire avec plus de détails, dans leur hiſtoire.

Aux alentours de cette ville poussent plus de câpriers que partout ailleurs dans cette région, ils ressemblent assez aux groseilliers et se développent en largeur, comme le fait le pourpier. Les fruits sont les câpres, qui ont de petites semences jaunes comme les chrysanthèmes, mais il faut les cueillir avant qu'ils soient mûrs[245].

Arrivés donc à Alexandrie, ils trouvèrent deux doubles portes qui s'ouvrent en sens inverse et qui sont gardées de près : on

[243] s'agit-il de la Tour-des-Arabes (Borg el-ʿArab), à 48 km. à l'oueſt d'Alexandrie ? Ghiſtele se tromperait alors dans l'évaluation des diſtances (5 milles) [244] allusion au célèbre roman moyen-néerlandais « Floris en Blancefloer », écrit par Diederik van Assenede vers 1250. Cependant, la belle Blanchefleur ne fut pas vendue à un sultan d'Egypte, mais bien à l'émir de Babylone ! [245] cf. Belon [1547], p. 97 b et p. 125 a; Kiechel [1588], p. 338.

demande à chacun qui il eſt, d'où il vient et ce qu'il apporte, et chacun doit donner là un centième de sa fortune[246] et un dixième de tous ses autres biens[247]. Toutes les lettres que l'on a sur soi sont portées au seigneur de la ville qui les examine. Cela se passe ainsi car cette ville eſt une ville marchande, située sur la côte, qui forme frontière et qui fourmille de riches marchands venus de toutes les nations, comme des Turcs, des Barbares, des Espagnols,
des Génois, des Vénitiens, des Italiens, des Catalans, | des Abys- 177
sins, des Tartares, des Persans, des idolâtres, des Arabes et de toutes autres nations imaginables; mais en vérité, il vaut mieux penser que cette manière d'agir eſt due davantage à l'avidité qu'à autre chose, car la visite d'Alexandrie représente pour le seigneur de l'endroit une source ineſtimable de revenus.

La plupart de ces nations ont chacune leur propre maison que l'on appelle là : « Fondigoes »[248]. Les Vénitiens en ont deux car ils y sont très nombreux. C'eſt là que nos voyageurs logèrent avec les marchands qui y avaient leur logis. Ceux-ci les traitèrent si bien qu'ils ne purent rien payer durant tout le temps qu'ils y passèrent. Ces fondiques ont une forme assez carrée et ressemblent très fort aux « khans », logis que l'on a décrits précédemment[249], mais à l'intérieur, ils sont différemment conçus, avec des allées et des étages, deux ou trois l'un sur l'autre, avec des chambres tout

[246] Kiechel [1588], p. 334 mentionne aussi ces droits de douane : « un pour cent de son argent » [247] Arnold von Harff [1497] parle également du droit de 10% qui frappe les marchandises (éd. Malcolm Letts, p. 93 et n. 1) [248] fondiques, maisons servant à la fois d'entrepôt de marchandises et de lieu d'accueil pour les étrangers [249] voir note 1.

177 autour où logent les marchands; les étages inférieurs sont de simples voûtes qui s'appuient chacune sur elle-même et où chaque marchand enferme ses marchandises. Ces endroits sont appelés là magasins. Au milieu se trouve un emplacement où les marchands apportent, échangent, emballent ou déballent leurs marchandises. Chaque soir, lorsqu'il commence à faire sombre, les serviteurs de l'émir et seigneur de la ville viennent fermer tous les fondiques, afin que les marchands ne soient pas maltraités par les païens.

Quant à l'aspect de la ville, elle semble très belle et très riche de l'extérieur, mais à l'intérieur, elle n'est en grande partie qu'une pauvre chose, car sur dix maisons, à peine six tiennent debout, sauf dans la rue Saint-Marc qui traverse la ville de part en part et aussi dans quelques rues qui mènent aux portes de la ville. Ces rues sont fort peuplées et ont de belles et riches maisons.

Mais cette ville a un grand défaut, car elle est dépourvue d'eau pure, à l'exception de l'eau de pluie, recueillie par des citernes, ou l'eau des conduites qui coule partout sous la ville. Cette eau vient d'un canal en provenance du bras du Nil qui passe à Rosette. Ce canal n'est pas assez alimenté en eau pour que des bateaux y naviguent, sauf lorsque le fleuve est en crue. Ce canal n'arrive qu'à une lieue de la ville et l'eau y est donc amenée par un grand nombre de conduites qui traversent le sous-sol de la ville et partout, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de la ville, on a construit de grands puits carrés où celui qui le veut peut puiser de l'eau. Par ces puits, on nettoie les conduites chaque année [250],

[250] cf. BELON [1547], p. 94 b.

car sinon ces dernières seraient aussitôt sales et remplies de sable et si ces conduites n'étaient pas entretenues, il faudrait aussitôt abandonner la ville.

Ils virent également dans cette ville le sultan « Mayetto » [251], dont on a parlé précédemment, qui tenait fort bien son rang et qui passait ses loisirs parmi les oiseaux de proie, les gerfauts, les laniers et de nombreux faucons et pèlerins. Pour les soigner, il paie cinquante ou soixante hommes, mais ils chassent peu devant le fleuve, c'est-à-dire qu'ils chassent peu le héron, mais ils chassent plutôt dans les champs les bêtes sauvages dont il y a là abondance. Ces fauconniers ne pratiquent pas la pipée, ne font pas de bruits, ou ne crient pas comme chez nous, mais ils ont de petits tambours aux flancs sur lesquels ils frappent en faisant beaucoup de bruit, ce qui est très étrange et très agréable à voir et à entendre.

CHAPITRE 35. 178

COMMENT ILS DURENT MARCHANDER LE PRIX QU'ILS PAYÈRENT PAR TÊTE À ALEXANDRIE ET D'AUTRES HISTOIRES.

Dès leur arrivée à Alexandrie et quoiqu'ils fussent accompagnés de marchands habitant la ville, nos voyageurs furent appelés, en tant que marchands, par l'interprète de cette ville, appelé « Jennibeey », un mameluk. Celui-ci leur demanda d'où ils venaient et où ils voulaient aller. Ils répondirent qu'ils venaient de Candie [252]

[251] voir notes 51 et 54 [252] Crète.

178 et qu'ils venaient faire quelques achats. Là-dessus, il répliqua que c'était faux, qu'ils venaient de Jérusalem et du Caire, il leur dit aussi combien de temps ils étaient restés dans ces villes et qu'il désirait cinq ducats [253] par personne pour son droit; mais entretemps ils parlèrent des marchands avec qui ils étaient venus et d'autres choses, de telle sorte qu'il se contenta finalement de deux ducats, en laissant tomber le droit du seigneur. Et s'ils continuaient à se conduire comme des marchands sans être reconnus, lui-même se tairait volontiers, dit-il, mais s'ils étaient reconnus, cela leur coûterait dix fois plus cher.

Pendant qu'ils étaient dans cette ville, il arriva une chose triste à voir. De Barbarie vinrent dix fustes et deux belles galères, remplies d'hommes d'armes appartenant au roi de Tunis, avec à leur tête un grand seigneur de ce roi, qui voulait aller à La Mecque, où Mahomet fut enterré. Ils avaient fait prisonnier en pleine mer, en dehors du port d'Alexandrie, un petit bateau chrétien qui arrivait de Sicile avec du blé et d'autres marchandises, et, cet exploit accompli, ils débarquèrent à Alexandrie où on leur fit fête et leur offrit bonne chère. Le seigneur du château et presque toute la population allèrent à leur rencontre et les menèrent ainsi en triomphe à l'intérieur de la ville, tout en criant, chantant, jouant de la trompette, tant et si bien que l'on n'entendait ni ne voyait plus rien. Tous les compagnons de guerre, les pirates et les autres,

[253] von Harff [1497], *op. cit.*, p. 93 et n. 1 mentionne aussi ces droits de douane à Alexandrie. En 1497 chaque marchand devait payer 2 ducats et chaque pèlerin 5. Comparer Kiechel [1588], p. 334.

marchaient en tête, avec leurs épées et leurs boucliers, tout en se 178
battant et en sautant, selon la coutume de ce pays. Les archers suivaient en ordre, derrière eux venaient les seigneurs du bateau, ainsi que les seigneurs de la ville, avec leurs mameluks et derrière venaient enfin les prisonniers, au nombre de vingt-trois, attachés l'un à l'autre par une grosse chaîne au cou. Les soldats et les enfants les frappaient tellement que ce spectacle faisait pitié à tout le monde. Ils traversèrent ainsi, au son des trompettes, toute la ville pour qu'on puisse bien les voir. Le seigneur et d'autres hommes d'armes furent menés à la cour du seigneur de la ville. Quelques prisonniers furent, d'après ce que l'on raconte, tués, et les autres furent emmenés en Barbarie. Nos pèlerins, ainsi que d'autres marchands, firent de leur mieux pour en acheter quelques-uns, mais cela ne réussit pas.

Chapitre 36.

Des églises, endroits et choses que l'on voit à Alexandrie, ainsi que de pigeons qui portent des lettres.

Pendant qu'ils séjournaient à Alexandrie, on les emmena visiter la ville. Et en allant à la porte de « Rousette » [254], ils rencontrèrent d'abord une église appelée Saint-Saba [255], qui se trouvait à main

[254] menant à Rosette [255] Kiechel [1588], p. 336 mentionne également « un petit monastère, appelé Saint Saba », habité par des moines grecs. Il parle d'une « pierre en marbre blanc, sur laquelle sainte Catherine aurait

179 gauche dans la rue, c'était une fort belle bâtisse qui ressemblait | à un couvent grec. Au milieu il y a une sorte de chaire maçonnée en pierre, à laquelle on accède des deux côtés par huit marches. Cette chaire est si haute qu'un homme peut passer debout en dessous. Elle est couverte tout autour de plaques de marbre blanc. C'est là qu'ils chantent l'Evangile et que se déroulent beaucoup d'autres services religieux, suivant leurs rites. Le chœur est fermé, suivant l'usage grec, et à gauche du chœur, il y a une chapelle avec un autel. A main gauche dans cette chapelle pend une statue de Marie peinte jusque sous les épaules, c'est une des statues faites par saint Luc[256], comme on le dit de la statue de « Sardenay »[257] et de celle qui est à Rome. Elle est peinte en couleur brune, qui ressemble à la couleur de la chair, car un peu de rouge perce à travers le brun, le nez est long, le menton a une fossette et quelques petites fossettes creusent également les joues, la bouche est petite, les lèvres sont rouge cerise, les yeux sont noirs et l'expression du visage est assez noble, telle est donc l'apparence de cette statue.

A l'endroit où se trouve cette église, la pure sainte Catherine pleura quelque temps lorsqu'elle vint de Chypre, après la mort de son père.

été martyrisée », située à l'entrée de l'église. Ghistele ne semble pas au courant de l'histoire de cette pierre. D'autres voyageurs la mentionnent aussi : Breydenbach [1483], éd. Larrivaz, p. 71; Giraudet [1554], p. 76 a; Teufel [1558], p. 10; Villamont [1590], p. 283 b. [256] selon des légendes médiévales, saint Luc passa pour avoir été un peintre : c'est ainsi qu'on lui attribua la statue peinte de Marie qui se trouve à Sainte-Marie-Majeure, à Rome [257] lieu non identifié, qui doit se trouver en Syrie, entre Damas et Hama (Livre VI, chap. 10).

De cet endroit, on les mena vers la rue de Saint-Marc, la plus 179
belle de toute la ville et le long de laquelle le saint évangéliste saint Marc fut traîné, attaché à la queue d'un cheval, jusqu'à l'extérieur de la porte qui mène à Rosette, jusqu'à un endroit où se trouve l'église construite en l'honneur du saint chevalier saint Georges. Là, le saint évangéliste fut décapité et transporté ensuite à Venise, d'après ce qu'on raconte.

Arrivés environ au milieu de cette rue, dans une petite rue de traverse, à gauche, ils virent le cachot[258] dans lequel sainte Catherine fut emprisonnée.

C'est une petite pièce voûtée où on loge à présent diverses bêtes. A droite en entrant, derrière la porte, il y a un trou dans le mur, on ne peut pas le fermer en le maçonnant d'après les dires des chrétiens. Il semble que c'était jadis une porte qui a été maintenant entièrement maçonnée à l'exception de ce trou. On raconte que c'est par ce trou que sainte Catherine prêchait souvent le peuple et répandait la parole de Dieu. Juste devant cette prison se dressent deux colonnes de marbre[259], chacune d'un côté de cette petite rue, elles ont quelques petites taches rouges et ont sensiblement la même couleur que la pierre qui se trouve à Jérusalem à l'endroit où saint Matthias[260] fut choisi comme apôtre, après que Judas se fut pendu. Ces colonnes ont une hauteur d'environ six brasses. Elles semblent avoir été maçonnées à moitié dans le mur de cette

---

[258] cf. Breydenbach [1483], p. 69-70; Kiechel [1588], p. 337; Teufel [1588], p. 10 [259] cf. Teufel [1588], p. 10 [260] *Actes des Apôtres*, 1, 23-26.

maison et à moitié en dehors. C'est à ces colonnes, dit-on, que furent attachées les roues avec lesquelles aurait été martyrisée la sainte vierge Catherine, elle y fut décapitée et portée par les anges de là jusqu'au mont Sinaï où son corps fut ensuite trouvé et amené à l'endroit où on le visite aujourd'hui, ainsi qu'on va le décrire ci-après plus longuement [261].

On raconte aussi que les païens ont souvent essayé d'enlever les colonnes mais ils n'y sont jamais parvenus, car ils furent chaque fois retenus par de telles entraves qu'ils les laissèrent à leur place et n'y touchèrent plus. Quoique d'aucuns disent qu'elle fut décapitée à cet endroit, d'autres cependant prétendent que le supplice eut lieu en dehors de la ville, là où se trouvent encore
180 deux | belles colonnes.

Dans cette même rue, que l'on appelle le grand « Besaer » [262] de Saint-Marc, il y a encore une autre église [263], construite en l'honneur de saint Marc, à l'endroit où il habita et où il fut fait prisonnier, le jour de Pâques, alors qu'il disait la messe. Il fut ensuite traîné par terre, une corde au cou, tout le long de cette rue, jusqu'à l'endroit où il fut décapité et enterré jusqu'à ce que son corps fût transporté à Venise.

Cette église est tenue par des chrétiens jacobites.

Ensuite nos voyageurs furent conduits à une autre église encore, dédiée à saint Michel, également tenue par les mêmes chrétiens.

---

[261] voir Livre IV, chap. 7, p. 197 [262] du persan « bazar » : marché [263] cf. BREYDENBACH [1483], p. 71-72; LUBENAU [1588], p. 704; GIRAUDET [1554], p. 76 a; Savary DE BRÈVES [1605], p. 235.

Ils y virent le tombeau du comte Jean de Solms qui était arrivé 180
là en venant de Jérusalem et du monastère de Sainte-Catherine et du Caire avec d'autres nobles, pour retourner chez lui à bord de galères d'Alexandrie et de « Trasigo » qui étaient là à ce moment; parmi ces seigneurs, il y avait Bernard van Breydenbach [264], Philippe Van Bicken, Maxime Smasmus Van Koppelsteyn, Fernand van Mernawe, Jaspar van Bulach, Joris Marcx, Nicolas de Groote, Henri van Schawenberg, Zegemont van Marszbach, Pierre Velsch, Jean Basinus, un jacobin et deux moines franciscains, appelés Thomas et Paul. Nos voyageurs connaissaient ces deux derniers car ils les avaient souvent rencontrés à Jérusalem.

On leur montra également un endroit où se trouvaient beaucoup d'édifices plus vieux encore et délabrés. Il y avait là une pierre carrée [265], de couleur rouge, si haute qu'un bon lanceur pourrait à peine lancer sa fronde par-dessus. La base de cette pierre est assez large et le sommet est pointu. Sur tous les côtés sont gravés d'étranges animaux, des oiseaux et d'autres figures qui tiennent lieu de lettres, si bien que personne ne peut les lire à présent, tout comme ceux qu'on peut voir dans les grandes pyramides et les vieilles chapelles de l'autre côté du Nil. Cette pierre ressemble beaucoup à celle qui se trouve à Matariéh [266]; il en existe trois

---

[264] le récit de BREYDENBACH, qui voyagea de 1481 à 1483, est l'une des sources de l'auteur [265] l'obélisque d'Alexandrie, en granit rose [266] voir chap. 22, p. 161-162, l'obélisque de Sésostris Ier à Héliopolis. Les autres voyageurs parlent des *2* obélisques d'Alexandrie et de l'obélisque de Constantinople : BREYDENBACH [1483], p. 71; ARAMON [1549], p. 134-135;

180 semblables dans le pays, à savoir les deux précitées et une troisième à Constantinople [267]. Cette troisième fut érigée là par un empereur de Constantinople pour montrer l'étendue de sa puissance. On lit des histoires analogues au sujet d'Alexandre, de Jules César, d'Hercule et de bien d'autres princes célèbres.

Dans cette ville, il y a deux hautes collines [268], faites avec grand labeur et grand art. Sur l'une se trouve une grande tour carrée où l'on monte toujours la garde, et lorsque les veilleurs aperçoivent des bateaux, ils font des signes à l'aide de petits drapeaux qu'ils élèvent et indiquent ainsi leur nombre et leur pays d'origine.

Dans cette ville ainsi que dans d'autres endroits en Egypte, on a recours à un moyen très étonnant, et c'est le suivant. Les grands seigneurs, les marchands et d'autres encore ont généralement tous des pigeons apprivoisés qu'ils envoient porter des lettres et qui reviennent ensuite à l'endroit d'où ils sont partis [269].

De cette façon, dès que les marchands aperçoivent des signes envoyés par les veilleurs, ils vont aussitôt trouver le seigneur de la

---

PALERNE [1581], p. 30-31; François DE PAVIE [1585], p. 140; LUBENAU [1588], p. 708; BELON [1547], p. 94 a : « L'une est droite, et entière; l'autre est couchée et rompue ». Est-ce parce que le second obélisque est cassé que GHISTELE ne le mentionne pas ou est-ce parce qu'il ne s'en souvient plus ? [267] il s'agit d'un obélisque de Thoutmosis III érigé à Constantinople par Théodose II [268] elles sont aussi mentionnées par VON HARFF [1497], p. 97; THENAUD [1512], p. 23; KIECHEL [1588], p. 338; LUBENAU [1588], p. 708; BELON [1547] : « les montagnes des balayures » faites de décombres antiques [269] au sujet de ces pigeons voyageurs, voir PALERNE [1581], p. 221 et note 856; HARANT [1598], p. 27 et p. 198; COPPIN [1638-1646], p. 486 et note 649.

ville et lui demandent de bien vouloir leur prêter une de ses barques à rames pour aller à la rencontre de ces bateaux et les saluer courtoisement.

Dès qu'ils ont la permission, ils mettent des hommes dans la barque et rament vers les grands bateaux qui sont encore loin en pleine mer, et ils emmènent avec eux un des pigeons apprivoisés.
Arrivés aux bateaux, ils s'informent des marchandises | que ceux-ci 181
apportent et ils écrivent aussitôt une petite lettre qu'ils suspendent au cou du pigeon ou sous son aile et le laissent s'envoler; le pigeon revient aussitôt à la maison où il a été élevé. Les marchands, qui l'attendent, l'attrapent et examinent la lettre et s'ils pensent que cela peut leur être utile, ils prennent aussitôt un autre pigeon et le font voler vers Le Caire ou vers Damiette pour avertir leurs collègues de l'arrivée des marchandises et pour qu'ils soient sur leur garde. De même les seigneurs s'envoient l'un l'autre des pigeons dès qu'ils en ont besoin. Il y a là énormément de pigeons qui sont utilisés pour les messages courts et rapides, mais quoique diverses personnes aient des pigeons, personne ne peut les faire voler avec des lettres sans la permission du seigneur de la ville.

CHAPITRE 37.

DE DIVERSES CURIOSITÉS SITUÉES EN DEHORS D'ALEXANDRIE.

Lorsqu'un chrétien vient pour la première fois à Alexandrie et veut aller se promener en dehors de la ville, il doit donner pour ce premier voyage un demi-ducat, et ensuite il peut sortir aussi

181 souvent qu'il veut, sauf les pèlerins, car ceux-ci ne peuvent sortir sans la permission du seigneur de la ville.

Et, une fois à l'extérieur du côté de la mer, les chrétiens ne peuvent pas non plus dépasser certaines limites [270] vers la gauche, qui sont d'ailleurs indiquées, étant donné qu'on ne veut pas que soient vues la ville et l'étendue de sable située entre la mer et la ville car il suffirait de peu de chose pour transformer cette étendue de sable en île, en la coupant du continent, et ensuite il suffirait d'en faire une place-forte dirigée contre la ville.

Mais en tout cas, il est permis d'aller jusqu'au vieux château, qui est un bâtiment très solide avec une grosse et forte tour, mais pas plus loin. Et, plus loin, en direction de la mer, à environ six ou sept portées de trait, le sultan actuel [271] a fait construire un nouveau et beau château, appelé « Le Ferrelon » [272]. Ce château est situé de façon presque semblable à la manière néerlandaise, si bien que de là on peut bombarder tous les navires qui se trouvent dans le port. Il a toujours un capitaine propre qui ne dépend pas du seigneur de la ville.

On a construit deux murs qui touchent presque au vieux château [273], avec de solides tours, séparées l'une de l'autre par

---

[270] comparer SANDYS [1611], p. 89 : « Les ruines forment divers monticules, dont l'ascension est interdite aux chrétiens afin qu'ils n'obtiennent pas une vue générale trop exacte de la ville » [271] Qaïtbay fit en effet construire un fort le long du port de l'Est, en 1480, au nord de l'ancienne île de Pharos, où était situé le Phare antique [272] confusion entre le fort de Qaïtbay et le Pharillon qui se trouvait en face, sur la pointe de Silsileh [273] le vieux château se trouve à l'ouest de l'enceinte, voir plan d'Alexandrie chez BELON [1547], p. 92 b.

quinze ou seize décamètres. Cette promenade est très belle, 181
particulièrement lorsqu'arrivent des navires étrangers, elle permet aussi de voir à quelle nationalité appartiennent ces étrangers.

Sur l'étendue de sable dont on vient de parler, il y a un moulin à vent en pierre blanche, comme on en voit beaucoup en Artois, mais en Egypte, c'est une curiosité car on n'en trouve pas un dans tout le pays.

De l'autre côté d'Alexandrie et à environ une portée de trait des portes se dresse, sur une colline de sable, une colonne faite d'une seule pierre, très grande et extraordinairement haute, si bien qu'un bon frondeur ne pourrait lancer une pierre au-dessus [274]; cette colonne est si grosse que six brasses suffiraient à peine à en faire le tour. Au sommet et à la base, elle a un double pied [275]. Elle s'appelle la colonne de Pompée [276], parce que sa tête et les cendres de son corps, amenées par un de ses chevaliers appelé Putrecordus [277], y furent déposées.

On raconte aussi que sur cette colonne se trouvait une idole qui tomba par terre et se brisa sous l'effet de la prière de la chaste et

---

[274] la colonne Pompée, située au S.-O. de la ville moderne, en dehors de l'ancienne enceinte arabe, mesure 30 m. de hauteur totale, le fût mesure 22 m. et la circonférence est de 9 m [275] l'auteur décrit ici, fort maladroitement, le chapiteau et le piédestal de la colonne [276] « L'attribution traditionnelle du monument est sans fondement historique; d'une inscription grecque sur la partie occidentale de la base, ... il résulte que la colonne fut érigée par l'éparque (ou préfet ?) d'Egypte Publius en l'honneur de l'empereur Dioclétien ». *Guide Bleu, Egypte,* 1971, p. 228 [277] il s'agit d'un officier de Pompée, appelé Cordus, cf. notamment LUCAIN, *Guerre civile,* 8, 715.

182 | cultivée sainte Catherine. Celle-ci surpassait en connaissances tous les docteurs et femmes savantes qui ont jamais existé, comme la fille de « Tiri »[278], la mère de « Dionisii »[279], « Calpurina »[280], « Siterea »[281], « Ithobertina » ou « Lesbia »[282], « Sappho »[283], « Centona »[284], qui a écrit en remployant des vers de Virgile, « Aresia », encore appelée « Androgenes », « Gaeya » qui parle bien, « Forne », « Angeriona »[285] la doctoresse, la nymphe « Carmentis »[286], que l'on appelle « Nicostrata », qui inventa la première l'alphabet latin, « Minerve »[287], qui inventa les chiffres et la manière de tisser le drap, « Noema »[288], sœur de « Tubals » et de Cérès, et encore bien d'autres qu'il serait trop d'énumérer ici et qui ne surpassèrent pas en connaissances la chaste vierge sainte Catherine.

---

[278] Didon la Phénicienne (Tyr) [279] Sémélé, fille de Cadmos et d'Harmonie, qui, aimée par Zeus, enfanta Dionysos [280] Calpurnia épousa Jules César en 59 av. J.-C. [281] Cythérée ou Vénus, dont le lieu de naissance passait pour être l'île de Cythère, au S.-O. du Cap Malée [282] la femme dont s'éprit Catulle porta le sobriquet de Lesbia, son nom réel étant Clodia [283] la fameuse poétesse Sappho de Lesbos [284] la poétesse Proba composa vers 360 de notre ère un *Centon virgilien* [285] s'agit-il de la déesse romaine Angerona ? [286] la nymphe Carmentis (ou Carmenta) joua un rôle de prophétesse et on l'identifia ainsi notamment à Nicostratè [287] à Pallas-Minerve fut attribuée l'invention d'un grand nombre de techniques artisanales [288] Na'ama et Tubal-Qain sont les enfants de Lamech et de Zilla selon les Jahvistes. Le rapport avec Cérès est-il lié au fait des débuts de la civilisation après le déluge ?

CHAPITRE 38. 182

DE DIVERS ENDROITS QU'ILS VISITÈRENT APRÈS AVOIR QUITTÉ ALEXANDRIE ET EN RETOURNANT AU CAIRE.

Après que nos voyageurs eurent séjourné quelques jours dans cette ville et y eurent fait bonne chère, ils demandèrent aux commerçants avec qui ils étaient venus des conseils afin de pouvoir retourner au Caire et terminer leur voyage. Les commerçants les leur donnèrent volontiers et ils prêtèrent un de leurs serviteurs qui connaissait bien la langue (du pays).

Après avoir fait leurs bagages et pris congé, ils franchirent les portes de la ville, et, laissant à main droite la colonne de Pompée, ils prirent le chemin vers la gauche en direction de la mer. Ils arrivèrent ainsi à une montagne de sable, pas très haute, qui s'étend sur cinq ou six milles et sur laquelle on ne voit que de grands tas d'édifices en ruines, extraordinairement grands et gros. Le long de ce chemin qui mène à Rosette se trouve une espèce de fortification presque remplie de sable et sur laquelle il y a de grandes et grosses fondations de murs. On raconte que là s'élevait jadis la plus vieille ville d'Alexandrie[289], que le roi Alexandre fit construire d'après une de ses villes situées en Macédoine et appelée

---

[289] la ville arabe s'est en effet développée sur la partie ouest de l'emplacement de la ville antique. C'est pourquoi Ghistele se trouve dans les ruines de la ville antique en quittant Alexandrie.

182 Pella, par une personne appelée « Demoratus »[290], ainsi que Vitruve en parle in *Prologo primi libri de Architectura.* C'était la capitale de toute l'Egypte, où résidèrent divers rois, tous appelés Ptolémée.

A cet endroit se trouvait une des bibliothèques les plus belles et les plus célèbres, elle contenait des ouvrages sur toutes les sciences, écrits dans toutes les langues connues à ce moment dans le monde entier. Mais à l'époque où les Romains prirent la ville, ainsi qu'on peut le lire chez divers savants, la bibliothèque fut brûlée et pillée de fond en comble[291].

Dans cette ville eurent également lieu de grandes persécutions de chrétiens et de nombreux miracles, ainsi que l'écrit Eusèbe de Césarée dans son ouvrage « Histoire ecclésiastique », à divers endroits.

On dit aussi que devant cette vieille ville existait une île appelée « Farus »[292], sur laquelle se trouvait une tour, le long de la côte et où on montait toujours la garde. Cette tour reposait sur quatre voûtes de verre qui semblaient la soutenir à elles seules. Certains disent que c'est le roi Ptolémée Philadelphe[293] qui la fit construire, d'autres disent que c'est Alexandre. Et c'est l'une des sept merveilles du monde dont parlent les savants et, plus longuement, Pline.

---

[290] l'architecte d'Alexandre s'appelait en réalité Dinocratès (de Rhodes), cf. VITRUVE, *De l'architecture,* II, préface [291] en 48 avant J.-C., pendant le siège que Jules César soutint dans le quartier des Palais [292] l'île de Pharos, sur laquelle se trouvait le célèbre Phare d'Alexandrie, une des 7 merveilles du monde [293] le Phare fut construit sous Ptolémée I Sôter. Ptolémée II Philadelphe fonda le Musée.

Après avoir parlé ici d'Alexandrie, il faut dire qu'il y a dans le
monde, il est vrai, beaucoup de villes | appelées Alexandrie, comme 183
Alexandrie en Egypte dont on a parlé maintenant : il y a une autre Alexandrie en Asie, près de l'endroit où se trouvait jadis la grande et célèbre ville de Troie et une troisième en Scythie sur le fleuve « Tanays »[294], qui séparait l'Europe et l'Asie, ainsi que le racontent plus en détail Quinte-Curce et Justin.

A cet endroit, on trouve encore, lorsqu'il a beaucoup plu et que la terre est un peu ouverte, beaucoup de vieilles pièces qui n'ont plus de valeur[295], de beaux camées, des cornalines et d'autres pierres sculptées en diverses figures faites par une femme appelée « Marsia » qui surpassait dans cet art tout le monde et dont on parle beaucoup dans divers livres. Les gens de l'endroit en apportent chaque jour beaucoup à Alexandrie et les y vendent très bon marché.

Après avoir dépassé cet endroit, on arrive à un beau plateau, si égal que l'on pourrait rouler jusqu'à son sommet, et qui s'étend sur environ six milles.

Ensuite ils descendirent vers la gauche et arrivèrent tout de suite à la mer qu'on longe pendant dix milles jusqu'à une ville

---

[294] il s'agit de la fondation la plus septentrionale d'Alexandre, sur le Tanaïs (aujourd'hui le Syr-darja), en 327 avant notre ère, appelée de nos jours Kodschent - Leninabad. (QUINTE-CURCE, 7, 6, 25) [295] voir SANDYS [1611] : « Dans (ces monticules) on trouve souvent (surtout après un orage) des pierres précieuses et des médailles, portant gravées les figures de leurs dieux et d'hommes... », p. 89.

183 appelée Rosette, en laissant à gauche la mer et à droite un grand massif de sable plein de dattiers. Après avoir dépassé ce massif, ils laissèrent la mer à main droite et continuèrent ainsi à avancer jusqu'à la ville de Rosette, qui est un bel endroit habité, mais qui n'a ni portes ni murs.

Elle se trouve sur le Nil, à environ deux milles de la mer, et c'est le meilleur port de toute l'Egypte, car il est très large et très profond, de sorte que beaucoup de navires de toutes espèces, qui appartiennent au sultan, s'y trouvent amarrés. Mais les bateaux des chrétiens ne peuvent y venir pour les raisons mentionnées précédemment.

Au sud de Rosette et en direction de la mer, le Nil se prolonge à droite en un bras qui finalement se jette dans la mer. Il y a là une ville appelée « à la Bruele » [296], qui est aussi un bon port et où les bateaux chrétiens ont la permission d'entrer, mais ils ne peuvent pas aller plus loin à l'intérieur du pays.

Arrivés donc à Rosette, ils y laissèrent leurs chameaux et mulets, et louèrent un petit bateau pour remonter le fleuve vers le Caire.

En naviguant, on laisse à main gauche la grande île appelée Delta, dont on a parlé précédemment. Des deux côtés du fleuve, on dépasse beaucoup de villages et de bons petits hameaux jusqu'à ce qu'on arrive à un endroit situé à droite et où un cours d'eau se détache du Nil et parcourt un mille en direction d'Alexandrie. Là se trouve une île qui a bien sept ou huit milles, appelée « l'île

---

[296] il s'agit du lac Burullus, situé immédiatement à l'est de Rosette. Cf. LE VÉNITIEN ANONYME [1589], p. 2 b : « le lac de Brule ».

d'or » parce qu'elle est très fertile en toutes sortes de choses, comme du grain, des arbres, tous les fruits, les légumes, les salades, les vignes, le riz et le sucre. Elle appartient toujours aux reines et aux sultanes et est affermée chaque année vingt mille ducats.

Ils continuèrent à naviguer et laissèrent l'île à main droite. Ils virent à main gauche un beau site appelé « Fouwa » [297] ou « Foga », situé de biais en face de l'île précitée. Foua est aussi une belle ville, sans murs et sans portes, où l'on peut acheter tout ce dont on a besoin. On y trouve aussi les païens les mieux disposés envers les chrétiens de toute l'Egypte.

Après avoir quitté ce lieu et continué à remonter le fleuve, on passe devant un endroit où a existé une grande | et puissante ville 184
ainsi que le montrent les édifices et les murs en ruine [298].

Ensuite, toujours en remontant le fleuve, on arrive à main gauche à un beau village, appelé « Canamela » parce qu'il y pousse beaucoup de (cannes à) sucre. Avant que nos voyageurs n'arrivent à ce village, ils se firent mener à terre dans un très grand village appelé « Alterana » [299], situé à droite du fleuve. Ils firent cela parce que le serviteur qui les accompagnait leur avait dit que non loin de là, dans le désert, se trouvait le beau monastère de Saint-Macaire où on pouvait voir beaucoup de curiosités. Sachant cela, ils y passèrent la nuit pour partir le lendemain vers le monastère.

---

[297] il s'agit de la petite ville de Foua. Au 16e siècle, elle était une des villes les plus florissantes d'Egypte. Cf. BELON [1547], p. 100 b; VILLAMONT [1589-1590], p. 271 a [298] il s'agit probablement des ruines de Saïs, une des plus vieilles cités du Delta [299] du village de Terrana partait le chemin menant dans l'Ouadi Natroun, vers le monastère de Saint-Macaire.

184 A cet endroit se trouve une sorte de maison carrée, très solide, où résident en permanence un émir et un grand nombre de soldats du sultan pour protéger la contrée et les environs ainsi que le monastère, que le sultan tient en grande valeur.

Chapitre 39.

Comment ils visitèrent, en route pour le Caire, le monastère de Saint-Macaire et les curiosités que l'on y voit.

Ils restèrent donc cette nuit au village [300] et ils plurent tant au seigneur du château qu'il leur donna trois de ses mameluks qui les guideraient tôt le lendemain dans le désert jusqu'au monastère car sinon le voyage aurait été très pénible, tant à cause des soldats du château qu'à cause des Arabes qui sont toujours fort nombreux dans les environs.

Après avoir loué des mulets et des ânes, ils partirent le lendemain avec les mameluks et laissèrent leur petit bateau au village.

Ils voyagèrent pendant une journée environ en direction du désert vers le monastère. Celui-ci se trouve dans un grand désert plein d'animaux sauvages comme des léopards, des sangliers, des loups, des « mymonetten » [301] et d'autres encore. Selon la légende, les animaux ne font pas de mal aux gens sur les terres appartenant aux couvents.

---

[300] Terrana [301] une sorte de singe, de l'ancien français « mainmonnet » (variantes « memonnet, mimmonet, mymonnet). Fr. Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française,* t. V, Paris, 1888, p. 82.

Jadis ceux-ci s'élevaient au nombre de trois cent soixante-trois [302]; tous ces couvents suivaient la règle du saint ami de Dieu, saint Macaire. Maintenant, ils sont tous détruits, sauf le couvent principal et quatre autres situés à proximité.

Ce monastère a certainement les dimensions de l'abbaye de Baudeloo [303], mais il n'est pas aussi peuplé. Dès qu'on a franchi les portes et tourné un peu à droite, on arrive tout de suite à l'église, devant laquelle se trouve une sorte de petite chapelle ronde, très petite et ouverte de tous côtés, de telle sorte qu'on peut entrer et sortir de tous les côtés. A cet endroit, saint Macaire avait coutume de prêcher et d'enseigner aux gens la parole de Dieu, après être venu d'Arménie, pour faire pénitence ici.

Au milieu du chœur se trouve une petite tombe, légèrement surélevée et qui y est fort vénérée. Cinq lampes y brûlent en permanence. On raconte qu'il s'agit de la sépulture d'une pieuse personne, disciple de saint Macaire. Mais le corps de saint Macaire ne s'y trouve pas, car on raconte qu'il est parti de là pour voyager dans la partie ouest du monde, où il est mort. Nos voyageurs,
| entendant cela, firent répondre par leur serviteur, qui savait 185
parler la langue païenne, qu'ils étaient des pèlerins originaires de la ville où le corps du saint est tenu en grande vénération; il repose en effet dans un somptueux cercueil, dans un beau couvent de

---

[302] l'auteur exagère, il existait jadis une cinquantaine de couvents. Actuellement, il subsiste 4 couvents coptes dans l'Ouadi Natroun [303] l'abbaye de Baudeloo fut construite à la fin du 12e siècle dans la paroisse de Klein-Sinay au Pays de Waas. Les Gueux la détruisirent en 1578.

185 l'ordre de saint Benoît, à Gand. Les religieux s'en réjouirent grandement et ils reçurent nos voyageurs très bien et très amicalement.

Ce couvent possède plus de privilèges que les églises chrétiennes dans tout le pays, car les religieux peuvent faire sonner les cloches pour leurs services et leurs prières aussi souvent qu'ils le veulent, ce qui est interdit partout ailleurs dans le pays ainsi que dans toute l'Afrique et à Tunis sous le roi de Barbarie.

Ces couvents lèvent chaque année de lourds impôts sur la ville d'Alexandrie, impôts qui leur furent accordés par Mahomet en personne, pour la raison suivante : au temps où Mahomet était encore jeune et transportait des marchandises de ville en ville avec des chameaux et d'autres bêtes, il en transportait souvent également pour ces couvents et il leur apportait souvent aussi ce dont ils avaient besoin, et chaque fois qu'il arrivait, on lui faisait faire bonne chère pour qu'il soigne d'autant mieux les intérêts de ces couvents. Et à l'époque où Mahomet domina l'Arabie, l'Egypte et bien d'autres pays et essaya d'exterminer les chrétiens, et, en particulier, de détruire tous les couvents, les églises et en chasser les religieux, il arriva alors qu'il voulut aussi démolir les couvents de saint Macaire; mais le supérieur vint à lui et pria pour ses couvents qui se trouvaient dans le désert, il lui rappela l'amitié et le bon accueil qu'on lui avait donnés là. Sur ces paroles, Mahomet consentit à ce que le couvent reste debout, ainsi que quatre autres encore et il consentit aussi à ce que les cloches sonnent pour toutes les prières du jour. Il leur donna également de grandes rentes comme on l'a dit plus haut, et à défaut

de lui-même, les califes ou sultans qui lui succéderaient seraient tenus de payer les rentes. De tout ceci, on dressa un bel acte qui fut signé par Mahomet.

Les religieux montrèrent l'acte avec beaucoup de solennité à nos voyageurs. Il était en lin très fin, réduit en pâte et rendu lisse comme du papier et très brillant comme un miroir; la signature de Mahomet est une main, trempée dans l'encre et imprimée ensuite sur cet acte. Les religieux racontèrent que s'il y a quelque faute dans le paiement, ils vont avec cet acte devant le sultan, qui, dès qu'il le voit, les paie. Ils racontèrent aussi que lorsque le sultan voit la signature, il se comporte d'une façon extrêmement curieuse : il se lève et accepte l'acte avec grand respect, il le met sur sa tête et sur sa poitrine, il en caresse tous ses membres et, après l'avoir embrassé, il le rend aux frères avec beaucoup d'humilité.

Chapitre 40.

D'autres curiosités encore, situées aux environs de ce couvent.

| Près de ce couvent, du côté de la Barbarie, se trouve une 186
vallée[304] qui traverse le désert jusqu'à la mer et grâce à laquelle

[304] le bahr bela-mâ (« fleuve sans eau ») commence à l'ouest de l'Ouadi Natroun, à 6 km. des couvents. Le lit de ce « fleuve sans eau » est rempli de sable, sa largeur est de 12 km. On ne peut plus admettre aujourd'hui l'opinion qui en faisait une ancienne branche du Nil. (*Guide Bleu, Egypte*, 1971, p. 244-245).

186 les pirates, qui y venaient en bateau, causaient beaucoup de tort aux couvents. Mais notre seigneur Dieu, à la prière des pères qui y habitaient jadis, a remédié à ce danger : cette vallée est à présent tout ensablée de telle sorte qu'elle ne contient plus d'eau.

On raconte qu'un jour se leva un si grand vent dans les sables mouvants que la vallée qui était pleine d'eau fut toute remplie de sable et asséchée, et tout ce qui s'y trouvait fut étouffé et périt.

Quoique les frères racontent cette histoire, il semble impossible qu'un bras de mer soit arrivé jusque-là, car la mer est très loin et il y a aussi beaucoup de montagnes et d'endroits élevés formés de dunes de sable qui barrent le chemin; mais par contre il est bien vrai qu'un lac ait existé dans les environs, appelé « Lacus Meridus »[305], très grand et très large, où se jetaient de nombreux ruisseaux et rivières, ainsi qu'en parle plus longuement Ptolémée dans sa *Géographie*. On raconte également que jadis quinze princes d'Egypte s'assemblèrent et firent construire une pyramide sur l'un des cours d'eau qui se jetaient dans ce lac, ainsi qu'en parle Diodore de Sicile[306]. Et il est à présumer que la mer dont parlent les religieux, et qui serait venue si loin dans les terres, est en réalité le lac dont on vient de parler.

---

[305] lac Maréotis, également appelé lac Mariout, au S.-O. d'Alexandrie. GHISTELE semble confondre le lac Mariout et la légende qu'on a dû lui raconter au sujet du lac Moeris, lac artificiel de l'ancienne Egypte; voir notes 220 et 221 dans l'édition de SANDYS [306] DIODORE DE SICILE, I, 51, 52.

Dans cette vallée pousse[307] à présent du bon sel, qui sort de terre à environ un demi-pied de haut et qui ressemble tout à fait à un petit tronc d'arbre creux à l'intérieur[308], à la manière de petites maisons carrées, si bien travaillé qu'un ébéniste pourrait l'avoir taillé. Cela ressemble tout à fait aux petites maisons que les enfants font en paille et en joncs et que l'on a coutume de suspendre aux corniches des maisons de campagne[309]. 186

Aux environs du couvent il y a également beaucoup de pierres noires dans le sol, on les appelle les pierres gravées[310], elles sont

---

[307] l'auteur emploie ici le mot « wast », pousser, se développer. Pourquoi le sel « pousse-t-il » ? On a sans doute raconté à Ghistele que les pétrifications du bahr bela-mâ étaient dues au sel qui montait dans les plantes, les atrophiait et les desséchait. Cette explication est normale pour l'époque, puisqu'on croyait que le bahr bela-mâ était une ancienne branche du Nil [308] le bahr bela-mâ contient en effet des arbres pétrifiés, dont les troncs ont jusqu'à 8 et 10 mètres de longueur (*Guide Bleu, Egypte* 1971, p. 245) [309] on n'a pas gardé de trace de cette coutume mentionnée par GHISTELE. Elle se rapproche peut-être de l'usage du « rozenhoed » (chapeau de roses) qui était une sorte de couronne en forme de bonnets, dont on décorait naguère les églises et les rues à l'occasion de processions, et qu'on nommait plus communément « kroonen » (Edw. GAILLIARD, *Glossaire flamand de l'inventaire des Archives de Bruges,* section première, première série, Bruges, 1879-1882) ou encore de la « pinksterkroon » (couronne de la Pentecôte), fabriquée encore à Deventer, en papiers multicolores et décorée de lampions. On les suspend à un poteau, au milieu de la rue et les enfants dansent et jouent tout autour. (K. TER LAAN, *Folkloristisch woordenboek van Nederland en Vlaams België,* Den Haag, 1949, p. 300) [310] les aétites, pierres trouvées près de l'Ouadi Natroun et auxquelles l'opinion courante prêtait des vertus diverses, comme celle de faire accoucher les femmes enceintes (VILLAMONT [1589],

creuses à l'intérieur, où de petites pierres se développent naturellement[311]; ces pierres ont un grand effet thérapeutique pour les femmes qui accouchent et on en fait grand usage dans le pays.

Après cette visite, ils prirent congé des religieux et revinrent au village où ils retrouvèrent leur petit bateau. Ils offrirent un beau cadeau aux mameluks pour leur compagnie.

A nouveau dans leur bateau, ils remontèrent le fleuve, dépassant des deux côtés beaucoup de beaux villages et d'endroits habités, pleins de bêtes et dont la terre eſt la plus fertile au monde, la plus riche en pâturages, en terre labourée et en vergers pleins de fruits dépassant tous les autres.

Et après avoir navigué ainsi pendant une journée, ils arrivèrent à Boulaq, à l'entrepôt, et enfin au Caire. Là ils prirent congé des gens qui les avaient accompagnés et ils leur donnèrent un bon pourboire.

CHAPITRE 41.

LA DESCRIPTION GÉNÉRALE DE L'ÉGYPTE ET DES GRANDS DÉSERTS ET ANIMAUX SAUVAGES QU'ON Y TROUVE. — FIN.

187 | Vu qu'on a décrit ici quelques endroits particuliers en Egypte, nous allons aussi parler de l'aspeƈt général de ce pays.

---

p. 271 a; MORISON, éd. 1704, p. 166) ou celle de permettre l'identification des voleurs (BELON [1547], p. 96 b). [311] comparer COPPIN [1638], p. 345 : « ... elles ont assurément beaucoup de vertus, mais pour être bonnes il faut qu'elles soient creuses, et qu'elles aient quelque chose qui remue au dedans ».

Tout d'abord, la longueur de l'Egypte dépasse d'une moitié 187
sa largeur.

Dans sa longueur, elle s'étend à l'eſt le long de l'Arabie, la Syrie et la Mer Rouge jusqu'à la Libye qu'on appelle à présent la Barbarie, laquelle Barbarie se trouve à l'oueſt de l'Egypte.

Dans sa largeur, l'Egypte eſt délimitée par la Méditerranée au nord et par l'Ethiopie au sud.

Ce pays eſt tantôt fertile, tantôt pas, car seule la terre arrosée par le Nil porte des fruits, à cause de la chaleur et de la sécheresse qui règnent ailleurs. Et la partie fertile a la forme d'un triangle dont le plus petit côté eſt l'endroit où le fleuve n'a qu'un bras et dont le plus grand eſt celui où il se divise en plusieurs bras et cours d'eau. Tous les autres endroits du pays sont ensablés et ſtériles.

Ce pays n'eſt peuplé que dans les endroits fertiles mais jadis il était beaucoup plus habité, ainsi que le décrit Diodore de Sicile selon lequel sept millions de personnes habitaient jadis l'Egypte qui comptait alors plus de dix-huit mille belles cités. Il raconte également que c'eſt là qu'ont été découvertes l'aſtronomie, l'aſtrologie et l'arithmétique, et ceci principalement à cause de la luminosité permanente du ciel, car Lycurgue, Solon, Platon et bien d'autres encore qui font partie des premiers savants, ont trouvé les bases de leur savoir dans la logique et les lois apprises en Egypte. De même Pythagore, le philosophe le plus connu, y apprit la géométrie et l'arithmétique.

C'eſt là aussi que vivaient les meilleurs sculpteurs et les artisans les plus adroits de tous les métiers possibles au monde. Mais à

187 présent, on n'y trouve pas d'artistes, excepté ceux qui viennent de l'étranger. On y utilise beaucoup la nécromancie qui fut inventée, ainsi que le raconte saint Augustin dans le vingtième livre de la *Cité de Dieu*, par un roi appelé « Soreastes »[312], qui était né en riant, ce qui est un mauvais signe d'après les magiciens.

Quant aux habitations du pays, elles ressemblent assez à celles de Syrie.

Dans ce pays, il y a beaucoup d'animaux comme des léopards, des lions, des « lussernen »[313], des « mymonetten »[314], des magots qu'on appelle babouins[315], des sangliers et des loups. Il y a aussi des moutons, si grands qu'ils arrivent à la ceinture d'un homme et ils ont une queue si longue qu'elle traîne à terre et elle est plus large qu'un pied. Il y a aussi beaucoup de lézards et de crocodiles qui vivent dans le Nil. On trouve également dans ce pays un autre animal très étonnant, appelé cynocéphale, qui a une tête de chien et des membres d'homme; ses bras, ses jambes, son cou, son ventre sont blancs et nus comme chez l'homme, mais le long du dos il a une bande de poils rudes, de la largeur d'une paume, du

---

[312] il s'agit de Zoroastre dont notamment SAINT AUGUSTIN cite la légende relative à la naissance, *La Cité de Dieu,* 21, 14 (et non 20) [313] des loups-cerviers, de l'ancien français « loucerve » (variantes : lousserve, leuserve), FR. GODEFROY, *Dictionnaire de l'Ancienne langue française,* t. V, Paris, 1888, p. 28. Le *n* de « lussernen » résulte de la confusion courante entre *n* et *v* [314] voir note 301 [315] le magot est un singe cercopithèque macaque, sans queue, qui vit en Barbarie et à Gibraltar. L'auteur l'emploie sans doute comme synonyme de singe. En effet, le babouin ne ressemble pas au magot, c'est un singe cynocéphale d'Afrique, à queue et grosses lèvres.

haut du dos jusqu'à la queue. Cet animal marche droit comme un homme, mange et boit ce qu'on lui donne, que ce soit de la viande cuite ou crue, des fruits ou du pain. Il boit du vin, de l'eau et d'autres boissons qu'on lui donne et il est très civilisé à table lorsqu'il est apprivoisé. C'est l'animal le plus fidèle et le plus intelligent au monde, ainsi que Diodore de Sicile | le raconte plus 188
en détail dans son onzième livre. On lit que lorsque les Romains eurent vaincu l'Egypte et eurent emmené toutes les idoles du pays à Rome, ils capturèrent également l'un de ces singes cynocéphales qu'ils considérèrent longtemps comme un dieu, ainsi que Lucain l'explique dans son huitième livre. Saint Augustin parle également assez bien de ces animaux dans le premier livre de la *Cité de Dieu* au chapitre trente[316], il y dit qu'il est étrange que la déesse « Beretsnita », qu'on appelle la mère des dieux, ait enfanté le singe cynocéphale. On lit également dans le livre *De Naturis Rerum*[317] qu'un tel animal a été apporté en cadeau au roi Louis de France, après qu'il fut fait prisonnier en Egypte.

Il y existe encore beaucoup d'autres petits animaux qu'il serait trop long de décrire, comme des oiseaux, dont on trouve là différentes espèces, des perruches, des poules qu'on dit venir d'Inde[318] et toutes sortes d'autres volailles sauvages et apprivoisées.

---

[316] SAINT AUGUSTIN, *La Cité de Dieu,* III, 12 (et non I, 30, la référence est à nouveau fausse, voir note 312), s'étonne de la tradition qui fait de Cybèle la mère du Cynocéphale, identifiable à Anubis [317] THOMAS DE CANTIMPRÉ, *Liber de natura rerum,* éd. H. Böse, Berlin, 1973, dans le livre 3, 5, 10, mentionne le cynocéphale [318] dindes.

188 Il y a abondance de viandes de toutes sortes et aussi de poissons du fleuve et de la mer qui peuvent être mangés frais ou bien salés et séchés.

On y trouve beaucoup d'autruches [319] qui digèrent le fer et l'acier et dont on fait dans le pays des plumes d'autruche. Leurs pattes ressemblent à celles des veaux et elles ressemblent plus à de jeunes dromadaires qu'à des oiseaux. On les achète en Egypte à des prix raisonnables et on les mange comme un plat somptueux dans les banquets [320]. Elles sont si fortes qu'elles peuvent porter un homme sur leur dos.

Pour conclure, l'Egypte est un pays très chaud et sec. Les jours ne raccourcissent ni n'allongent comme ils le font chez nous; en effet, ils s'en tiennent à une durée qui varie peu. Le soleil s'y lève deux bonnes heures plus tôt et se couche quatre bonnes heures plus tôt qu'il ne le fait ici, dans les Pays-Bas.

Toutes ces différences proviennent de la situation du pays qui est plus à l'est qu'à l'ouest, car il y a une différence d'une heure par intervalle de quinze degrés, de telle sorte que ceux qui vivent à l'est voient le jour et le midi plus tôt que ceux qui habitent à l'ouest. L'Egypte se trouve sous le deuxième et le troisième climats, comme le savent les experts en cosmographie.

Ici se termine le troisième livre du voyage de Mr. Joos van Ghistele.

---

[319] Ghistele ne précise pas où il a vu ces autruches. Dans le Livre IV, p. 190, il décrit des autruches près de Suez [320] Harant [1598] mentionne également les autruches, et en particulier les cervelles d'autruche, comme mets rares et raffinés, p. 104.

LE QUATRIÈME LIVRE DU VOYAGE DE MONSIEUR JOOS VAN GHISTELE, qui raconte le départ d'Egypte vers l'Arabie et vers le monastère de Sainte-Catherine; les endroits saints situés dans les environs. La situation de la Mer Rouge. « Altor » [321] et La Mecque. Le royaume d'Aden. L'interdiction de voyager vers le pays du Prêtre-Jean. Et le retour à Alexandrie. 189

Chapitre 1.

Comment nos voyageurs quittèrent le Caire et firent leurs préparatifs pour voyager vers l'Arabie Heureuse et l'Arabie Pétrée.

Revenus donc pour quelque temps au Caire, ils commencèrent leurs préparatifs pour faire route vers l'Arabie Heureuse et l'Arabie Pétrée. Ces régions appartiennent en partie au sultan d'Egypte et en partie au roi d'Aden. Ils avaient l'intention de voyager à partir d'Aden vers les pays de Nubie, d'Abyssinie et d'Ethiopie, laquelle Abyssinie est appelée « Haute Inde », c'est là que règne le Prêtre-Jean [322] et qu'on peut visiter la tombe de l'apôtre saint Thomas.

Et une fois leurs préparatifs faits, ils prirent, sur les conseils des marchands de l'endroit, un interprète de ce pays, qui était

---

[321] Tor [322] voir note 71.

189 un chrétien Jacobite qui parlait bien l'italien et l'arabe et qui, depuis qu'il était tout jeune, avait fréquenté les marchands. Ils lui accordèrent une certaine somme d'argent par mois et ils se concertèrent avec lui pour mettre leur voyage au point. Ils se pourvurent d'abord de bons guides dignes de confiance, de « mockers »[323] de bons animaux comme des chameaux et des mulets, sur lesquels ils voyageraient et qui porteraient leurs provisions et ensuite tout ce dont ils pourraient avoir besoin en route.

Ils s'approvisionnèrent également en bons biscuits, en farine, en café, en vinaigre, en bonnes outres (ce sont des peaux de chèvre qui contiennent du vin, de l'eau et d'autres boissons), en bonne thériaque contre le venin (des serpents) qu'on trouve en grand nombre dans le désert, en fruits secs, en amandes, en citrons, en melons, en limons, en figues, en raisins secs, en bonne huile d'olive ainsi qu'en bons sirops, en grande quantité de sucre, sucre rosat et sucre candi, qui redonnent des forces et finalement tout ce dont ils auraient besoin en chemin.

Une fois prêts, ils apprirent qu'une caravane (c'est un groupe de marchands avec leurs biens) était sur le point de partir. Cette caravane comptait bien entre quinze cents et seize cents bêtes de somme, comme des chameaux, des dromadaires, des mulets, des ânes et des chevaux. Elle voulait se rendre à une ville marchande appelée Tor, située sur la Mer Rouge, ce qui était à peu près le chemin que nos voyageurs voulaient prendre. Ils connaissaient la date du départ, ils s'éloignèrent de deux milles du Caire et y

[323] moucres, voir note 2.

attendirent la grande caravane pour pouvoir voyager avec eux jusqu'à ce que leurs chemins se séparent, pour échapper aux dangers qui menacent ceux qui voyagent en petits groupes.

CHAPITRE 2. 190

DE DIVERS DÉSERTS; DE L'OISEAU APPELÉ AUTRUCHE ET D'AUTRES CURIOSITÉS ENCORE.

Et après avoir rejoint la caravane, ils voyagèrent d'abord à travers un petit massif appelé « Gebel Lachemar » qui se trouve très près du Caire. Ensuite, après l'avoir traversé, on arrive tout de suite dans une belle région plate et très fertile appelée « Allebercke » [324] où se trouvent bien quinze à seize villages dans un bois de palmiers grand de trois à quatre milles.

Après avoir dépassé cet endroit, ils laissèrent à main gauche le chemin qu'on prend pour venir de Jérusalem au Caire, et, après avoir voyagé un bon bout de chemin, ils arrivèrent dans le grand désert d'Arabie où ne pousse aucun fruit, où aucun animal ne pourrait vivre. Il est fait en grande partie d'un sable sec et coupant, mêlé de pierres. A certains endroits, il y a de grands arcs de dunes de sable comme il y en a en Hollande, au nord de « Tsgravenhaghe » [325]. Nulle part ils ne trouvèrent de l'eau, et cela pendant bien quatre ou cinq jours de voyage.

[324] Gebel el-aḥmar, puis peut-être le Birket al-ḥagg (Lac des Pèlerins), à 18 km. au nord-est du Caire, d'où partaient les pèlerins vers le Sinaï, voir note 36 de l'édition de LICHTENSTEIN [325] nom hollandais de La Haye ('s Gravenhage).

23

190 Ce désert comporte de grands dangers, par exemple le vent de sable mouvant qui y souffle avec violence ou bien également les serpents venimeux qui y sont en grand nombre.

Il y fait aussi étonnamment chaud le jour et froid la nuit; la rosée eſt si abondante que l'on croirait qu'il a plu.

Après avoir donc voyagé pendant quatre jours environ dans le désert, on arrive à un grand massif qui, à main droite, s'étend jusqu'au Nil et à main gauche tout le long de la Mer Rouge jusqu'à une ville appelée « Sagetten » ou « Sayetten »[326], qui eſt également située sur le Nil. Il s'étend ensuite vers l'Abyssinie et la Nubie.

Le premier endroit qu'on atteint dans le massif eſt appelé « Agerout »[327], certains l'appellent « Alheroc ». Là se trouve une petite maison, guère solide, où il y a un puits et de l'eau; mais cette eau eſt si saumâtre que les gens de l'endroit ne peuvent la boire si elle n'eſt pas mélangée à du sirop ou bien avec beaucoup de sucre. Dans cette petite maison n'habite généralement personne, mais à l'époque où les caravanes voyagent vers La Mecque où se trouve le tombeau de Mahomet, alors le sultan a coutume d'y envoyer le mois qui précède sept ou huit hommes qui ne la quittent pas avant que la caravane ne soit revenue. Ces hommes ne font rien d'autre que de puiser de l'eau avec des roues entraînées par des bœufs et cette eau, ils la déversent dans trois auges carrées[328]

---

[326] ces termes (Saʿid) désignent la Haute-Egypte, voir note 396
[327] Agéroud, où un siècle plus tard campera LICHTENSTEIN [1587], dans un caravansérail fortifié, p. 37 [328] comparer BELON [1547], p. 122 b.

pour que les pèlerins, les ânes, les chevaux, les mulets, les dromadaires, les chameaux et les autres animaux y boivent, puisque pendant les quatre ou cinq jours précédents ils n'avaient trouvé d'eau nulle part. Ensuite chacun peut en emporter dans des outres (ce sont des peaux de chèvre faites pour conserver l'eau) et quoique cette eau ait mauvais goût et soit saumâtre, les païens et les Arabes la boivent cependant.

Dans les environs on trouve beaucoup d'autruches, presque aussi grandes que des ânes, dont les pattes ressemblent fort à des pattes de veaux comme on l'a dit précédemment, mais dont les griffes sont plus grandes et plus longues. Elles ressemblent fort à de jeunes chameaux, mais leur tête ressemble à celle d'un eider. Leurs plumes ressemblent de loin aux poils des chameaux, et en tout cas, elles ressemblent plus à des bêtes de terre qu'à des oiseaux. Elles sont également si fortes qu'elles peuvent porter
une personne | sur leur dos. 191

Même si on voulait s'égarer du chemin qui mène à la Mecque, on ne pourrait le quitter car il eſt plein de « monioyen »[329] (ce sont des tas de pierres aussi grands que des maisons, faits de pierres que les passants jettent là l'une sur l'autre), de loin ces tas ressemblent à des montagnes. Du Caire jusqu'à la Mecque, il y a par voie de terre quinze jours de voyage.

---

[329] il s'agit d'une autre graphie du mot moyen-néerlandais « monjouw », poteau indicateur ou autre signe indiquant le chemin à suivre. L'origine de ce mot eſt le français « monjoie », hauteur, colline, montagne, tas, monceau, foule.

191 En continuant à voyager pendant environ douze milles à partir de là et en marchant toujours dans ce grand désert, en laissant à main gauche le grand désert d'Arabie et à main droite le massif montagneux dont on a parlé, on arrive à un endroit appelé « Souwees »[330], où se trouve une petite maison où il y a de l'eau, mais cette eau eſt encore plus mauvaise et plus saumâtre que celle dont on a parlé précédemment. Cependant les gens du pays la boivent, de même que les bêtes.

Après avoir dépassé cet endroit, on arrive à un village également appelé Suez. C'eſt le premier lieu habité que l'on ait trouvé en quatre ou cinq jours. On y conſtruit beaucoup de bateaux, et c'eſt le port de la Mer Rouge le plus proche du Caire.

Chapitre 3.

L'origine et la description de la Mer Rouge.

Pour mieux comprendre ce qui va être écrit ci-après, on doit savoir que la Mer Rouge eſt un bras de la Mer des Indes, tout comme la Mer qui vient jusqu'à Venise (appelée « Mare Adriaticum ») eſt un bras de la Mer appelée « Mare Mediterraneum ». Ce bras de la Mer Rouge était appelé jadis la Mer d'Arabie, car l'Arabie Heureuse et l'Arabie Pétrée bordent une de ses rives. Pour le longer, il faut compter quarante à cinquante jours de voyage. Il n'a pas

[330] le puits de Suez. Dans la suite de la traduction, j'ai chaque fois simplifié l'orthographe de « Souwees ».

partout la même largeur, car, à certains endroits, il eſt si large 191
qu'il nécessite une journée de voyage, tandis qu'à d'autres il en faut deux, et ailleurs il eſt encore plus large, selon les courbes et les golfes qu'il dessine.

Cette mer eſt également appelée dans l'*Ecriture Sainte :* « Mare Nicenum vel Cannosum », c'eſt-à-dire, la Mer des Roseaux ou la Mer des Joncs parce que jadis beaucoup de roseaux et de joncs poussaient le long de ses rives.

Dans cette mer, il y a tant de rochers qu'on ne peut y naviguer que de jour. Il y a aussi beaucoup de petites îles dont la plupart sont inhabitées, mais qui cependant avaient jadis porté des noms étranges, comme « Insula Magor », « Insula Panis », « Insula Diodori », « Insula Bachi et Antebachii », « Insula Socratis », « Insula daphina Polibii », « Insula Arapallad » et bien d'autres encore qu'il serait trop long d'écrire. Entre autres, il y a une île appelée « Asion Gabes »[331] que Salomon, lorsqu'il eut épousé la fille du roi d'Egypte, reçut grâce au discernement de son jugement. Du bois qui y poussait il fit faire des bateaux avec l'aide de marins de Tyr, auxquels il ordonnait de naviguer jusqu'à « Affer »[332] pour y chercher de l'or et d'autres choses qui lui étaient nécessaires.

Dans certaines de ces îles on trouve beaucoup de bois appelé brésil, qui eſt très rouge. Sont également rouges la plupart des

[331] il s'agit de Éçyôn-Gébèr, qui était un port à l'extrémité du golfe d'Aqaba. On l'appelle aussi Asiongaber (*I Rois* 9, 28; 10, 11; 10, 22; *2 Chron.* 8, 18; 9, 10) [332] il s'agit de la région aurifère d'Ophir, qu'on localise tantôt sur la côte occidentale de l'Arabie, tantôt sur la côte opposée des Somalis, plus vraisemblablement près du détroit de Bab al-Mandeb.

24

arbres et des fruits de toutes sortes qui poussent près de la rive. De même, à de nombreux endroits, il y a de la terre rouge dans le sol, et aussi une pierre qui est du bon vermillon, qui sert à
192 peindre. Et il est à présumer que | c'est pour cette raison qu'on appelle cette mer la Mer Rouge, quoique son eau soit pareille aux autres eaux.

Dans cette mer naviguent deux sortes de bateaux, les uns faits avec du fer ainsi qu'on les construit chez nous, et les autres sans fer. Ceux en fer peuvent naviguer à partir de Suez et dépasser le royaume et l'île d'Aden, Suez et Aden forment les deux extrémités de toute la Mer Rouge. Et avec les bateaux qui ne sont pas construits en fer, on peut naviguer sur la plus grande partie de la Mer des Indes, ce qui serait difficile avec des bateaux en fer en raison de la grande quantité de pierres d'aimant (qu'on appelle « magnetes ») qui se trouvent au fond de l'eau et qui sont capables d'attirer à elles fer et acier. C'est pourquoi elles détruiraient les bateaux comme on l'a souvent expérimenté ici jadis. Ces bateaux sont faits autrement que chez nous et ils ont aussi une autre forme. Ils sont un peu plus petits qu'une simple « Hulk » à marchandises[333], ils sont constitués de doubles planches clouées ensemble, de petites cordes faites avec la dernière écorce d'un palmier et avec l'écorce de noisetiers indiens et aussi avec des espèces de petits joncs dont on fait les cabas où l'on met les figues et raisins secs à vendre. Et au lieu d'ancres, ils ont de grandes pierres attachées par des cordes

[333] hourque, ancien navire hollandais de transport à fond plat, dont l'avant et l'arrière sont arrondis.

d'égale longueur sur lesquelles ces bateaux reposent. Ces bateaux 192
sont badigeonnés à l'extérieur et à l'intérieur avec de la graisse de poisson à défaut de goudron. Ils portent tous des doubles voiles triangulaires faites de la même matière que les cordes. Les mâts ne sont ni très grands ni très hauts. Certains sont faits de roseau indien.

Dans cette mer, dont le tour fait bien cinq mille milles, sans compter la Mer Rouge et la Mer de Perse, il y a divers grands poissons de formes étranges. Entre autres, on raconte qu'on y trouve des poissons bien plus grands que des baleines et dont la queue a une grandeur pareille à celle des voiles des bateaux normaux, de telle sorte que les bateaux qui y naviguent en souffrent parfois énormément. Mais les capitaines sont à présent sur leur garde et emmènent divers tonneaux recouverts de peaux d'animaux qu'ils balancent par-dessus bord avec des cordes pour que les poissons s'en occupent et laissent passer les bateaux.

Jadis les rois d'Egypte ont travaillé à faire couler l'eau de la Mer Rouge dans la Méditerranée et ils ont fait creuser de grands canaux pour que l'eau s'y déverse, mais, toutes choses bien considérées, on découvrit que ce n'était pas possible : le niveau de l'eau montrait en effet clairement que la Mer Rouge était de loin plus haute que la Mer Méditerranée, de telle sorte que l'Egypte et bien d'autres pays situés aux environs auraient été noyés, et la Mer Rouge, la Mer de Perse et la Mer des Indes asséchées. C'est pourquoi on abandonna ce projet, vu les dommages que les pays situés aux alentours auraient subis, ainsi qu'en parle plus longuement Diodore de Sicile, dans le deuxième livre de ses

histoires [334]. On saura également que toutes les épices et les marchandises d'Inde, d'Abyssinie, de Nubie, d'Ethiopie, de Taprobane [335] et d'autres pays et îles situés dans les environs et qu'on expédie en Syrie, en Egypte, à Venise, en Afrique et en France doivent pour la plupart être acheminées par la Mer des Indes
193 et | ensuite par la Mer Rouge dont on a parlé, dans l'un de ses ports comme Tor, « Gyddene » [336], « Mabelouc » [337], Suez ou dans un autre port, et de là les marchandises sont transportées à dos de mulets, sur des chameaux, des chevaux, des ânes, vers le lieu où on les demande.

Près du rivage de la Mer Rouge, il souffle généralement à toutes les heures du jour un petit vent frais, de telle sorte qu'il n'y fait pas aussi chaud et désagréable qu'à l'intérieur des terres.

C'est cette mer que les enfants d'Israël traversèrent à pied sec lorsque le roi pharaon était à leur poursuite et c'est là qu'il se noya avec tout son peuple, dont pas un sujet ne survécut qui aurait pu transmettre un message, ainsi qu'on le lit dans le livre de l'*Exode* au chapitre XIII [338]. De même, « Josephus » [339] écrit à ce sujet que le roi pharaon avait alors avec lui six cents chars armés, cinquante mille hommes d'arme à cheval et tant de fantassins qu'il y avait en tout deux cent mille hommes à la poursuite des

---

[334] l'ouvrage s'appelle la « Bibliothèque », sorte d'histoire universelle [335] la grande île de Taprobane est appelée aujourd'hui Ceylan [336] Djedda, le port de La Mecque [337] nom non identifié. Port situé près des eaux de Mara dont l'auteur parle p. 194. Dans ces environs, il existe Bir Mab'uq, mais ce n'est pas un port, il est trop loin de la côte [338] fausse référence, *Exode*, 14, 28 [339] FLAVIUS JOSÈPHE, 37-100 après J.-C.

enfants d'Israël. Le même Josèphe dit aussi dans le dernier 193
chapitre [340], dans lequel il parle des conquêtes du roi Alexandre, comment la mer de Pamphylie s'ouvrit une fois et fit place au roi Alexandre pour laisser passer son armée, au temps où il allait combattre le roi de Perse, ainsi que le mentionne plus en détail l'*Histoire d'Alexandre* [341].

CHAPITRE 4.

COMMENT ILS QUITTÈRENT LA VILLE DE SUEZ, VOYAGÈRENT DANS DIVERS MASSIFS MONTAGNEUX ET TROUVÈRENT LES ROSES DE JÉRICHO EN GRAND NOMBRE.

En quittant Suez dont on a parlé précédemment [342], on laisse à main droite en direction du sud le grand massif montagneux déjà mentionné et où se trouvent les couvents de Saint-Antoine et de Saint-Paul, les premiers ermites; ces couvents sont à environ cinq jours de voyage de ce village précité, à un jour de la Mer Rouge et à environ trois jours du Nil.

Et en voyageant ainsi, on rencontre à nouveau la Mer Rouge. On y trouve beaucoup de roses de Jéricho que les chameaux et les autres animaux broutent et mangent.

Ces roses n'existent nulle part au monde en plus grand nombre qu'à cet endroit et sur la route de Jérusalem au Caire, là où Marie,

---

[340] *Antiquités judaïques*, II, 20 [341] *Histoire d'Alexandre le Grand* par QUINTE-CURCE [342] chapitre 2, p. 191.

la sainte mère de Notre-Seigneur, voyagea lorsqu'elle fuit la terre juive pour se rendre en Egypte avec son fils, par crainte d'Hérode.

Après avoir longtemps voyagé, en laissant la Mer Rouge à main droite, on trouve, du côté droit du chemin également, divers puits d'eau situés à une certaine distance les uns des autres, qui bouillonnent comme un pot d'eau qui bout, cependant l'eau est froide et bonne à boire, différente de celle qui goûte la pierre et le sol. En particulier, il y a un puits, guère profond et si plat qu'on y fait boire les animaux sans qu'ils doivent y entrer; ce puits déborde tant il bouillonne et l'eau qui en sort coule alors en direction de la Mer Rouge, mais à quatre ou cinq portées de trait, elle disparaît et est engloutie dans le sol, on n'en voit plus trace, si ce n'est que la terre semble un peu humide. Certains disent que cette eau vient de la Mer Morte, à travers la terre, jusqu'à ce puits précité, et que
194 là elle se montre pour la première fois | . Ceci est également l'opinion de « Petrus de Aliaco »[343]. Ces puits s'appelaient les « eaux de Marach »[344], qui étaient si mauvaises et si amères que les enfants d'Israël ne purent les boire. Pour cette raison, Moïse y plongea un bout de bois et ces eaux devinrent bonnes et douces à boire;

[343] il s'agit vraisemblablement de Pierre D'Ailly (1350-1420), cardinal et théologien français, qui écrivit également de remarquables études de géographie

[344] les eaux de Mara (hébreu : mar = amère) dans lesquelles Moïse plongea une sorte de bois pour les rendre douces. On les appelle les sources de Moïse (Ayoûn Moûsa), ce sont de simples trous de 2 à 3 mètres de diamètre. La plus grande source, qui est la plus méridionale, serait celle que Moïse a rendue potable. (*Guide Bleu, Egypte,* 1971, p. 733).

tout cela se trouve plus amplement décrit dans le livre de l'*Exode,* 194
au chapitre XV.

A bonne distance de ces eaux, on voit sur la mer un petit village appelé « Mabelouc »[345], qui est aussi un port. C'est le premier endroit où arrivèrent les enfants d'Israël, après avoir traversé la Mer Rouge, lorsqu'ils étaient chassés d'Egypte; tout ceci est également décrit plus en détail dans le même livre de l'*Exode* dans de nombreux chapitres.

CHAPITRE 5.

LES VILLES ET ENDROITS SITUÉS ENTRE SUEZ ET LE MONT SINAÏ.

En quittant les eaux de Mara ou « Mabelouc », on arrive très vite à un grand massif montagneux, qu'on laisse à main droite, et à partir de là le chemin devient de plus en plus pénible, montagneux et difficile. Et après avoir longtemps voyagé de la sorte, on arrive à un endroit appelé « Hegghere » où il y a de l'eau en quantité raisonnable et où le chemin se divise en deux, juste devant un massif montagneux. La route à main droite retourne à la Mer Rouge et vers une ville marchande en Arabie, appelée Tor, et la route à main gauche (à environ cinq jours de voyage dans le désert) conduit à Sainte-Catherine et vers le Mont Sinaï. Nos voyageurs prirent cette dernière. Ils se séparèrent là de la grande caravane car celle-ci prenait la route de droite, et d'autres

[345] voir note 337.

194 personnes choisirent la route de gauche en direction du désert. A partir de cet endroit, en continuant à avancer, on progresse entre deux hautes montagnes, comme on en trouve dans les pays germaniques.

En chemin on rencontre beaucoup d'aubépines qui ont de petites feuilles dentelées tout comme la tanaisie, sur lesquelles poussent de petites fleurs blanches qui ressemblent à de petits bourgeons de pâquerettes blanches. On raconte que c'est avec des épines semblables que Notre Sauveur, Jésus, a été couronné pendant sa passion.

Dans cette région, où il y a des aubépines et quelques autres arbres, on trouve à certaines saisons de l'année une espèce de gomme qui pend aux feuilles, très claire et jaune, ronde comme une graine de colza et aussi douce que le miel. dont les gens du pays se servent beaucoup pour la nourriture. Dans leurs plats, ils l'emploient pour remplacer le beurre, le miel ou l'huile et ils l'appellent là manne[346], mais elle ne ressemble pas à celle qu'on ramène de « Cattay » ou de Perse et qu'on vend dans les épiceries[347].

Ils continuèrent à avancer longtemps, toujours entre les montagnes précitées, jusqu'à un endroit appelé « Achomeele ». Là se

---

[346] manne du Sinaï, produite par un tamarinier. Cf. BELON [1547], p. 129 a; KIECHEL [1588], p. 348-349 [347] il existe en effet différentes variétés de manne : manne de Briançon, produite par des mélèzes; manne d'Australie; manne du Kurdistan ... La manne de « Cattay » vient probablement de l'ancien Khanat de Djaghataï, second fils de Gengis Khan. Il avait reçu à la mort de son père (1227) les deux Turkestans. Il mourut en 1242.

rejoignent la route qui vient de Jérusalem ou de Damas en passant par Gaza et celle qui mène du Caire au couvent et à la montagne du Sinaï et également celle qui vient de Jérusalem ou de Damas en passant par Gaza et qui conduit à Tor dont on a parlé précédemment. Mais les routes qui mènent à Sainte-Catherine et à Tor ne sont pas longtemps parallèles, car ceux qui veulent aller à Tor obliquent très vite à droite vers la Mer Rouge. Et ceux qui veulent aller à Sainte-Catherine | doivent toujours se diriger vers la gauche 195
en direction du désert et des montagnes. De même ceux qui vont vers Tor, dès qu'ils sortent du massif montagneux, se retrouvent aussitôt sur un beau plateau tout lisse, très fertile, étonnamment grand et qui est appelé là la terre de « Pharam »[348]. Jadis, lorsque tout le pays était chrétien, elle appartenait au monastère de Sainte-Catherine et aux couvents des alentours, de telle sorte que tous les couvents de cette région retiraient leurs nourriture et moyens de subsistance de cet endroit. A présent on y voit encore beaucoup de dattiers, de figuiers, de vignes et d'autres fruits. Un peu de blé y pousse aussi, mais très peu, car les gens de l'endroit ne s'en occupent guère, vu qu'ils vivent surtout de fruits et de produits laitiers. A présent, cet endroit de « Pharam » est habité par des Arabes et des Bédouins, de telle sorte que les frères du Sinaï ou tout autre chrétien n'en tirent aucun profit.

Ils continuèrent à voyager à partir de l'endroit mentionné cidessus, où les routes se rejoignent, et arrivèrent soudain là où la route monte et descend fort, comme si elle était faite de rochers

---

[348] Ouadi Faran.

195 cassés; cette route est très pénible pour les animaux et dure bien huit ou dix milles, en tout cas jusqu'au monastère de Sainte-Catherine. De part et d'autre de la route il semble qu'il y ait beaucoup de bâtiments délabrés. On raconte que la plupart étaient des couvents d'hommes saints, ainsi qu'on peut le lire dans le livre appelé *Paradisus Heraclidis,* selon lequel l'Egypte et l'Arabie auraient jadis été pleines de pareils lieux-dits et de couvents.

En continuant toujours à suivre ce chemin difficile, on arrive à une petite vallée, entourée de très hautes montagnes abruptes. Cette vallée était l'endroit même où les enfants d'Israël et Aaron coulèrent le Veau d'Or qu'ils vénéraient. Et Moïse, voyant le peuple jouer et danser comme des idolâtres autour du Veau, perdit le contrôle de soi, brisa la première table des dix commandements de Notre-Seigneur et la jeta par terre. Pour ce péché vingt-trois mille hommes du peuple d'Israël furent massacrés. A cet endroit furent édifiés, sur l'ordre de Dieu, le tabernacle, l'autel, l'arche et toutes les draperies, les vases et les ornements du service divin. Il arriva aussi à cet endroit qu'Aaron et ses fils furent choisis par Dieu pour être les prêtres du peuple d'Israël. On dit également que c'est là que les enfants d'Israël se reposèrent pendant plus d'un an; tout ceci se trouve amplement décrit dans le livre de l'*Exode,* aux chapitres XXXII, XXXV, XXXIX, XL. Là aussi, il arriva que Dieu tout puissant envoya les dix commandements aux enfants d'Israël par l'entremise de Moïse, son serviteur, sous la forme de deux tablettes de pierre, gravées de telle sorte que sur l'une se trouvaient les trois premiers commandements et sur la deuxième les sept autres, ainsi qu'on le lit dans le même

livre de l'*Exode* au chapitre XXXIV. Les enfants d'Israël arrivèrent à cet endroit, conduits par Moïse, cinquante jours environ après leur départ d'Egypte, ainsi qu'il en est fait ample mention dans le livre précité de l'*Exode.*

Arrivés donc dans cette vallée, on voit au bout le monastère de Sainte-Catherine, entouré de trois côtés par des rochers étonnamment élevés et escarpés. Là repose son corps saint et c'est pour le visiter que nos voyageurs s'y étaient rendus.

Chapitre 6. 196

De la fondation et de la situation du Monastère du Sinaï.

Ce monastère est un très vieil édifice, fondé par l'empereur Justinien. De l'extérieur il ressemble à une bâtisse carrée, avec de gros murs solides et élevés et quelques fenêtres. Il n'a que deux portes, pas très grandes et couvertes de grosses plaques de fer pour se prémunir des incursions des Arabes et d'autres qui arrivent parfois à l'improviste, quoique, à cause de ces fortifications et aussi de la grâce de Dieu, ils ne fassent pas beaucoup de tort.

Le couvent ressemble à une petite ville, doublement divisée en petites rues bordées d'habitations, aussi bien en haut qu'en bas. Il y a deux puits d'eau, la meilleure eau que l'on puisse imaginer, qui semble avoir été accordée là par un miracle de Dieu. Si on continue à avancer, on arrive juste devant l'église; elle n'est pas très grande et est couverte de plomb. Elle descend un peu, de telle sorte qu'on y entre en descendant quinze marches de ce

196 côté et de l'autre (côté) huit marches. Tout est maçonné en pierres de marbre blanc [349]; à l'intérieur il y fait sombre et de nombreuses petites lampes y brûlent en permanence. L'intérieur est si proprement tenu que c'est fort beau à voir. (Dans cette église se trouvent de chaque côté huit colonnes au milieu du chœur, celui-ci est fermé sur lui-même, à la manière grecque, et ses douze colonnes renferment des reliques. A ces colonnes sont suspendues des tablettes sur lesquelles sont peints les saints qui sont dans chaque colonne et dont les fêtes sont respectées par les Grecs en suivant les douze mois de l'année) [350].

De part et d'autre de l'église, dans les murs latéraux, on trouve diverses chapelles, au nombre de douze. Il y en a six de chaque côté, pleines de reliques et devant chaque chapelle pendent également des planchettes sur lesquelles sont peints les saints qui y reposent et dont ils célèbrent la fête durant tout le mois qui s'y rapporte, de telle sorte que chaque mois a sa petite chapelle. Mais les religieux de cet endroit, qui sont appelés « Caloeyrii » [351] ont beaucoup plus de saints dans leur calendrier que nous.

---

[349] « Le pavé en marbre de couleurs et en porphyre admiré par les pèlerins du 15e siècle, et que l'on comparait à des damas, fut détruit par les Arabes à la recherche de trésors. Il fut restauré au 16e siècle et refait en 1714 ». (J. DAUMAS, *La Péninsule du Sinaï*, Le Caire, 1942, p. 390) [350] ce passage est assez confus et GHISTELE (ou le copiste) le répète quelques lignes après en confondant cependant quelques éléments. Dans sa description de la même église, KIECHEL [1588] mentionne 12 colonnes contenant des ossements de saints et sur lesquelles pendent des blasons de seigneurs allemands p. 351
[351] caloyers, calogers (du grec *καλογεροι*, bons vieillards) est le nom des moines.

Arrivés donc dans le chœur, on voit le maître-autel qui n'est rattaché à rien, de telle sorte qu'on peut y accéder de tous côtés, mais à droite, sous la voûte d'un arc, se trouve la tombe de la sainte vierge Catherine, faite en belles pierres de marbre blanc et devant laquelle pendent en permanence trois lampes allumées.

De chaque côté du chœur, il y a aussi une chapelle. De ces deux chapelles, on accède à une autre petite chapelle située derrière le chœur et qui est un lieu très saint et où nul ne peut entrer sans enlever ses chaussures. C'est là que Moïse, après le meurtre qu'il avait commis et à cause duquel il avait fui l'Egypte, gardait les moutons et c'est là également qu'il vit brûler le buisson d'églantine [352], lequel ne brûlait pas en se réduisant en cendres, mais restait toujours du même vert. C'est de ce buisson que Notre-Seigneur parla à Moïse et lui dit : « Viens à moi, mais enlève tes souliers, car le lieu est sacré ». Et c'est là que Dieu lui donna le bâton pour qu'il soit juge du peuple d'Israël et c'est avec ce bâton qu'il accomplit de nombreux miracles. C'est de là que Notre-Seigneur l'envoya aussitôt en Egypte pour délivrer les enfants d'Israël des
mains du tyran | d'Egypte, comme c'est écrit dans divers chapitres 197
du livre de l'*Exode*. Cette chapelle est aussi remplie de lampes, et à l'endroit où Moïse eut cette vision qu'on a racontée, se trouve à présent un autel, avec quatre petites colonnes, sous lequel brûlent en permanence trois lampes en souvenir.

---

[352] « eglantier bosch » ; plus loin Ghistele parlera de « doren-boom » (buisson d'aubépine), p. 199. De toute façon, il s'agit de variétés de ronciers.

197 CHAPITRE 7.

DE LA TOMBE ET DES RELIQUES DE LA VIERGE SAINTE CATHERINE.

Après avoir visité tout ce qui a été décrit précédemment, nos voyageurs prièrent instamment les religieux de l'endroit de leur laisser voir les reliques de la pure vierge sainte Catherine pour laquelle ils étaient venus jusque-là, ce à quoi on consentit, et on les mena à la tombe citée ci-dessus, qui est quelque peu surélevée, qui a une forme carrée et est en pierres de marbre blanc, dans lesquelles sont gravées toutes sortes d'images, de tous les côtés. Sur cette tombe a été réalisé un objet d'art, dont les religieux soulevèrent le couvercle avec grande cérémonie, en chantant diverses oraisons, et après que toutes les dévotions d'usage eurent été faites, ils leur montrèrent les reliques de sainte Catherine, qui se trouvent à l'intérieur. A savoir, sa tête et son bras gauche, dont quelques morceaux étaient cassés, de même que quelques morceaux de son bras droit; à part cela, ils ne virent pas d'autres reliques assez grandes pour être reconnaissables. Mais dire la vérité au sujet de ces reliques en général est difficile, car les Géorgiens prétendent posséder le bras droit; de même, les seigneurs de Rhodes affirment avoir également un bras et bien d'autres personnes disent pareilles choses; pourquoi ? Dieu seul le sait.

Les frères leur dirent aussi que jadis de l'huile avait coulé abondamment de ces reliques, huile qui possédait de curieuses propriétés thérapeutiques, mais à présent ce miracle ne se produit plus et les reliques sont sèches et nues.

Les frères dirent également que jadis un grand nombre d'oiseaux avait coutume de venir une fois l'an. Chacun portait dans son bec une petite branche d'olivier. Cela non plus n'arrive plus à présent, mais pourquoi ces changements ont-ils eu lieu, les frères ne le savent pas, si ce n'est que telle est la volonté divine.

CHAPITRE 8.

DE LA MANIÈRE DONT VIVENT LES RELIGIEUX DU MONT SINAÏ ET D'AUTRES CHOSES.

Après que nos voyageurs eurent visité tous les lieux saints, ils furent menés à l'endroit où ils se reposeraient et logeraient. En s'y rendant, ils passèrent par une petite place avec une mosquée à main gauche, où les païens et les Arabes des environs, qui habitent le désert, viennent tous les vendredis faire leurs dévotions, et cette faveur ne peut leur être refusée car ils sont, disent-ils, plus dignes de fréquenter cet endroit sacré que les chrétiens. Et les frères doivent alors donner à chaque Arabe qui y vient un pain et une assiette de potage et tous les autres jours de la semaine seulement un pain, sinon ils le prendraient de force, | si bien que les pauvres 198
frères sont en vérité très importunés. En dehors des vendredis, ces Arabes ne sont pas tolérés à l'intérieur, on leur donne alors le pain par une petite fenêtre [353], sauf si leurs capitaines arrivent,

---

[353] KIECHEL [1588] note la même coutume : « Mais pour éviter les intrusions par la porte du monastère, ils disposent d'un endroit spécial où ils descendent

198 car ceux-là, on les laisse entrer entre la première et la deuxième portes, et on leur donne là ce qu'ils désirent.

Après avoir donc dépassé la petite place dont on vient de parler, on arrive à un escalier qui mène à une galerie entourée de nombreuses cellules qui sont toutes des logements pour pèlerins. Au bout se trouve une chapelle, longue et étroite, où les prêtres latins disent la messe, vu que les frères de l'endroit ne veulent pas qu'ils la célèbrent dans leurs églises, parce qu'ils les tiennent pour excommuniés.

Dans ce monastère habitent des religieux qui font grande abstinence [354] et qui ne mangent jamais ni viandes ni poissons, mais qui se nourrissent en général de pain et de toutes sortes de fruits qui leur sont distribués à chacun, toutes les semaines, en quantité déterminée. Ils boivent rarement du vin, mais celui qu'ils ont est très bon. Ils mangent en général seuls, comme les chartreux, sauf les jours de fête, ils se tiennent alors dans leur salle à manger, par groupes d'environ quarante ou quarante et un; ils vivent selon la règle de saint Basile [355], en grande obéissance envers leurs

---

les aumônes dans un grand panier par-dessus le mur à l'aide d'une poulie », p. 350. Comparer la photographie de G. Gerster, *Sinaï*, 1961, p. 151. [354] même notation chez Belon [1547] : « ne mangent ne fourmage, ne beurre, ne chair », p. 128 b; Palerne [1581] : « ne mangent jamais chair, beurre, fromage, ni poisson, qui ayt sang », p. 185; Kiechel [1588] : « J'ai ouï-dire qu'ils avaient pendant l'année plus de jours de jeûne, qu'ils observent avec zèle, que de jours où la nourriture est libre », p. 350 [355] rédigée par saint Basile le Grand entre 358 et 364, la règle dite de saint Basile est en usage dans l'église orientale.

supérieurs. Ils remplissent leurs devoirs très dévotement en priant 198
sept fois la journée. En général ils prient debout, sans s'asseoir, à la manière grecque, car ils n'ont pas de chaise dans leur chœur comme nos prêtres.

Bien que ce couvent soit entouré d'une région stérile, les frères y ont cependant aménagé un beau verger, juste devant le couvent sur un rocher. Ils y ont tous les fruits, comme des pommes, des grenades, des oranges, beaucoup de bonnes poires, des figues, des olives, des amandes, des mûres et beaucoup de bonnes vignes qui donnent des raisins trois fois l'an, bien qu'à certaines époques de l'année (à savoir de mai à août) y pullulent dans l'air des espèces d'insectes volants qui ressemblent fort aux criquets, mais en un peu plus grand, et qui sont appelés « causletten » ou « laoustes » [356]. Ils font beaucoup de tort aux fruits des environs et aussi aux arbres, si bien que la plupart des arbres ont l'air d'être devenus tout secs, ce qui est fort dommage. Ces insectes volent tellement en essaim et en si grand nombre qu'ils obscurcissent l'air comme le fait un nuage. Après une période qui va du mois de mai au mois d'août, ils disparaissent à nouveau sans que personne ne sache où ils vont.

Au bout de ce verger ou sur le chemin qui mène au couvent se trouve un puits, construit de telle façon que le mur du verger

---

[356] les criquets grégaires (schistocerca gregaria) qui se groupent en essaims énormes et ravagent la végétation des déserts d'Afrique du Nord. « Causletten » et « laoustes » sont deux adaptations flamandes du latin « locusta », sauterelle. Les criquets migrateurs (locusta migratoria) ravagent le sud de l'Afrique.

le traverse en deux et que l'on y puise de l'eau aussi bien du verger que du chemin. C'est dans ce puits que Moïse fit jeter la matière dans laquelle avait été coulé le Veau à cause duquel les enfants d'Israël avaient péché par idolâtrie, ainsi qu'on peut le lire dans le livre de l'*Exode* au chapitre XXXII. On raconte aussi que le Veau d'Or fut coulé dans ce même verger et que c'est là que Moïse, lorsqu'il trouva les enfants d'Israël en train de danser, brisa de colère sa tablette en deux parties sur une pierre qu'on montre encore.

Sous ce même verger se trouve une belle voûte, taillée dans des rochers très longs et très larges, de telle sorte que tout le long du milieu de la voûte on a construit de grandes colonnes pour soutenir le poids des rochers et des arbres. Ceci est la sépulture des religieux qui sont morts et ont été enterrés depuis le temps où
199 le monastère fut fondé | jusqu'à maintenant. Les religieux disent qu'ils sont plus de quatre-vingt-seize mille à être enterrés là.

Chapitre 9.

De divers endroits saints situés aux environs du Mont Sinaï.

Après que nos voyageurs eurent visité tous les endroits saints situés à l'intérieur du monastère et pris quelque repos chez eux, le supérieur ordonna à l'un de ses religieux d'aller avec eux voir divers endroits saints situés aux alentours, dans la montagne.

Dès que l'on sort, on tourne à gauche, près du mur du monastère, en direction d'une montagne dont on voit très bien le sommet,

sur le chemin qui mène à Tor. Cette montagne semble toujours 199
verte, non pas qu'il y pousse de l'herbe, des plantes ou des arbres, mais les pierres elles-mêmes semblent vertes. C'est la montagne sur laquelle Moïse se trouvait lorsque Dieu l'appela et c'est là qu'il vit le buisson d'aubépine en flammes, qui cependant ne brûlait pas, dont on a parlé précédemment. Elle s'appelle à présent le Mont Moïse. Sur le chemin qui mène à la montagne on trouve une sorte de pierre rouge [357] avec des traces de branches noires et de feuilles qui ressemblent tout à fait à de petites feuilles d'aubépine. A les voir, on dirait qu'elles ont été peintes sur ces pierres.

Ils laissèrent ce chemin et la montagne à main gauche et ils continuèrent vers la droite, en direction du Mont Horeb [358] que l'on trouve si abrupt qu'il serait impossible à escalader si les frères n'avaient pas fait chercher le chemin à travers les fentes, les crevasses et les failles des rochers et s'ils n'avaient pas posé partout des pierres en forme de marches, si bien que du pied de la montagne jusqu'au sommet il y a sept mille marches.

Et lorsqu'on a commencé à grimper un bon bout de chemin, on trouve une fontaine [359] qui ne déborde pas et où on ne se rend

---

[357] il s'agit de la pierre appelée dans la « *Description de l'Egypte, Histoire Naturelle* », II bis, pl. 14,6 : « roche quartzeuse herborisée » [358] au moyen âge, les termes Horeb, Sinaï et mont Sainte-Catherine étaient souvent confondus. Ghistele appelle le gebel Moneiga « mont Moïse », le mont Moïse « mont Horeb » et le mont Sainte-Catherine « mont Sinaï » [359] la « fontaine de Moïse », où Moïse menait boire les troupeaux de Jéthro.

199 pas compte de la quantité d'eau qu'on retire. En continuant à grimper un bon moment, on arrive à une petite chapelle [360] dont le toit est plat suivant la manière du pays, et qui avait été jadis un petit couvent construit en l'honneur de la mère bénie de Notre-Seigneur et en mémoire d'un curieux miracle [361] qui arriva ainsi qu'on va le raconter. A une certaine époque, les frères du Sinaï (dont on a déjà parlé) étaient en grand besoin, vu qu'ils n'avaient pas de victuailles ni n'en attendaient. Ils étaient aussi très tourmentés par les serpents, les bêtes venimeuses, les puces, les souris, les mouches et les poux de sorte qu'à cause de ce genre d'animaux, ils pouvaient difficilement rester dans cet endroit. C'est pourquoi les frères décidèrent un beau jour de partir et de laisser l'endroit inhabité, après avoir bien visité les lieux saints situés tout aux alentours dans les montagnes précitées. Après avoir donc visité tous ces lieux, ils passèrent par l'endroit où se trouve encore à présent cette petite chapelle, et, alors qu'ils y disaient leurs prières avant de s'en aller, la mère bénie de Notre-Seigneur apparut sous la forme d'une jeune femme et leur demanda où ils allaient avec tant de hâte. Les frères répondirent qu'ils avaient déjà visité tous les endroits sacrés des environs et qu'ils devaient les abandonner par manque de victuailles et de moyens de subsistance et aussi à cause de la vermine comme les mouches, les poux, les souris et leurs semblables qui les tourmentaient si fort qu'ils ne pouvaient

---

[360] Kiechel [1588] parle également d'une chapelle dédiée à sainte Marie, ou à la « Vierge Econome » [361] Kiechel [1588] raconte une histoire semblable, p. 353, de même que Palerne, p. 187.

plus le supporter. | Là-dessus la jeune femme répondit que c'était 200
un tort de laisser les lieux saints inhabités, et elle pria de tout cœur les frères d'attendre encore un peu, car sans aucun doute leur situation s'améliorerait très prochainement. C'est donc à cause de cette vertueuse jeune femme que les frères retournèrent à leur monastère et y virent trois cents chameaux chargés de vivres. Leurs serviteurs dirent que tout cela leur était envoyé du Caire par un jeune homme et une jeune vierge, ce dont les frères se réjouirent grandement et s'étonnèrent encore plus, car ils ne pouvaient s'imaginer de qui ces vivres pouvaient bien venir. Mais finalement ils pensèrent à cette jeune femme qu'ils avaient trouvée dans la montagne et il leur apparut clairement que c'était Notre-Dame. Pour remercier Dieu de sa visitation, les frères allèrent dans l'église, devant l'autel de « Sancta Maria in Rubo », à l'endroit où étaient représentés (et le sont encore à présent) Marie, la mère de Notre-Seigneur, et Moïse. Et après avoir fait leurs prières, les frères demandèrent aux compagnons qui leur avait donné l'ordre d'apporter ces vivres. Ils répondirent qu'ils ne les connaissaient pas. Alors les frères dirent : « Si nous vous montrions deux images, pourriez-vous voir si c'étaient les mêmes figures qui vous ont envoyés ici ? » Ils répondirent que oui, certainement. Aussitôt ils furent menés dans l'église devant les deux images, et dès qu'ils les virent, ils dirent : « Certainement, ce sont les deux personnes qui nous ont chargés d'apporter les vivres ici ». Et c'est pourquoi les frères proclamèrent en public que tout s'était passé grâce à un miracle de Notre-Dame, et à partir de cette époque jusqu'à présent, plus jamais ils ne connurent de manque de vivres, ni aucun

200 autre ennui ou tourment de quelque vermine que ce soit à l'endroit qu'ils habitaient; mais là où les païens ont leur mosquée, il y a beaucoup de poux et de vermine, de telle sorte que celui qui y va doit bien s'en accommoder. Et à cause de ce miracle, les saints pères de jadis firent construire un couvent là où se trouve encore cette petite chapelle.

En continuant à escalader la montagne, on arrive à deux petites portes qu'on doit passer. Aux temps où la montagne était habitée et pour qu'on n'y passe pas, les frères avaient coutume de fermer ces portes la nuit. Après les avoir dépassées, on arrive à une petite plate-forme où jadis aussi s'était élevé un couvent, mais à présent, il est presque entièrement délabré, sauf une espèce de voûte, qui se subdivise en trois voûtes se soutenant l'une l'autre, dont le sommet est plat et recouvert d'une terrasse [362]. La première voûte est une chapelle construite en l'honneur de la sainte vierge Marina. La seconde, qui est aussi une chapelle, est dédiée au saint prophète Elisée. Et la troisième est construite en l'honneur du prophète Elie qui y vint faire ses dévotions, si bien que derrière l'autel on y montre encore un trou fait dans la roche, qui ressemble à une cavité assez grande pour que trois personnes environ s'y tiennent assises. On raconte qu'en cet endroit, Elie fit pénitence presque tout le temps qu'il y passa. On raconte aussi que c'est là qu'il eut cette vision décrite dans le troisième *Livre des Rois*

---

[362] KIECHEL [1588] mentionne également cette église composée de trois chapelles, après les deux portes. Il appelle la première chapelle sainte Catherine, la deuxième saint Arena et la troisième saint Elie, p. 353.

au chapitre XIX [363]. Sur cette petite plate-forme, juste devant le couvent précité, se trouve également un puits de bonne eau, creusé dans la roche et qui semble devoir se trouver là par miracle.

En continuant à escalader cette montagne, on arrive | à un 201
passage étroit où une grande pierre barre le chemin. Cette pierre avait roulé jusque-là du sommet de la montagne lorsqu'Elie voulut y grimper. Dieu lui ordonna ainsi à cette époque de ne pas grimper plus haut et c'est là qu'Elie eut la vision dont on a parlé précédemment [364].

En continuant à grimper d'une bonne hauteur, on arrive au sommet de la montagne, à l'endroit où Moïse reçut les dix commandements de Notre-Seigneur. Là se trouve une très grande pierre [365] dont la base est pleine de trous. C'est là-dessous que Moïse rampa, par ordre de Dieu lorsqu'il voulut voir Notre-Seigneur, ainsi que c'est écrit dans le livre de l'*Exode*, et après ce moment Moïse resta pourvu d'une telle clarté que depuis lors les enfants d'Israël ne purent plus jamais regarder son visage sauf à travers un voile, ainsi que cela se trouve écrit dans le même livre de l'*Exode* au chapitre XXXIV.

A cet endroit, il y avait également une église, qui avait aussi été un couvent, dédiée au Saint Sauveur [366]. Juste devant et tout

---

[363] erreur, dans le premier *Livre des Rois*, 19 [364] KIECHEL [1588] raconte la même légende, p. 353 [365] ici KIECHEL parle d'un rocher dans lequel on voit « les proportions et la silhouette d'une très grande personne, exactement comme si elle était gravée ou sculptée; il y a la forme d'une tête, de deux bras, des omoplates, des épaules etc... », p. 354 [366] KIECHEL mentionne aussi cette petite église, « avec, à main gauche, une chapelle annexe pour les Francs, dans

201 au sommet de la montagne se trouve un puits carré [367], avec un autel, qui a comme profondeur la taille d'un homme et où, par deux fois, Moïse a jeûné et prié chaque fois pendant quarante jours pour être digne de recevoir les commandements, ainsi qu'on le dit dans le livre de l'*Exode* aux chapitres XXIV et XXXIV.

A cet endroit également se trouve une petite chapelle [368] qui avait été dédiée jadis au saint ange saint Michel, mais qui est à présent tenue par les Arabes qui y viennent tous les vendredis y dire leurs prières en l'honneur de Moïse, (qu'ils honorent également grandement, mais à leur manière).

Les frères de l'endroit disent que dans l'église du Saint-Sauveur aucun païen ne peut dormir sans mourir ou être aussitôt tourmenté. Là et sur la tombe de sainte Catherine on peut gagner le pardon « a pœna et a culpa », et, à tous les autres endroits précités, sept années et sept carêmes.

Après avoir visité tous ces endroits sacrés, ils redescendirent par l'autre versant du Mont Horeb [369] par un chemin si abrupt qu'il semble miraculeux que des gens puissent y passer sans se rompre bras et jambes. Et une fois en bas, on arrive dans une belle vallée qui sépare ce mont du Mont Sinaï ou Mont Sainte-Catherine.

---

laquelle les prêtres italiens, français, allemands et d'autres nations officient », p. 354. [367] KIECHEL [1588] trouva la citerne au sommet de la montagne récemment détruite par un tremblement de terre, p. 354 [368] PALERNE [1581] a vu cette mosquée, p. 189, mais quelques années plus tard KIECHEL [1588] la trouve entièrement détruite par un tremblement de terre, p. 354 [369] le mont Moïse, voir note 358.

CHAPITRE 10.

DU MONT SINAÏ ET D'AUTRES CHOSES QU'ON Y VOIT.

Une fois arrivés dans la vallée, nos voyageurs furent menés dans un petit couvent [370] dédié aux quarante personnes saintes, religieux de l'endroit, qui furent martyrisés pour la foi chrétienne à Tor, mais qui ensuite furent amenés et enterrés ici. Et lorsque les pèlerins y viennent, ils y trouvent trois ou quatre religieux qui semblent y vivre, mais il faut plutôt supposer qu'ils sont envoyés là pour recevoir de bonnes aumônes. A cet endroit s'étend un beau verger sur une surface plus grande que celle du verger de Sainte-Catherine, mais il a été semblablement dévasté par la même vermine dont on a parlé précédemment. Pour se représenter la situation de cet endroit, on saura que lorsqu'on vient du Mont Horeb, on voit alors à main droite une autre montagne de l'autre côté de laquelle se trouve le monastère de Sainte-Catherine. Là
se trouve | un Veau construit en pierres [371], pour rappeler que 202
c'est au pied de cette montagne, du côté qui mène à Sainte-Catherine dans la vallée, que les enfants d'Israël ont honoré le Veau et éveillé ainsi la colère de Dieu. Quelques savants maîtres et

---

[370] monastère des Quarante Martyrs, souvent abandonné à cause des attaques des Arabes. VON HARFF [1497] le décrit comme un vrai paradis dans le désert, p. 146. Par contre, KIECHEL [1588] le trouve désert, p. 355. Il sera abandonné au 17e siècle [371] KIECHEL [1588] a également vu une pierre en forme de tête d'un gros bœuf, p. 358.

202 principalement « Nicholas » de Lyra[372] disent que le Veau ne fut coulé en aucune forme, mais que l'or qui fondait dans le fourneau pour couler une idole se transforma, par l'astuce du diable, en la figure d'un veau.

Dans cette partie inférieure du massif montagneux il y avait jadis cinq couvents; ils sont maintenant délabrés et réduits à cinq petites chapelles[373], dont la première eſt dédiée à saint Jean-Baptiſte, la deuxième à sainte Anne et la troisième à saint Pantaléon, la quatrième eſt consacrée à saint Georges et la cinquième à Marie, mère de Notre-Seigneur, mais dans ces chapelles ne réside plus à présent aucun religieux.

Après que nos voyageurs se furent quelque peu reposés dans le monaſtère précité[374], ils continuèrent leur route vers le Mont Sinaï (que l'on appelle là Mont Sainte-Catherine), qui eſt d'une bonne moitié plus haut que le Mont Horeb[375]. Ce Mont Sinaï[376] eſt en vérité également très pénible à escalader.

Et lorsqu'on se trouve au sommet, il s'y trouve encore un petit rocher sur lequel il semble y avoir un tas de pierres maçonnées, également très abruptes et difficiles à escalader, et c'eſt là, tout au sommet, que le corps de sainte Catherine, qui avait été décapitée à Alexandrie, fut transporté par les anges, ce qui nécessita bien

---

[372] Nicolas de Lyra (c. 1270-1340), excellent commentateur français de la Bible [373] Kiechel [1588] ne mentionne que celles de sainte Marie et saint Antoine, mais il dit qu'il en existe encore d'autres, p. 358 [374] monaſtère des Quarante Martyrs [375] mont Moïse, voir note 358 [376] mont Sainte-Catherine.

dix-sept ou dix-huit jours de voyage. Son corps reſta là trois cent 202
quarante-quatre ans sans que personne ne le sache, mais finalement il a plu à Dieu de le révéler à quelques pieuses personnes qui le firent connaître, de telle sorte que le corps fut descendu dans la vallée, là où se trouve encore le monaſtère, ainsi qu'on peut le lire dans l'hiſtoire de la translation de sainte Catherine.

Au sommet de cette montagne, on voit encore une grande pierre, qui eſt en fait un édifice de roches, sur lequel semble s'élever la silhouette d'une personne[377], qui ressemble au corps sacré de sainte Catherine. De là on voit également le Mont de saint Antoine et celui de saint Paul, les premiers ermites, mais ils sont de l'autre côté de la Mer Rouge. On voit aussi de là la plupart des lieux saints où Moïse mena les enfants d'Israël, à travers le désert, pendant quarante ans, avant de pouvoir aller en Terre Promise.

Pour descendre, il faut prendre le même chemin qu'on a pris pour grimper, et en chemin, on voit les mêmes arbres que Moïse a vu brûler mais sans périr et disparaître toutefois; ces arbres ressemblent très fort aux églantiers.

---

[377] Kiechel [1588] parle également d'un rocher sur lequel était gravée la silhouette d'un corps de femme, mais ce rocher se situe chez lui dans une chapelle très basse, p. 356. Il eſt curieux que Ghiſtele ne mentionne pas cette chapelle. A-t-il réellement escaladé le mont Sainte-Catherine ? Ou bien a-t-il vu de très loin cette chapelle (très basse, nous dit Kiechel, et qui peut donc être confondue de loin avec une grande pierre). Ghiſtele ne parle d'ailleurs pas non plus du puits que Kiechel rencontra avant de monter le chemin dangereux et étroit qui mène à la chapelle.

Une fois en bas et quittant à nouveau le monastère des Quarante Martyrs, on continue à voyager le long du mur d'un verger pendant environ une portée d'arc, et on arrive aussitôt à un endroit où s'élevait jadis une église, réduite aujourd'hui, elle aussi, à l'état de petite chapelle, dédiée au saint ami de Dieu, saint Honophrius, et qui se trouve maintenant dans ce même verger.

En continuant à voyager, toujours le long d'une vallée située entre deux hauts rochers abrupts et qui tourne vers le monastère de Sainte-Catherine, on arrive à un endroit où se trouve une grande pierre d'une hauteur égale à deux hommes environ, et qui semble être descendue de la montagne. Cet endroit est l'un de ceux où se sont reposés les enfants d'Israël et où ils ont dressé des tentes et des pavillons avant d'arriver au Mont Sinaï. Cet endroit s'appelle « Raphidim »[378]. C'est là qu'ils murmurèrent contre Moïse parce que depuis longtemps ils n'avaient plus trouvé d'eau
203 | ainsi que c'est écrit dans le livre de l'*Exode* au chapitre XVII, mais Notre-Seigneur ordonna à Moïse de se tenir debout sur cette même pierre avec son bâton, ce qu'il fit, et aussitôt jaillirent douze fontaines, six de chaque côté, pour apaiser la soif des enfants d'Israël. On voit encore clairement les creux par lesquels l'eau est venue. La « Glose ordinaire », suivant la parole de saint Paul[379], dit que cette eau précitée suivit les enfants d'Israël pendant quarante ans à travers tout le désert qu'ils traversèrent jusqu'à ce qu'ils arrivassent en Terre Promise, et une fois là, ces mêmes eaux tarirent. D'autres disent que cette pierre précitée les suivit toujours,

[378] Rephidim, dans la Bible [379] *1 Cor.* 10, 4.

mais il vaut mieux croire en la raison, vu que cette même pierre 203
se trouve encore à sa première place.

En continuant donc à voyager, on arrive à un endroit où il y eut jadis un beau couvent construit en l'honneur des Apôtres[380]. Là se trouve encore un endroit habité comme si c'était un ermitage, où se tiennent aussi deux ou trois religieux au cas où viendraient, comme c'est à présumer, quelques pèlerins. Il y a là deux beaux vergers, également détruits par la vermine dont on a parlé précédemment[381].

Plus loin, en tournant à gauche dans une vallée qui a bien trois milles de long, on arrive à nouveau à un endroit où il y avait un beau couvent, fondé en l'honneur de saint Cosme et de saint Damien, et qui est très délabré, quoiqu'il soit encore possible d'y loger, de telle sorte que deux ou trois religieux y habitent parfois au cas où des pèlerins viendraient suivant la coutume, et il y a aussi un beau verger, mais qui est également détruit par la vermine volante, qui fait beaucoup de tort, car sans elle, les frères de Sainte-Catherine auraient assez de fruits et d'huile et plus qu'ils ne pourraient utiliser. A l'endroit où se trouve maintenant le couvent, il arriva que « Dathan » et « Abiron »[382] furent engloutis par la terre, jusqu'en enfer, avec leurs compagnons, comme c'est écrit dans le *Livre des Nombres,* au chap. XVI.

[380] la Chapelle des Douze Apôtres, le Deir al-Ribouah se trouve dans la plaine d'El-Malga. Kiechel [1588] a également trouvé la petite maison habitée par un père du monastère. Par contre, le jardin était remarquablement entretenu et très fertile, p. 357-358 [381] les criquets grégaires, voir note 356
[382] Kiechel [1588] décrit aussi l'endroit où furent engloutis Datân et Abiram, mais il ne parle pas d'un couvent, ni même de ruines à cet endroit, p. 358.

Chapitre 11.

Toujours au sujet de la visite qu'ils firent autour du Monastère du Sinaï.

Après avoir vu et visité tous les endroits précités et en continuant à voyager tout droit, on arrive à l'endroit appelé la sépulture des Juifs ou Sepulchra Concupiscentiae, où le peuple d'Israël murmura contre Dieu parce qu'il n'avait pas de viande à manger comme il en avait l'habitude en Egypte et parce qu'il n'était pas content de la manne que Dieu leur envoyait chaque jour. C'est pourquoi Notre-Seigneur leur envoya une si grande quantité d'oiseaux [383] qu'ils en furent malades et il en tourmenta ensuite un très grand nombre, qui tous furent enterrés à cet endroit qui est encore appelé pour cette raison « Sepulchra Concupiscentiae », comme on peut le lire dans le *Livre des Nombres* au chapitre XI. Cet endroit est appelé là « Raphadim » à cause d'un endroit dont on a parlé précédemment [384]. Et entre ces deux endroits se trouvait un autel sur une hauteur rocheuse qui ressemble au mur d'un moulin; cet autel s'appelait « Dominus exaltatio mea » parce que Josué s'était battu là, en tant que capitaine du peuple d'Israël, contre le roi Amaleq et parce que Moïse était allé prier sur cette hauteur pré-
204 citée | pour lui demander la victoire. Et aussi longtemps que Moïse pria en tendant ses mains vers Dieu, Josué eut la victoire, mais lorsqu'il abaissa ses mains de fatigue, le roi Amaleq triompha,

[383] des cailles   [384] Ghistele décrit Rephidim, p. 202-203.

si bien qu'Aaron et Hur, chacun d'un côté, soutinrent les mains 204
de Moïse jusqu'à ce que Dieu envoyât la victoire complète à Josué; cela se trouve, avec plus de détails, dans le livre de l'*Exode*, au chapitre XVII.

En quittant cet endroit et en continuant à avancer un peu, on revient au monastère de Sainte-Catherine. Là nos voyageurs se reposèrent un peu et visitèrent encore mieux le monastère. Pour dire quelques mots de l'importance de ce monastère, on saura que jadis il y avait dans les montagnes et les déserts des environs sept cent trente couvents célèbres, sans compter toutes les chapelles et tous les ermitages qui étaient aussi très nombreux, certainement au nombre de trente-trois mille. Ils dépendaient tous du monastère précité ainsi que les frères affirmèrent en vérité, mais à présent tout est détruit, sauf les endroits dont on a parlé précédemment. A cet endroit, plus que dans les environs, poussent des espèces de longues branches, qui ressemblent à des verges de noisetiers, dont on dit que provient le bâton que Dieu donna à Moïse, l'instituant ainsi juge du peuple d'Israël et avec lequel il accomplit tous les miracles qu'on lit dans la *Bible*, dans divers chapitres.

Chapitre 12.

Comment ils voyagèrent vers Tor, de là vers le royaume d'Aden, des villes, endroits et châteaux situés en chemin.

Après que nos voyageurs eurent passé quelques jours aux environs et à l'intérieur du monastère, s'informant à souhait

204 auprès des frères, ils partirent et se mirent à voyager en direction d'un port célèbre situé sur la Mer Rouge, appelé Tor, qui se trouve à environ deux grands jours de route de là, route très pénible et difficile pour les bêtes car ce ne sont que des montées et des descentes.

Après avoir dépassé le Mont Moïse, ils se trouvèrent très vite dans un massif grand et pénible à traverser, qui leur demanda plus d'un jour de voyage et qu'ils traversèrent principalement la nuit à cause des Arabes. Après l'avoir dépassé, ils arrivèrent sur un plateau beaucoup plus long que large, appelé là « Deserton Sin » [385]. C'est l'endroit même où Dieu donna pour la première fois la manne ou pain céleste aux enfants d'Israël, dès qu'ils eurent traversé la Mer Rouge, ainsi qu'on le lit dans le livre de l'*Exode* au chapitre XVI. Après avoir traversé ce désert et avoir voyagé encore longtemps par un chemin qui ne fait que monter et descendre, ils arrivèrent à un endroit appelé « Heelim » [386] où le peuple d'Israël trouva douze sources, qui sont à présent tout à fait sèches, et soixante-dix dattiers, tous chargés de dattes, qu'ils prirent pour se nourrir avant que la manne ne leur soit donnée, ainsi que cela se trouve amplement décrit dans le livre de l'*Exode* comme précédemment. Mais à présent il y a tant de dattiers que c'est étonnant, et ils semblent former un bois.

Après avoir dépassé cet endroit et avancé un peu, on arrive très vite à la ville de Tor. Bien que ce soit un bel endroit habité,

[385] le désert de Sîn [386] Elim, où Moïse trouva douze sources et soixante-dix dattiers. TEUFEL [1588] trouva l'eau des fontaines saumâtre et mentionna également le grand nombre de dattiers (plus de mille à son époque), p. 36.

il n'y a ni portes ni murailles. Et c'est l'un des meilleurs ports de toute la Mer Rouge où arrivent toutes les épices qui viennent d'Inde et des pays environnants et qu'on achemine vers le pays du sultan et vers l'Europe. Le sultan y a fait construire beaucoup
de grandes maisons appelées magasins où l'on met les épices | après 205
les avoir déchargées. Elles doivent y rester un certain temps avant qu'on ne puisse les transporter. Une fois ce temps écoulé, et le sultan ayant perçu son droit, on les transporte en grandes caravanes à travers le monde entier jusqu'où on les demande.

Ceci est le dernier endroit où des chrétiens peuvent habiter de notre côté de la mer, au sud ou au sud-ouest de là, à l'exception des Abyssins, que certains appellent des Indiens, et qui vivent sous la juridiction du Prêtre-Jean.

Arrivés donc à Tor, ils y trouvèrent deux marchands chrétiens, l'un de Venise, appelé Bonavito del Pan, et l'autre de Milan, appelé Benedicto de Novero, qui attendaient le passage pour voyager vers l'île d'Ormuz, qui est une belle contrée fertile, plus grande que Chypre. C'est un royaume indépendant situé à l'embouchure de la mer de Perse. On y pêche avec certains engins (comme pour le corail) la plupart des perles qui sont amenées chez nous et qui se trouvent dans de grandes coquilles que l'on appelle ici « moer van peerlen » [387]. Personne ne peut les pêcher sauf celui qui a un contrat avec le roi ou sa permission formelle.

[387] du lat. « mater perlarum », mère des perles, la nacre (en néerlandais moderne : « paarlemoer » ou « parelmoer »).

205 Ayant donc trouvé ces marchands, ils décidèrent d'aller ensemble vers l'île d'Aden, qui se trouve à l'embouchure de la Mer Rouge, et de poursuivre de là chacun son chemin, à savoir : les marchands vers Ormuz et les autres vers le pays d'Abyssinie, en direction du sud, en particulier vers la ville de « Senwa » où réside la plupart du temps le Prêtre-Jean, et aussi vers un autre endroit appelé « Egrysohulla », au sud-sud-est d'Aden où l'on dit que repose le corps de saint Thomas. Il est difficile d'atteindre ces régions pour divers motifs racontés ci-après.

Ayant réuni leurs deux groupes et s'étant habillés à la mode des chrétiens de ce pays, des marchands sûrs de l'endroit leur dirent qu'ils ne pouvaient pas naviguer tout droit car sinon ils arriveraient à la ville de « Zijddene » [388], située sur la même côte que Tor, et qui est le port principal de La Mecque, où Mahomet est enterré et où aucun chrétien ne peut venir sous peine de mort. C'est pourquoi les mêmes marchands leur donnèrent le conseil de traverser la Mer Rouge et de faire voile vers un bon port et une ville très bien peuplée, appelée « Alcossare » ou « Alcasser » [389], qui se trouve en Haute-Egypte, encore sous la juridiction du sultan, et située de biais, un peu plus au sud que Tor. Cet endroit tout entouré de hautes montagnes est à environ cinq jours de voyage de Tor. Les gens y sont très gentils pour les chrétiens.

Une fois arrivés là, ils louèrent un bateau avec d'autres personnes, comme des païens et des juifs, et naviguèrent ainsi ensemble vers une autre localité connue qui se trouve aussi sur la même

[388] Djedda, le port de La Mecque [389] Kosseir.

côte, appelée « Souakin » ou « Stuendy » [390], c'est aussi une bonne ville et un bon port. Pour y aller ils suivirent toujours les côtes de la Haute-Egypte, de telle sorte qu'ils passèrent dix jours sur l'eau avant d'atteindre Souakin parce qu'on ne navigue pas bien la nuit sur la Mer Rouge pour les raisons dites plus haut. Dans cette ville, on trouve à acheter tout ce dont on a besoin. Cette ville a son propre prince, de telle sorte que tous les bateaux qui arrivent là et qui veulent aller en Abyssinie, en Inde ou en Nubie [391] (même s'ils appartiennent aussi au sultan) doivent baisser les voiles en signe d'obéissance.

Pour continuer à parler des conditions (de vie) des gens de
l'endroit et | des environs, en vérité ce sont les plus rudes con- 206
ditions de vivre et de manger qu'on puisse trouver, assez semblables à celles des Arabes. Ces gens obéissent à la loi de Mahomet, ils courent à moitié nus, les femmes comme les hommes, se souciant à peine de l'endroit où on les voit nus, que ce soit par derrière ou par devant. Ils cuisent leur pain de la manière suivante : ils rassemblent beaucoup d'excréments de chameaux ou d'autres animaux et creusent un trou dans le sable (qui y est très chaud), entouré d'une petite digue, où ils déposent les excréments auxquels ils mettent le feu et lorsque tout est brûlé et qu'on a fait de la pâte une tarte plate, ils repoussent les cendres chaudes en arrière et y mettent leur pain. Une fois le pain introduit, ils ramènent les mêmes cendres chaudes et le sable par-dessus le pain et le laissent ainsi

[390] Souakin (également orthographié Souakim) [391] l'auteur emploie souvent des noms différents (Abyssinie, Inde, Nubie) pour désigner l'Ethiopie.

206 cuire le temps nécessaire. Quant à leur viande, ils la coupent en minces tranches qu'ils placent entre deux pierres qu'ils recouvrent comme le pain. Ils ne se donnent pas plus de mal que cela.

Lorsqu'ils veulent entreprendre un long voyage, ils emportent un peu de farine et des fèves pour les chevaux. Ils préparent la farine de la façon décrite plus haut et ils rôtissent un peu les fèves dans les charbons et ils font cela jusqu'à ce qu'ils arrivent au terme de leur voyage.

De cette ville, on pourrait bien faire voile vers l'Abyssinie où règne le Prêtre-Jean, sans passer par Aden, mais cela, aucun bateau ne peut le faire qu'au risque d'être détruit, lui et ses biens. Car de même que tous les bateaux ont coutume de baisser les voiles à Dordrecht [392], ici ils doivent en faire de même et ils sont obligés d'y accoster.

Chapitre 13.

La situation de l'île d'Aden et comment ils y furent arrêtés par l'émir.

Une fois arrivés dans la ville de Souakin, nos voyageurs allèrent tous ensemble dans un autre bateau avec un grand nombre d'autres marchands de la région pour faire voile vers l'île d'Aden qui est certainement à treize ou quatorze jours de voyage de là, étant donné qu'on navigue difficilement sur la Mer Rouge pendant la

[392] Dordrecht, port en Hollande, situé sur la Meuse.

nuit à cause du grand nombre de petites îles et des rochers cachés 206
qui s'y trouvent.

Ayant donc navigué pendant le temps dit plus haut en ne débarquant nulle part et en n'ayant aucune aventure qui vaille la peine d'être écrite, ils arrivèrent à l'île d'Aden où ils débarquèrent [393].

Chapitre 15.

Comment ils revinrent au Caire, voyagèrent vers Rosette et de là à Alexandrie.

Comme nos voyageurs ne pouvaient voyager plus loin [394], ils se procurèrent un autre bateau avec lequel ils refirent le chemin par lequel ils étaient venus jusqu'à « Alcossare » ou « Alcasser » [395], dont on a parlé précédemment. Ils louèrent là divers chameaux qui les menèrent dans le grand désert de la Haute-Egypte, qui fait frontière avec le désert situé entre l'Ethiopie et l'Abyssinie, dans lequel se trouvent les monastères de Saint-Antoine et de Saint-Paul, dont on a également parlé précédemment.

Et, après avoir voyagé pendant quatre jours, ne trouvant sur le chemin que collines et vallées ainsi que des déserts pleins d'animaux

[393] les chapitres 13 et 14 (p. 207-209), consacrés à la description d'Aden, ont été supprimés dans la traduction. A Aden, Ghistele se fait arrêter, puis libérer contre monnaie sonnante et trébuchante — [394] le roi d'Aden interdit à Ghistele, sous peine de mort, de faire voile vers le pays du Prêtre-Jean — [395] Kosseir.

sauvages, sans aucune habitation d'hommes, ils arrivèrent à un endroit habité, situé sur le Nil, à environ dix jours de voyage du Caire en descendant le fleuve, où l'on trouve à acheter toutes les
210 sortes de victuailles | dont on peut avoir besoin. Cet endroit se trouve aussi sous la juridiction du sultan, il est appelé « Sayetten » ou « Sagitta », et là on l'appelle « Rinna » [396].

A partir de cet endroit, on ne peut plus remonter le fleuve en bateau vu que ce même fleuve y tombe d'un très haut rocher, et l'eau s'y déverse avec une force extraordinaire. C'est pourquoi cet endroit est appelé « Sayetten » ou « Sagitta », ainsi que l'explique aussi Diodore de Sicile dans le premier livre de ses Histoires.

Dans le désert précité et dans les rochers qui entourent le fleuve, on trouve un nombre étonnant de perroquets, de telle sorte que les gens de l'endroit les capturent et les mangent aussi communément que des pinsons ou des moineaux chez nous.

Pendant que nos voyageurs étaient dans ces environs, ils trouvèrent un grand nombre de cigognes, ce dont ils s'étonnèrent et demandèrent si de tels oiseaux vivaient là toute l'année. Les gens du pays leur répondirent que non, mais qu'ils y venaient tous les ans à cette époque, c'est-à-dire deux à trois mois avant que le fleuve ne commence à décroître, ce qui se passe aux environs du mois d'août. Il faut donc comprendre que les cigognes ne couvent pas

[396] « Rinna », la première ville qu'ils rencontrèrent en venant de Kosseir, est sans doute une mauvaise lecture pour « Kinna », Qéna actuellement (également orthographié Kénéh), dans le Saïd, c'est-à-dire la Haute-Egypte.

ailleurs que dans notre pays, mais si elles partent, cela n'a pas 210
d'autre cause que les froides gelées qui règnent chez nous en hiver et aussi pour changer de saison comme le font beaucoup d'autres oiseaux.

Arrivés donc à « Rinna », le lieu précité [397], ils louèrent une « jerme » [398] (c'est un bateau qu'on appelle ainsi), avec laquelle ils descendirent le fleuve du Nil, laissant à main droite les monastères de Saint-Antoine et de Saint-Paul et à main gauche « Delmarach » [399] et bien d'autres endroits connus.

Et nos voyageurs arrivèrent ainsi à nouveau au Caire où ils prirent congé l'un de l'autre et payèrent l'interprète qui avait voyagé avec eux.

Et après s'être reposés pendant cinq à six jours au Caire, ils s'installèrent dans un bateau, avec d'autres chrétiens, et descendirent le fleuve jusqu'au port de Rosette. Là ils louèrent des chameaux qui les menèrent à Alexandrie dont on a assez parlé précédemment.

[Ici se termine la partie égyptienne du voyage de Ghistele.]

[397] Qéna [398] germe, voir note 190 [399] le deir al-Moharrak, voir note 193.

TABLE DES CHAPITRES

Les chapitres reproduits dans cette édition sont marqués d'un astérisque.

LIVRE I

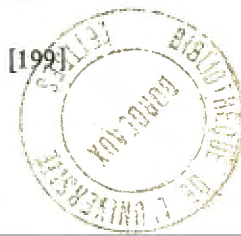
LIVRE II

LIVRE III

Pages

Pages

LIVRE IV



LIVRE V

LIVRE VI

LIVRE VII

LIVRE VIII

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

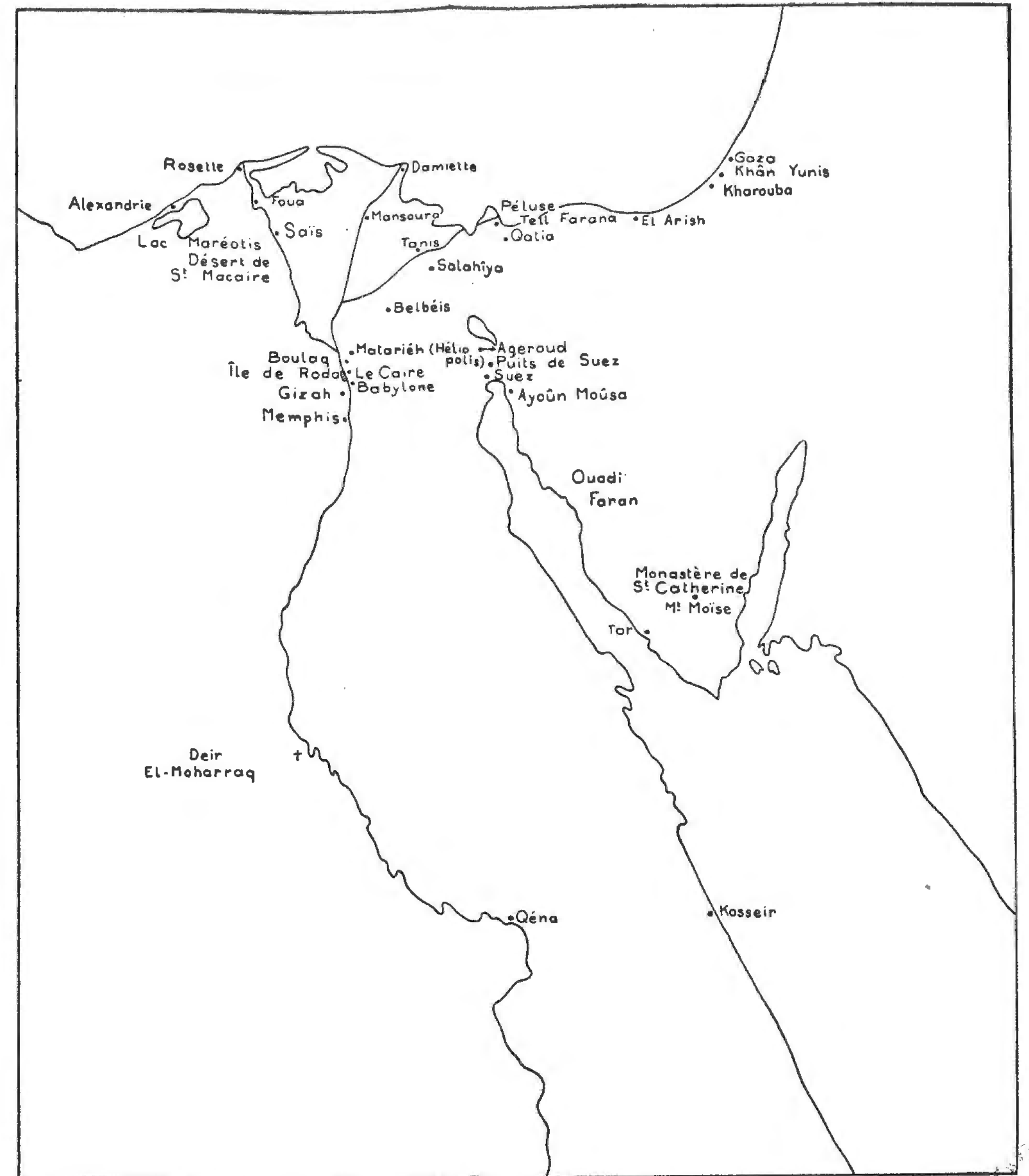
INDEX DES NOMS GÉOGRAPHIQUES

INDEX DES NOMS D'ANIMAUX

INDEX DES NOMS DE PLANTES, PIERRES ET PRODUITS

INDEX GÉNÉRAL

TABLE DES MATIÈRES



Sites mentionnés par Joos van Ghistele.



Secrétariat d'Etat aux Universités, Paris. — Publications de l'Institut français d'Archéologie orientale. — Dépôt légal : 2e trimestre 1976; numéro d'imprimeur et d'éditeur 498.



Pour mieux dégager les étapes de cette lente redécouverte, l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire a entrepris, sous la direction de Serge Sauneron, de republier, de ces multiples récits, la part qui concerne l'Egypte, et de la traduire, quand il y a lieu, en langue française.

A travers la variété des circonstances et des caractères, ce sont, naturellement, des images de l'Egypte éternelle qui apparaîtront bien souvent. Mais nous aurons aussi l'intérêt de découvrir les phases d'*une quête,* au cours de laquelle les Occidentaux, cherchant un contact avec un pays « exotique » et déroutant, sont amenés à analyser plus clairement leur propre façon d'être. Ces récits marquent en tout cas *une démarche,* un essai d'analyse, de compréhension, l'intuition d'une fraternité possible au-delà des différences. Documents d'histoire et de civilisation, ces voyages constituent ainsi également les premiers pas d'un échange au niveau des hommes.

Inspirés souvent par la curiosité, ou l'intérêt, et parfois le hasard, ces voyages ont développé la possibilité d'une meilleure compréhension et d'une amitié. C'est à la chaleur, à la continuité de cette amitié entre les hommes d'Europe et ceux de l'Egypte, que nous dédions cette nouvelle série d'ouvrages.

ifao

498